

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

42^e 27 JUIN - 6 JUILLET 2014



REVUE DE PRESSE | 2014

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

En 2014, nous avons présenté 157 longs métrages
et 78 courts métrages

au cours de 362 séances
sur 14 écrans

pour 82 122 spectateurs

Déléguée générale > Prune Engler
Direction artistique > Sylvie Pras
Administration générale > Arnaud Dumatin
Coordination artistique > Sophie Mirouze
Chargée de coordination > Anne-Charlotte Girault
Presse > matilde incerti

Conception et réalisation graphique > Aurélie Lamachère

Bureaux : 16 rue Saint Sabin 75011 Paris - Tél : 01 48 06 16 66 / Fax : 01 48 06 15 40
10 quai Georges Simenon 17000 La Rochelle - Tél/Fax : 05 46 52 28 96

SOMMAIRE

Quotidiens nationaux

11

L'Humanité	25 juin 2014	12
L'Humanité	2 juillet 2014	13
La Croix (2 pages)	30 juin 2014	14-15
Le Figaro et vous	28 juin 2014	16
Le Figaro et vous (4 pages)	2 juillet 2014	17-20
Le Monde (2 pages)	28 juin 2014	21-22
Le Monde	8 juillet 2014	23
Le Quotidien du Médecin	26 juin 2014	24
Libération	2 juillet 2014	25
Libération (2 pages)	1er août 2014	26-27
Libération (2 pages)	6 août 2014	28-29
Média +	27 juin 2014	30

Quotidiens régionaux

Charente Libre	28 juin 2014	31
Le Courrier de L'Ouest	15 mai 2014	32
Le Courrier de L'Ouest	21 juin 2014	33
Le Courrier de L'Ouest	9 juillet 2014	34
Midi Libre	5 août 2014	35
Presse Océan	27 juin 2014	36
Presse Océan	1er juillet 2014	37
Sud Ouest	21 décembre 2013	38
Sud Ouest	25 avril 2014	39
Sud Ouest	21 mai 2014	40
Sud Ouest (2 pages)	26 juin 2014	41-42
Sud Ouest (3 pages)	27 juin 2014	43-45
Sud Ouest (3 pages)	28 juin 2014	46-48
Sud Ouest (2 pages)	29 juin 2014	49-50
Sud Ouest (5 pages)	30 juin 2014	51-55
Sud Ouest (3 pages)	1er juillet 2014	56-58
Sud Ouest (5 pages)	2 juillet 2014	59-63
Sud Ouest (5 pages)	3 juillet 2014	64-68
Sud Ouest (6 pages)	4 juillet 2014	69-73
Sud Ouest (3 pages)	5 juillet 2014	74-76
Sud Ouest (2 pages)	6 juillet 2014	77-78
Sud Ouest	11 septembre 2014	79

Hebdomadaires nationaux

81

France Dimanche (2 pages)	4 mars 2014	82-83
L'Express Supplément (2 pages)	27 août 2014	84-85
La Semaine Juridique	2 décembre 2013	86
La Semaine Juridique	9 juin 2014	87
La Vie (2 pages)	26 juin 2014	88-89
Le Figaro Magazine	13 juin 2014	90
Le Journal de Mickey	25 juin 2014	91
Le Monde Magazine	28 juin 2014	92
Les Inrockuptibles	28 mai 2014	93
Les Inrockuptibles	25 juin 2014	94
Les Inrockuptibles	16 juillet 2014	95

Hebdomadaires régionaux

Haute Saintonge	25 avril 2014	96
L'Hebdo de Charente-Maritime	12 juin 2014	97
L'Hebdo de Charente-Maritime	3 juillet 2014	98
L'Hebdo de Charente-Maritime	28 septembre 2014	99
La Gazette du Val d'Oise	29 octobre 2014	100
La Rochelle Toute ma Ville	25 juin 2014	101
Le Phare de Ré	25 juin 2014	102
Le Phare de Ré	23 juillet 2014	103
Le Phare de Ré	17 septembre 2014	104
Le Phare de Ré (2 pages)	1er octobre 2014	105-106
Sud Ouest Le Mag	21 juin 2014	107

Mensuels

109

813	septembre 2014	110
Carrefour Savoirs	juin 2014	111
CFDT Magazine	juillet 2014	112
Intramuros	juillet 2014	113
Jeune Cinéma (2 pages)	septembre 2014	114-115
L'Actualité Poitou-Charentes	juillet 2014	116
La Nouvelle Vie Ouvrière	juin 2014	117
La Rochelle Madame	été 2014	118
Le Courrier de l'AFCAE	juin 2014	119
Le Journal CCAS	mai 2014	120

Les Cahiers du Cinéma	mai 2014	121
Les Cahiers du Cinéma (2 pages)	octobre 2014	122-123
Madame Figaro	juillet 2014	124
MagSacem	mai 2014	125
Positif	octobre 2014	126
Première	juillet 2014	127
Studio Ciné live	juin 2014	128
TGV Magazine	juin 2014	129
Trafic (12 pages)	hiver 2014	130-141
Trois Couleurs MK2	juin 2014	142
Vanity Fair	juin 2014	143

Internet

145

2 Capitales	146
A cette séance	147
Accreds (2 pages)	148-149
Adami	150
Allociné (2 pages)	151-152
Ambassade République Tchèque	153
ASAF	154
A Voir, A Lire	155
CCAS	156
Célà TV	157
Centre Tchèque	158
Cineuropa	159
CNC	160
Critikat (4 pages)	161-164
Culturopoing	165
Doolittle	166
Eiga (2 pages)	167-168
Factuel (3 pages)	169-171
Film de Culte	172
Filmer le Travail	173
Fondation Gan pour le cinéma	174
France 3 Poitou-Charentes (2 pages)	175-176
France 3 Champagne-Ardennes	177
La Rencontre	178
La Sirène	179
Le P'tit Zappeur	180
Le Thé de Ecrivains	181
Les Echos	182
Nouvel Ecran (2 pages)	183-184
Novinsky	185

Parlementni (3 pages)	186-188
Radio-Prague (2 pages)	189-190
Ré à la Hune	191
Sacem	192
Slate (2 pages)	193-194
SNES	195
Sud Ouest (6 pages)	196-201
Télérama (6 pages)	202-207
Tofifest	208
Toute la Culture (3 pages)	209-211
Tyden (2 pages)	212-213
Université de La Rochelle (2 pages)	214-215
Warner Bros.	216

Radios et télévisions

217

Quotidiens

25 juin 2014

Pippo Delbono arrache les masques

Alors que Sangue sort aujourd'hui en salles, le metteur en scène et homme de théâtre italien verra son cinéma consacré du 27 juin au 6 juillet au Festival international du film de La Rochelle.

SANGUE,
de Pippo Delbono.
Italie, Suisse, 1h 32.

D'origine ligure, Pippo Delbono débute tout petit dans le théâtre amateur de son père. « Mon oncle, qui était le maire du village et l'a été toute sa vie, y montait des textes de Govi en dialecte génois. Mon premier rôle au théâtre a été celui de l'enfant Jésus. Un jour où je m'étais brûlé le visage et avais la tête gonflée d'un seul côté, ma mère voulait m'empêcher de jouer. Alors que pour moi, cela présageait la souffrance du Christ. Ensuite, j'ai interprété toute la vie de Jésus. En amateur. Cette manière, de Govi, de s'adresser aux spectateurs, distanciée, brechtienne, m'a influencé à jamais. » Le rituel de la représentation théâtrale comme cinématographique chez Pippo Delbono vient de là. « Je suis très content lorsqu'aux représentations d'Orchidées (au Théâtre du Rond-Point à Paris en février dernier - NDLR), à Rome ou à Bucarest, je vois arriver dans la salle des Africains, des Gitans. J'ai le sentiment de faire quelque chose qui a à voir avec la réalité, dans lequel l'acteur est l'Autre, où le théâtre, telle la musique, pénètre le public calmement. »

Pour Pippo, le spectacle doit être texte mais aussi image, musique, danse et vide. Soit le tout. Il doit se rénover pour ne pas mourir. « Je dois faire attention parce que je suis de gauche, mais le risque est de devenir de droite sans s'en apercevoir. Il faut savoir adapter son point de vue, je peux



en parler savamment parce qu'en Italie, nous avons touché le fond. Il est bon alors de se "trahir" soi-même. »

Au plus près des corps et des visages

Au cinéma comme au théâtre, Pippo Delbono est un artiste du corps, et la petite caméra, voire le téléphone portable (*la Paura*, 2009), n'en est que le prolongement, qui lui permet d'être en mouvement, de danser. Dans la tradition orientale, en force et en légèreté. Dans *Sangue*, Pippo s'approche, à l'aide d'un filmage souple, au plus près des corps – celui de Margherita, sa maman mourante –, des visages – celui de Giovanni Senzani, ex-chef des Brigades rouges, qui vit la fin de vie d'Anna, sa femme, ne sachant que faire de sa liberté après vingt ans de prison. « La petite caméra m'aide à soutenir le regard de Giovanni avec qui j'ai une relation vraie parce que nous sommes tous deux dans un état de fragilité, en perte de défense. » Giovanni, qui a exécuté en 1981 Roberto Peci, frère du premier brigadiste qui a accepté de collaborer avec la police, ne s'est jamais repenti. Lorsqu'il raconte la mise à mort, nous savons que sa vie en est marquée dans sa profonde intimité. *Sangue* est un rite laïque sur la mort écrit avec le sang de la vie, de la mère, de l'épouse, de ceux pour qui elle s'est arrêtée à L'Aquila, « ville orpheline, comme moi », dont les ruines dues au mensonge politique poussent à réflexion. Ici encore, Pippo Delbono arrache les masques.

MICHÈLE LEVIEUX

« Rétrospective de films » de Pippo Delbono, Festival international du film de La Rochelle, du 27 juin au 6 juillet.

2 juillet 2014

Hanna Schygulla réaliste et magique

Jusqu'au 6 juillet, le Festival international du film de La Rochelle fait honneur à l'actrice, muse de Rainer Fassbinder avant de devenir une réalisatrice et exploratrice des profondeurs de l'âme.

Alexandre Sokourov, fasciné par Fassbinder, lui a inventé un personnage surprenant pour son *Faust*, lion d'or à Venise en 2011, celui de Madame Méphisto. Hanna Schygulla a toujours inspiré les plus grands, que ce soit Peter Fleischmann, Wenders, Schlöndorff, Carlos Saura, Scola, Godard, Marco Ferreri – dont *l'Histoire de Piera* lui vaut le prix d'interprétation à Cannes en 1983 –, Amos Gitai ou Fatih Akin. Hantant l'histoire de l'Allemagne coupée en deux, de la Turquie d'aujourd'hui ou de l'Italie post-mussolinienne.

« Je voulais montrer comment un texte peut entrer en soi »

Un jour de 1976, Fassbinder dit à Hanna Schygulla : « *Dans le prochain film, tu ne seras pas seulement actrice, tu seras ma partenaire. On fera tout ensemble.* » Cela ne s'est jamais réalisé, mais cela a stimulé son désir de filmer. Elle s'intéresse alors au langage des schizophrènes, à l'univers d'Unica Zürn et écrit ses rêves le matin au réveil. Elle achète une caméra vidéo et tourne, seule, en totale liberté, de façon expérimentale, ce qui deviendra la série des *Traumprotokolle* (1976) : une forme d'exorcisme thérapeutique. En 1998, Hanna Schygulla se donne dans *Stossgebet* (Incantation), un rôle très physique dans une adaptation filmique du texte de Jean-Claude Carrière, *la Sainte Femme*, qu'elle jouera ensuite aux Amandiers-Nanterre, mis en scène par Margarethe von Trotta.

Lors d'une rétrospective qui lui est consacrée en 2005 au MoMA de New York, son directeur Laurence Kardish

apprécie tellement les *Traumprotokolle* qu'ils font partie dorénavant des collections du musée, auprès des films des pionniers du cinéma expérimental. Ce qui encourage l'actrice à organiser le tournage d'*Hanna Hannah* (2006), une vision émotionnelle de l'holocauste reliée au mystère de son prénom d'origine juive, mais sans « h » à la fin. Puis elle se met en scène dans *Moi et mon double* (2009) dans lequel elle lit le texte de Witold Gombrowicz : une clé assurée pour comprendre son travail. L'écrivain polonais

y pose la question de la beauté, de la plénitude à l'âge des ultimes questionnements. « *Je voulais montrer comment un texte peut entrer en soi et opérer une transmutation. Le spectre auquel Gombrowicz fait allusion, c'est moi.* » Suivront *Alicia Bustamante* (2009), un long métrage-déclaration d'amour à la célèbre actrice cubaine – Hanna Schygulla l'a rencontrée alors qu'elle était sa partenaire sur le tournage, près de La Havane, d'une série de Ruy Guerra,

adaptée de l'écrivain du « *real maravilloso* », Gabriel García Márquez, *Me alquilo para soñar* (Je rêve pour vous, 1992) –, où « *la seconde beauté d'Alicia s'épanouit dans son retour à l'enfance. Je voulais transmettre ce charme profond qu'elle possède* ». Et *Lucero* (2010), un portrait douloureux de Julio, fils spirituel d'Alicia. « *J'ai fait ce film-thérapie pour lui, c'est sur le moment traumatique d'un exilé qui va jusqu'à oublier son nom.* » Dans *Selon Kafka* (2012), le rêve schizophrénique du singe du *Rapport pour une Académie* confirme la complexe continuité du travail réaliste et magique d'Hanna Schygulla.

MICHÈLE LEVIEUX

**Elle a inspiré
les plus grands,
de Wenders
à Godard, de
Ferreri à Gitai.**

30 juin 2014

PRUNE ENGLER, déléguée générale du Festival international du film de La Rochelle.
Jusqu'au 6 juillet, cette 42^e édition présente 200 longs métrages à un public fidèle et curieux.

« Quel est le plus grand cinéaste indien ? »

« Satyajit Ray ! »

« Comment l'écrivez-vous ? »

« S-A-T-Y-A-J-I-T. Plus loin : R-A-Y. »

« Très bien, vous êtes engagée. »

C'est sur ce dialogue – à peine imaginable aujourd'hui – que Prune Engler se trouva embarquée dans l'aventure du Festival de La Rochelle, en 1977, par Jean-Loup Passek, homme de lettres et de cinéma qui en avait pris la direction dès sa création, quatre ans plus tôt. La manifestation était alors bien modeste et Prune Engler, la dernière petite main recrutée « grâce à une amie qui partait vivre en Australie et devait se trouver une rempla-

cante ».

Les décennies ont passé et, en 2012, plus de 82 000 spectateurs sont venus fêter la 40^e édition de ce rendez-vous cinéphile chaleureux, généreux, qui s'est imposé au fil des ans sans clairon ni trompette mais avec un joli sens de la découverte, de l'accueil et du partage. Découverte ou redécouverte d'autres époques : cette année l'Américain Howard Hawks et le cinéma muet soviétique, en toute complicité avec la Cinémathèque de Toulouse, qui célèbre ses 50 ans et possède un précieux fonds. Accueil d'artistes

plus ou moins confidentiels et cependant remarquables : le Belge Jean-Jacques Andrien, le Français Bruno Dumont et sa dernière création pour Arte, *P'tit Quinquin*, en avant-première, Midi Z, jeune et unique cinéaste birman, mais aussi Hanna Schygulla qui recevra un hommage, Alain Cavalier pour *Le Paradis*, son nouveau film, et encore le Mauritanien Abderrahmane Sissako avec *Timbuktu...* Partage avec un public familial, mis en appétit par une programmation très riche où chacun est sûr de trouver de quoi se nourrir, entre curiosité naturelle

et confiance mutuelle, bâtie d'édition en édition. Il y a vingt ans, le « petit boulot » d'appoint est devenu travail à plein-temps pour Prune Engler, qui fut la première salariée du festival. Déléguée générale s'empressant d'insister sur l'esprit d'équipe (un peu plus de quatre personnes en temps normal, une centaine début juillet), cette Pari-

Le sens du partage



Prune Engler, lors de la présentation, jeudi dernier, de l'édition 2014 du Festival international du film de La Rochelle.

30 juin 2014

À La Rochelle, pas de tapis rouges, de cerbères vêtus de noir, ni de jury ou de compétition, mais une vraie fête du cinéma. Artistes et spectateurs voient les films ensemble, dans les mêmes salles.

sienne née en 1951, fille d'un électricien et d'une femme de ménage, mère de deux enfants, s'emploie avec une passion intacte - peut-être un peu moins insouciante car l'époque est rude - à perpétuer l'esprit de ce festival « fait à la maison », c'est-à-dire nanti d'une identité profonde et non pas piloté à distance par une agence de communication. À La Rochelle, pas de tapis rouges, de cerbères vêtus de noir, ni de jury ou de compétition, mais une vraie fête du cinéma. Artistes et spectateurs voient les films ensemble, dans

les mêmes salles. « *Les festivaliers arrêtent dans la rue Agnès Varda, qui nous rend souvent visite, et vont prendre un café avec elle.* »

À la fin des années 1970, Prune Engler ne se serait jamais projetée dans cet avenir-là. Même si le cinéma l'attirait déjà depuis longtemps. On ne grandit pas impunément dans le 5^e arrondissement de la capitale, place Monge, à quelques encablures du mythique cinéma de la rue des Écoles, Le Champollion. « *J'appartiens à cette génération où l'on ne tentait pas à tout prix d'attirer les ados au cinéma, mais où les lycéens séchaient les cours pour aller voir un film,* glisse-t-elle en souriant. C'est là que j'ai reçu la Nouvelle Vague, là aussi que j'ai découvert Les Abysses de Nikos Papatakis. J'ai eu la chance d'assez bien connaître et de beaucoup aimer ce cinéaste, avec qui je suis devenue amie. »

Lorsqu'elle n'était pas enfouie dans une salle obscure, Prune Engler mena des études de lettres, renonça à la philosophie et multiplia les petits boulots, passant progressivement de la SNCF à toutes sortes de postes - scrite, apprentie costumière, assistante de mise en scène - dans le milieu du 7^e art. Jusqu'à ce Satyajit Ray épela sans faute.

ARNAUD SCHWARTZ

PROGRAMME COMPLET ET RENS.:
www.festival-larochelle.org
ou 01.48.06 16.66 (Paris)
et 05.46.52.28.96 (La Rochelle)

 SON INSPIRATION

Sokourov et « Le Jour de l'éclipse »

« À la fin des années 1980, au marché du film du Festival de Cannes, je suis allée assister à la projection d'un film, Le jour de l'éclipse, signé d'un auteur russe encore très peu connu, Alexandre Sokourov, raconte Prune Engler. Il devait y avoir dix personnes dans la salle, cinq sont sorties avant la fin. Lorsque les lumières se sont rallumées, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, j'étais en larmes. Quelques années plus tard, Sokourov est venu au Festival de La Rochelle. Nous avons présenté Le Jour de l'éclipse et le cinéaste a répondu aux questions de la salle. Une rencontre stupéfiante, avec des spectateurs - dont une dame russe - dans un état d'émotivité extrême. À la fin, Sokourov s'est mis à genoux et a dit : « Merci de m'avoir consacré une heure de votre précieux temps. » Il n'y a que lui qui pouvait faire une chose pareille sans paraître ridicule. Les gens se sont mis à pleurer. Je n'oublierai jamais. »

28 - 29 juin 2014

Bruno Dumont, autel du Grand Nord

PORTRAIT Le réalisateur de la série «P'tit Quinquin», présentée à Cannes, est à l'honneur du Festival du film de La Rochelle.

MARIE-NOËLLE TRANCHANT
mntranchant@lefigaro.fr

Le Festival de La Rochelle, qui s'ouvre ce week-end et se tiendra jusqu'au 6 juillet, consacre une rétrospective au metteur en scène de *L'Humanité*, Bruno Dumont. De *La Vie de Jésus* à *P'tit Quinquin*, série policière encore inédite, huit films, pour la plupart enracinés dans son Nord natal (il est né à Bailleul en 1958), composent un paysage austère, puissant, pesant, pénétré par l'acuité d'un regard qui scrute le mystère sous la réalité apparente. Ses yeux bleu pervenche, souriants, n'y suffisent pas. Il a toujours voulu augmenter sa vision avec l'objectif d'une caméra.

«Le cinéma est une lunette qui grossit et intensifie : je ne crois pas qu'il montre le réel, mais notre intériorité. On découpe des morceaux du monde réel pour dire ce qu'on ressent vraiment. Le visible révèle l'invisible, d'une manière très concrète, sans explication. Filmer une eau courante peut devenir une expérience spirituelle plus vraie que bien des discours, comme la haie d'aubépines de Proust. Saint Bonaventure dit que la seule façon d'accéder à l'invisible, c'est de passer par la nature, parce qu'elle contient tout le mystère de l'existence.»

Comme il avait raté l'Idhec, l'Institut des hautes études cinématographiques, il s'est d'abord tourné vers les études puis l'enseignement de la philosophie, qui correspondait à un intérêt pour le savoir théorique : «La philosophie, c'est la vie avec un matériel de bricolage intellectuel qui permet de se poser des questions. Mais je ne veux pas être un intellectuel. On a tous besoin d'un contraire pour s'équilibrer. Je suis un cérébral qui veut retrouver le sens commun, et, au cinéma, il faut être simple, concret. Je cherche une forme d'ascèse, pas de décors, la nature, les vaches, la matérialité des corps face à l'abstraction des idées.» Ses classes de cinéma, Bruno Dumont les a faites en



Bruno Dumont : «*Je suis un cérébral qui veut retrouver le sens commun, et, au cinéma, il faut être simple, concret.*» JULIEN DE ROSA/STARFACE/

réalisant des films institutionnels : «C'est très formateur, parce que cela oblige à ne pas se regarder le nombril, ce qui est en général le cas lorsqu'on débute. On exécute des commandes, dans un monde assez froid. C'est une école d'humilité. Mais on est confronté à la réalité du cinéma : des problèmes de rythme, de cadre, de lumière.»

«Lieu de miracles»

En se retournant sur son parcours cinématographique, il voit «du pareil et du différent, comme dans la vie. Il y a des thèmes qui restent, mais le style évolue, parce que le temps apporte des atténuations, des modérations, à ce qui était très radical. Et le regard qu'on jette derrière soi donne envie de partir vers de nouvelles aventures.» La comédie, par exemple, qui ne semblait pas jusqu'ici le domaine de Bruno Dumont. «Le comique, ou le tragi-comique, me comble vraiment, parce que je suis sensible à l'ironie de vivre», dit-il. Il vient de présenter à Cannes *P'tit Quinquin*, qui sera programmé sur Arte à l'automne. Des crimes extravagants, des inspecteurs débiles,

des paysans tordus, une parodie noire de polar où le Mal fait des grimaces grotesques. Avec Dumont, le burlesque est bernanosien. «Il y a beaucoup de profondeur dans le comique. Le rire est libérateur et constructeur. Ce n'est pas un hasard si le mot "spirituel" renvoie aussi à la légèreté et à la drôlerie.»

Et ce n'est pas un hasard si Bruno Dumont allie ce goût nouveau du comique à un sens mystique de l'art. «La mystique, c'est la coïncidence des contraires, chose intellectuellement inconcevable. Le mal et l'amour en un même lieu. Le cinéma est un lieu de miracles parce qu'il conduit à voir l'invisible, ce qui est une forme d'extase. C'est un instrument qui peut nous mettre en contact avec l'au-delà. Pour moi, le sentiment esthétique est l'accomplissement du sentiment religieux. Je crois que, dans l'art, la religion est nue.» Revenir à cette beauté nue, à la pure simplicité de la vision, c'est toute l'ambition de l'extraordinaire cinéaste.

Festival international du film de La Rochelle, jusqu'au 6 juillet. www.festival-larochelle.org

2 juillet 2014

«*Sabrina*», «*Jeux interdits*», «*La Mort aux trousses*», etc. Grâce à la technologie numérique, les films de patrimoine reprennent le chemin des salles. Un phénomène qui s'amplifie en été, période propice aux (re)découvertes.

CINÉMA

Le charme retrouvé des classiques

Audrey Hepburn dans *Sabrina*, de Billy Wilder (1954).

2 juillet 2014

Cinéma : le temps des reprises

TENDANCE L'été reste la saison des films de répertoire et des rééditions, toujours plus nombreuses grâce à la numérisation des copies 35 mm. Un secteur de plus en plus concurrentiel.

DÉTIENNE SORIN
AVEC MARIE-NOËLLE
TRANCHANT
esorin@lefigaro.fr
mntranchant@lefigaro.fr

ans des temps pas si anciens, le critique de cinéma compatissait en voyant son collègue critique littéraire remplir une malle de livres avant de partir en vacances. Sur la plage, les pavés. Si la rentrée littéraire réserve parfois des bonheurs de lecture, elle pèse toujours un cheval mort. Le critique de cinéma, lui, partait le cœur léger et le bagage mince. L'été n'était qu'un no man's land où les blockbusters américains écrasaient tout - cette année, *Transformers 3* et *La Planète des singes : l'affrontement* rempliront les salles et videront les stands de pop-corn.

Les temps changent. *L'homme qu'on aimait trop* d'André Téchiné et *Boyhood* de Richard Linklater, deux excellents films signés de cinéastes reconnus, partent au combat en juillet. Comme un symbole, *Winter Sleep*, la palme d'or du cinéaste turc Nuri Bilge Ceylan, sort le 6 août. Une audace que l'on doit au distributeur Memento, spécialiste du contre-pied. Mais, chaque année, les distributeurs avancent un peu plus la « rentrée », sortant les bons films dès le mois d'août. L'été n'est donc plus la traversée d'un désert climatisé. « C'est vrai, la concurrence avec les nouveautés est plus forte qu'avant, néanmoins l'été reste le moment propice pour les films de patri-

■ Cet été, le public aura ainsi le choix entre « Playtime », « Peau d'âne », « Stromboli », « Sabrina », « La Dolce Vita », « Autopsie d'un meurtre » ou encore « La Mort aux trousses » ■

moine et les rééditions. On est encore loin de l'encombrement de l'automne où sortent la plupart des grands films d'auteur, distingués ou non au Festival de Cannes», explique Vincent Paul-Boncour, directeur et cofondateur de Carlotta Films, distributeur indépendant.

En clair, l'été profite toujours au patrimoine qui semble se porter à merveille, grâce aux aides du CNC et à sa mise en valeur dans les festivals (Cannes Classics, La Rochelle, Lumière à Lyon). Le numérique favorise l'afflux de nouveaux titres et de nouveaux acteurs sur ce marché. Outre les distributeurs de patrimoine indépendants, les propriétaires de gros catalogues comme Gaumont, Pathé, SND ou Studio Canal ressortent eux-mêmes certains titres de prestige. Et des distributeurs d'exclusivités ajoutent aussi ponctuellement la corde du répertoire à leur arc. Cette belle vitalité de la cinéphilie a son revers. « La concurrence est forte, parfois trop avec des mercredis à quatre ou cinq sorties, s'inquiète François Causse, distributeur et exploitant (la Filmothèque). L'offre excède souvent la demande, nombre de films de répertoire pas-

sent inaperçus aux yeux du public et de la presse, qui n'a pas beaucoup de place pour les rééditions. »

Cet été, le public aura ainsi le choix entre *Playtime*, *Peau d'âne*, *Stromboli*, *Sabrina*, *La Dolce Vita*, *Autopsie d'un meurtre* ou encore *La Mort aux trousses*. Des classiques archiconnus, mais le credo des distributeurs est invariable : faire découvrir au spectateur ces chefs-d'œuvre dans des « versions restaurées » qui vont de la simple numérisation à une version 8K (*La Mort aux trousses*), soit l'excellence en termes de définition.

Au-delà de « l'expérience de la salle », principal argument pour décoller le consommateur de DVD de son canapé, certains distributeurs sortent des sentiers battus en programmant des perles rares ou des œuvres tombées dans l'oubli. Thomas Ordonneau, directeur de Shellac, sort ainsi deux films de René Allio, *La Vieille Dame indigne* et *Rude journée pour la reine* : « Ce cinéaste marseillais a réémergé l'an dernier, quand Marseille était capitale de la culture et la Cinémathèque française lui a consacré une rétrospective. J'ai découvert une œuvre très libre formellement et injustement oubliée, et j'ai décidé de la commercialiser en salles et en DVD. »

De son côté, Carlotta Films, à qui l'on doit la ressortie récente de *Cutter's Way* d'Ivan Passer, échec retentissant à sa sortie en 1981, va tenter de redonner des couleurs à *Sacco et Vanzetti*. « Le thriller politique de Giuliano Montaldo a marché en 1971, rappelle Vincent Paul-Boncour. L'acteur Riccardo Cucciolla a même reçu

le prix d'interprétation à Cannes

et la musique de Joan Baez et Ennio Morricone est célèbre, mais le film n'existe pas en DVD. » Autre redécouverte, encore plus « jeune », *Metro-politan* (1990), premier long-métrage de l'Américain Whit Stillman, le futur réalisateur de *Damsels in Distress*.

« Nous voulions participer à la "réévaluation" actuelle de Whit Stillman au moment où il réalise le pilote d'une série pour Arte, *The Cosmopolitans* et reçoit le prix Fitzgerald pour son roman *Les Derniers Jours du disco*, précise Pauline Dalifard, chargée de production chez A3 Distribution. Notre programmation n'est pas très éloignée de celle d'un film inédit, car nous sommes bien conscients que le film et l'auteur sont peu connus du grand public. »

La distribution des films de patrimoine, récents ou non, s'inspire de plus en plus de celle des films nouveaux. Avec une campagne d'affichage et une nouvelle bande-annonce, *Jeux interdits* (1952) de René Clément peut aussi compter pour la promotrice, Brigitte Fossey. « O comme un film normal, c. Vicente chez Sophie Dulac, familial de référence, inco Ne manque que la 3D pour nouvelle génération de spe les salles. ■

2 juillet 2014

FESTIVAL DE LA ROCHELLE

Une projection de *La Mort aux trousses* d'Alfred Hitchcock en copie restaurée aura lieu vendredi 4 juillet sur le parvis de la médiathèque Michel-Crépeau.



1. *Metropolitan*, de Whit Stillman, avec Taylor Nichols.
2. *Shining*, de Stanley Kubrick.
3. *Playtime*, de et avec Jacques Tati.
4. *Sabrina*, de Billy Wilder, avec Audrey Hepburn.

2 juillet 2014

L'autre casting de l'été

Des snobinards du Woody Allen WASP (Stillman) à Brigitte Fossey en larmes en entendant la guitare de Narciso Yepes, sélection des reprises estivales.

« **Metropolitan** », de **Whit Stillman** (1990)

On ne fait pas plus fitzgeraldien. À Manhattan, durant la semaine de Noël, un groupe de jeunes gens en smoking fait la fête, se rend aux bals du Plaza, termine la nuit dans des appartements de l'Upper East Side. Un boursier - il recrigne à prendre des taxis, a un imperméable froissé au lieu d'un manteau en cachemire - s'est introduit parmi ces enfants gâtés. Tout le monde parle de Jane Austen et de Charles Fourier, joue au jeu de la vérité, s'interroge sur les mérites du cha-cha-cha. Snob et cultivé, Stillman égrène dans ce premier film des dialogues brillants, des situations romanesques. La mélancolie des petits matins se glisse dans cette chronique remplie de pauvres petites filles riches. La naissance d'un auteur. (Sortie le 2 juillet.)

« **Seconds** », de **John Frankenheimer** (1966)

Invisible depuis des siècles, cet excellent thriller paranoïaque se penche sur le cas d'un employé de banque en pleine *midlife crisis* auquel une organisation secrète propose de changer de vie. C'est le début du cauchemar. Il est en noir et blanc, clinique (la chirurgie esthétique n'est pas absente de l'histoire). Rock Hudson y tient un de ses meilleurs rôles. Le rêve américain vole en éclats. Ce mélodrame faustien distille une sourde angoisse. Il flotte là-dessus un inquiétant parfum de conspiration. Bide absolu à sa sortie. Devenu cultissime depuis. (Sortie le 16 juillet.)

« **Sacco et Vanzetti** », de **Giuliano Montaldo** (1971)

Tous en chœur : « Here's to you Nicola and Bart ». La scie de Joan Baez résonne dans les mémoires. Le reste est à l'image des bons gros films démonstratifs dont on se pourléchait à l'époque. Dans l'Amérique des années 1920, deux anarchistes italiens sont accusés de meurtre. Apparemment à tort. Pour le système, il s'agit de faire un exemple. Longues séances de procès avec flash-back à la clé. Riccardo Cucciola obtiendra le prix d'interprétation à Cannes. Gian Maria Volonte fait oublier les westerns spaghetti. Démonstratif et efficace, du Cayatte sauce bolognaise. Ce genre de pamphlet politique est tellement démodé qu'il finit par nous manquer. (Sortie le 6 août.)

« **Chaines conjugales** », de **Joseph Mankiewicz** (1949)

Trois femmes reçoivent la lettre d'une amie commune annonçant qu'elle part avec le mari de l'une d'elles. Lequel ? Chacune revit l'histoire de son couple, et le génie de Mankiewicz explore avec une alacrité jubilatoire la complexité des liens conjugaux. Suspense sentimental, satire sociale mordante, peinture psychologique à l'ironie pénétrante, autant de facettes que la mise en scène fait briller de mille feux. (Sortie le 9 juillet.)

« **Sabrina** », de **Billy Wilder** (1954)

Juchée sur un arbre, Sabrina, merveilleuse Audrey Hepburn, observe David (William Holden), le fils de la riche famille Larrabee, dont son père est le chauffeur. Le jeune homme est séduisant, mais coureur. Un voyage à Paris va la métamorphoser et Linus, le frère ainé de David (irrésistible Humphrey Bogart), sera sensible à son charme. L'une des meilleures comédies de Billy Wilder. (Sortie le 2 juillet.)

« **Dommage que tu sois une canaille** »,

► **d'Alessandro Blasetti (1955)**

Quand un chauffeur de taxi bonne poire tombe amoureux d'une voleuse à la beauté insolente. Longue à démarrer, la comédie de Blasetti, tirée d'une nouvelle de Moravia, s'embarre ensuite jusqu'à un hilarant morceau de bravoure dans un commissariat. C'est la première rencontre de Sophia Loren et de Mastroianni, mais il y a aussi Vittorio De Sica, à la faconde irrésistible. (Sortie le 9 juillet.)

► « **La Vieille Dame indigne** », de **René Allio (1965)**

Pour redécouvrir ce cinéaste exigeant, qui s'est fait le chroniqueur engagé du prolétariat, voici deux films intimistes et politiques, portraits attachants de femmes du peuple, interprétés par deux actrices de choix. *La Vieille Dame indigne*, avec Sylvie dans le rôle-titre, n'a pas pris une ride depuis sa sortie très applaudie en 1965. Veuve après une vie d'effacement et d'asservissement, une octogénaire savoure sa liberté neuve avec un mélange de gourmandise, d'ironie et de cruauté qui garde toute sa sève contestataire. (Sortie le 9 juillet.)

► « **Jeux interdits** », de **René Clément (1952)**

En plein exode en juin 1940, Paulette voit ses parents tués sous ses yeux. Tout le monde a gardé en mémoire les pleurs de la fillette jouée par Brigitte Fossey, 5 ans à l'époque, qui se lie d'amitié avec le jeune Michel (Georges Poujouly). C'est l'oncle et la tante de l'actrice blonde qui avaient repéré l'annonce du casting. Le film de René Clément, lion d'or au Festival de Venise en 1952, tiré du roman de François Boyer, touchera les enfants d'aujourd'hui. (Sortie 23 juillet.)

► **50 grands rôles de femmes**

De Danielle Darrieux dans *Madame de...* de Max Ophüls à Pamela Greer dans *Jackie Brown* de Tarantino, une anthologie des grands rôles de femmes. Au Reflet Médicis (Paris Ve), du 9 juillet au 30 décembre 2014, à raison de deux films par semaine et deux séances par film. ■

NATHALIE SIMON, M.-N. T. ET E. N.

Hanna Schygulla veut encore rêver

Légende de Rainer Werner Fassbinder, inoubliable Lili Marleen, est l'invitée du festival de cinéma de La Rochelle

Rencontre

Luxue rare du Festival de cinéma de La Rochelle : on y prend le temps de tout, près des maisons blanches, au bord de l'eau, en compagnie d'un public curieux, familial, cinéphile, fidèle au rendez-vous. Le temps de tout, cela veut dire, aussi, le temps de s'arrêter, de méditer, de rêver. Nul n'y engage mieux qu'Hanna Schygulla, auquel le festival rend cette année hommage (avec quatorze longs-métrages, deux documentaires sur l'actrice et cinq courts-métrages dont elle est l'auteure).

Actrice venue d'Allemagne, émanation vivante de ses brumes et de son rayonnement, concentré de mystère et de séduction, elle fut l'égérie trouble et sereine à la fois du parfaitement scandaleux Rainer Werner Fassbinder, disparu en 1982. Devenue un des mythes vivants des années utopiques, elle vit depuis trente ans, discrètement, à Paris, où on la rencontre quelques jours avant le début du festival.

A 70 ans, Hanna Schygulla en impose : port altier, abondante chevelure blanche encadrant ses pommettes hautes, parole libre et yeux pétillants. Elle avoue avoir été « entrainée » dans la capitale « par une histoire d'amour », aujourd'hui terminée, à laquelle il est loisible de donner un nom : Jean-Claude Carrière. Elle mène depuis cet exil parisien une carrière un peu flottante et ralenti, pointilleuse et fantasque, qui lui ressemble beaucoup. On peut y lire, chose rare parmi ses pairs, le peu d'allant avec lequel l'actrice aura cherché à entretenir sa gloire, en même temps qu'un exemple d'engagement et d'intégrité.



Il est probable que cet exemple ne saute pas aux yeux ni aux sens des plus jeunes générations. À celles-ci, un conseil : l'achat impulsif d'un billet de train pour La Rochelle, où les attend la révélation d'une des plus belles filmographies d'actrice libre.

Aux autres, à ceux qui furent peu ou prou en âge de suivre ou de rattraper en cours de route son singulier parcours, il y a cette évidence : en elle, née en 1943 dans une famille allemande de haute Silésie à quelques encablures d'Auschwitz, fille d'un soldat de la Wehrmacht et d'une mère antinazie, a silencieusement lieu la conflagration entre l'abjection des pères et le rêve révolutionnaire des fils, entre la grande forme populaire du cinéma classique et la rupture du cinéma moderne, entre la mémoire lancinante et la tentation de la table rase. Cette dialectique fera d'elle, logiquement si l'on

peut dire, l'égérie de son exact contemporain Fassbinder.

Il y aurait encore ceci, qui n'est pas sans rapport : l'image à jamais gravée d'une beauté romantique et vénérable, d'une blondeur délicate aiguiseée par des yeux d'un bleu fou, d'une insolente et désinvolte élégance, marque ultime des seventies, qui semblaient devoir tout rendre possible. *Wach auf und traume* (« réveille-toi et rêve ») : tel est, d'ailleurs, le titre de son autobiographie, parue en Allemagne en 2013.

Si elle réfute toute nostalgie en général et en particulier celle du pays natal, elle dit vouloir renouer avec sa langue maternelle

Ce rêve prend corps, après une enfance passée dans les ruines de l'Allemagne défaite et défigurée, avec la rencontre du jeune Fassbinder à Munich dans un cours d'art dramatique au début des années 1960. « J'y ai passé deux mois, se souvient-elle, avant de retourner à mes études de philologie. Je pensais que ce métier n'était pas pour moi. Mais Fassbinder avait eu un "flash" sur moi et décidé que je serais sa diva. »

Il s'ensuit, d'abord, l'expérience collective d'inspiration brechtienne de la troupe de l'Antiteater, puis la plus intense aventure artistique de sa carrière : une quinzaine de films tournés ensemble à un rythme frénétique, de 1969 à 1981, parmi lesquels les inoubliables *Effi Briest* (1974), *Le Mariage de Maria Braun* (1979) ou *Lili Marleen* (1981). Hanna Schygulla devient ici le symbole féminin de toutes les ambiguïtés allemandes.

Comme de juste, cet intense compagnonnage finit mal : « Fass-

Le Monde

28 juin 2014

binder entretenait avec ses acteurs une relation très forte, qu'il transformait en épreuve d'amour, de pouvoir et de sujétion. Ce n'était pas simple. A un moment, pendant le tournage d'Effi Briest, alors qu'il me parlait des nombreux projets qu'il avait pour moi, je lui ai dit que je voulais faire une pause. Il l'a très mal pris. Je crois que ça a été une grande blessure pour lui, alors qu'il s'agissait juste pour moi de vivre, à retardement, une sorte de vie de hippie, en traversant l'Amérique avec une amie.» Elle ajoute : «Nous avons définitivement rompu pendant Lili Marleen, parce que j'avais osé lui faire remarquer que mon partenaire, Giancarlo Giannini, était beaucoup mieux payé que moi. Fassbinder a hurlé, puis ne m'a plus adressé la parole. Après cela, peu avant sa mort, il m'a rappelée alors que j'étais au Mexique, mais je n'ai pas répondu.»

Sa période post-fassbindérienne, qui est aussi celle de son exil, est à la fois erratique et exigeante. Il ne faudrait ni la réduire ni l'exagerer, quand bien même Hanna

Schygulla restera à jamais l'actrice de Fassbinder. Elle y joue souvent une femme étrangère, séductrice et fatale, chez d'autres dynamiteurs en chef. Citons Jean-Luc Godard (*Passion*, 1982), Marco Ferreri (*L'Histoire de Piera*, 1983 ; *Le futur est femme*, 1984), Amos Gitai (*Golem, l'esprit de l'exil*, 1992 ; *Milim*, 1996 ; *Terre promise*, 2004), Bela Tarr (*Les Harmonies Werckmeister*, 2000), Alexandre Sokourov (*Faust*, 2011). Excusez du peu.

Avec le temps, le rythme s'est ralenti, mais elle reste curieuse de tout, prête à tout, s'enquiert même des metteurs en scène français qui pourraient l'employer. L'annonce est lancée. S'étonne-t-on qu'elle ne soit pas plus sollicitée, particulièrement par cette nouvelle génération de cinéastes allemands qui ont renoué avec le cinéma combatif de leurs aînés, que la réponse tombe, cristalline et coupante : «*Ça, c'est le prix à payer pour avoir été liée à un phénomène comme Fassbinder!*»

Alors qu'elle a choisi Paris voici trois décennies pour «*fuir l'héritage*

de la nation», elle songe à revenir aujourd'hui en Allemagne pour ce qu'elle nomme le «*dernier chapitre*» de son histoire. Si elle réfute toute nostalgie en général et en particulier celle du pays natal, elle dit vouloir renouer avec sa langue maternelle.

Mais comment résister à la nostalgie dans un monde qui s'est à ce point éloigné des idéaux d'émancipation et de justice de sa jeunesse ? Elle l'admet, avec ce détachement qui convient au constat de la cruauté de l'Histoire, répliquant du tac au tac : «*Quand les choses vont justement aussi loin, c'est le moment où ça bascule. Ça ne peut plus durer. Il va falloir, sous peine de catastrophe, qu'on revienne à un modèle économique plus protecteur de l'environnement et de l'être humain. L'humanité est en train de s'empêtrasser.*» Passe le temps, il restera toujours à Hanna Schygulla la colère, l'espérance et la beauté. ■

JACQUES MANDELBAUM

8 juillet 2014

Alain Cavalier, d'Ulysse au Christ, en passant par le rollmops

Une projection surprise du dernier film du cinéaste a chamboulé le Festival de La Rochelle

Cinéma

La Rochelle

Envoyé spécial

La scène se déroule au port de La Rochelle, samedi 5 juillet au matin, dans la salle 5 du Dragon. Un jour avant la clôture du festival du film, son point d'orgue aura consisté en la présentation du nouveau film d'Alain Cavalier, intitulé en toute simplicité si l'on peut dire, *Le Paradis*. Double surprise. D'abord, de ne pas découvrir le nouveau Cavalier au Festival de Cannes, où sa présence régulière depuis quelques années témoigne merveilleusement qu'un autre cinéma est possible ; de le voir ensuite à La Rochelle, manifestation non compétitive où l'amour du septième art se consomme sans souci de l'avant-première mondiale.

Cette impasse cannoise aura réveillé le lien d'amitié ancien du cinéaste avec le Festival de La Rochelle, qui lui a confié la primeur de son film. Cette relative discrétion n'est pas pour déplaire, de toute façon, à Alain Cavalier qui s'est progressivement dépouillé, depuis quarante ans, d'à peu près tous les artifices somptuaires qui corsètent le cinéma pour finir par proposer, caméra HD en main et bille en tête, une formule post-industrielle – on pourrait aussi dire lustrale, renée, miraculeuse – de l'art cinématographique.

Depuis *La Rencontre* (1995),

c'est feu d'artifice. D'idées, de dispositifs, d'ingéniosité, d'audace de folie. Essai, fiction, documentaire, fable, journal ? Qu'importe. Ça varie, ça se croise, ça se mélange. Au gré du vent, des rencontres, de l'inspiration.

Hier, c'était *Pater* (2011), conte philosophique sur les liens familiaux et la politique avec Vincent Lindor (150 000 entrées messieurs-dames !). C'est aujourd'hui *Le Paradis*, voyage depuis la mort vers l'enfance, avec des jouets, des arbres des poules et quelques magnifiques inconnus.

Comment, raisonnablement résumer ce film, sans histoire, lieu ni personnages clairement établis ? En le livrant en kit.

Il y aurait donc un petit robot rouge métallique (façon science-fiction années 1960) dans le rôle d'Ulysse qui a fait un beau voyage, un jars (façon vieux truc en plastoc à ressort) qui l'accompagne, une chouette pour Athena, plusieurs christs en bois faits d'allumettes ou de branches, quelques diables et diables aussi, d'un bois plus noueux.

Il y aurait des jeunes gens et des jeunes filles en chair et en os, qui nous parleraient de leur enfance, pas forcément facile. Il y aurait la campagne à foison, la montagne très belle, la mer au loin, un petit bout de Paris avec deux pauvres vieux se soutenant en tremblant dans le champ. Il y aurait aussi un petit paon vivant puis mort en deux plans, et dont le mausolée

offert à raison de trois clous et d'un silex par le réalisateur fait illico partir le film au royaume des morts, puis retour.

Le voyage (le film sera visible dès le mois d'octobre dans les meilleures salles) vaut le détour. Cristallisé par la voix d'Alain Cavalier, qui parle à la première personne tous azimuts, et par sa main qui filme, il est, comme d'habitude,

**Essai, fiction,
documentaire,
fable, journal ?
Qu'importe.
Ça varie, ça se croise,
ça se mélange**

magnifique, ultrasensible, d'une intelligence qui nous exalte, nous apaise. Y impressionne cette capacité démiurgique à rendre toute matière à l'esprit qui l'anime, de la brindille au visage de la jeune fille en passant par l'œil du chat.

Un voyage à double face, mené entre l'ombre qui vient et l'enfance qui reste, saturé de grâce, pincé de blasphème, épice d'humour. Un voyage entre le Christ rédempteur et le souvenir lumineux d'un rollmops acheté au Monoprix de Saint-Augustin. Un voyage avec Saturnin le canard et les Saintes Ecritures, le théâtre de marionnettes et l'art brut, les pères et les fils, le sacrifice et la renaissance.

Et à la fin, il y aurait, comme sur du velours, *Stardust*, de Lester Young, une salle médusée, une heure de débats presque religieux avec le cinéaste. Et puis ce papier sans citation ni critique digne du nom, une fois de plus chamboulé par la magie Cavalier. ■

JACQUES MANDELBAUM

Les festivals de l'été Voyages sous les étoiles

Nombre de festivals proposent des projections en plein air, dans des cadres choisis. Tous sont des invitations aux voyages, proches ou lointains.

- Les fous de cinéma se retrouveront dès demain à **La Rochelle** où le festival international du film affiche, du 27 juin au 6 juillet, Hanna Schygulla, Bruno Dumont, le Belge Jean-Jacques Andrien, l'Italien Pippo Delbono, le Birman Midi Z, plus le cinéma muet soviétique, Howard Hawks, l'animation tchèque et le souvenir de Bernadette Lafont. Qui dit mieux ? (www.festival-larochelle.org)

2 juillet 2014



FESTIVAL LA ROCHELLE EN FOLIE

La Rochelle reçoit la 42^e édition de son festival avec une programmation qui donne, comme chaque année, le tournis. Une rétrospective Hanna Schygulla, une autre Bruno Dumont, avec la projection de sa série *P'tit Quinquin*, prochainement sur Arte, une troisième consacrée à Howard Hawks, sans oublier une petite dernière mettant à l'honneur onze chefs-d'œuvre du cinéma soviétique et un hom-

mage ému à Bernadette Lafont (photo, dans *la Fiancée du pirate*), disparue l'an dernier. La Rochelle, c'est aussi sa formidable section «ici et ailleurs», dense sélection de 45 films (Céline Sciamma, Thomas Cailley, Nuri Bilge Ceylan, Naomi Kawase, Abderrahmane Sissako...) en avant-premières ou inédits sur des écrans français. Alain Cavalier présentera ainsi *le Paradis*, son nouveau film. PHOTO BRITISH FILM INSTITUTE

1er août 2014

Massoumeh Lahidji, cinéma vox



En juin, à Paris. Massoumeh Lahidji travaille sans prise de notes et dans l'instant. (Photo Bruno Charoy)

DANS LA LANGUE DES AUTRES (1/6) Elevée en persan, l'interprète s'est fait caméléon, allant un temps jusqu'à nier sa langue maternelle.

Massoumeh Lahidji n'aime pas qu'on dise qu'elle est une star de l'ombre. Non à cause de l'oxymore, mais parce qu'elle disparaît en se glissant dans la langue de l'autre. Se faire pure écoute, ne plus avoir d'identité, de langue première, de biographie, de visage, ne plus être un sujet, pendant qu'elle traduit ce qui est dit. Et se surprendre à relayer non pas des mots, mais des affects, tout ce qui s'imbrique dans le bric-à-brac de la parole. Le tout sans effort de mémoire apparent. Massoumeh Lahidji est interprète.

Les cinéastes du monde entier la connaissent pour l'avoir rencontrée sur une scène avant la projection de leur film, assaillis par le trac. Et soudainement accueillis par sa voix. Elle ne parle pas forcément couramment leur langue mais, «pendant la rencontre, quelque chose se passe au-delà du discours. Je ne me pose pas la question de savoir comment. C'est une affaire d'ondes et de concentration. Je me place sur la bonne fréquence».

1er août 2014

Affût. Elle se souvient entre autres d'un cinéaste qui monologuait dans la rue à ses côtés. Il parlait fort et, sur la promenade du bord de mer, les propos se perdaient dans les vagues, sans qu'elle n'en saisisse le sens. Le soir, sur scène, étonnement, l'incompréhension était dissoute. «*Evidemment, ça n'a rien de magique, et ça ne marcherait pas pour le japonais ou le hongrois, dont je ne connais rien et pour lesquels je ne peux mobiliser aucune comparaison. Je ne parle pas le grec mais, dans certaines situations, je comprends ce que me dit un Grec. Pour cela, il me faut d'autres indices : être à l'affût des expressions de son visage, ses gestes. Seule, dans une cabine, avec un casque, je suis perdue, même si l'on me parle ma propre langue.*» Un carnet et un stylo la déconcentrent. Elle travaille toujours sans filet. A savoir : sans prise de notes et dans l'instant. «*L'art de l'éphémère. On ne garde pas en mémoire les propos une fois qu'on les a dits. Ils s'effacent. J'apprécie à la fois le danger et l'absence de trace.*»

Massoumeh Lahidji a grandi «exclusivement» en persan dans sa famille, jusqu'à 12 ans, à Téhéran. «*Mes parents étaient des monolingues convaincus, mais francophiles, pour qui le français était une langue de culture. Ils pensaient que ce n'était pas la peine d'apprendre d'autres langues et de prendre le risque de mal les parler.*» Dans son quartier, il y avait des Turcs, des Arméniens, des gens qui parlaient italien ou allemand. «*Et, toute petite, je demandais à mes parents : pourquoi est-ce qu'on ne parle que persan ? Je jouais avec une enfant turque, j'attrapais cinq mots que je répétais. C'était déjà ça. J'étais déjà persuadée que quelques mots sont une entrée vers un ailleurs.*»

Ainsi a-t-elle établi les sous-titres de *Winter Sleep*, palme d'or à Cannes, avec le cinéaste Nuri Bilge Ceylan. «*C'est aussi le non-dit, le contexte, l'atmosphère qu'on traduit au cinéma. Je n'aurais pas accepté si je ne connaissais pas très bien l'arrière-plan du film. La culture turque.*»

A 3 ans, elle est inscrite dans une école de la Mission laïque, où l'enseignement se fait en français et en persan. «*Si bien que le bilinguisme est né en moi de façon méthodique, organisée.*» Massoumeh Lahidji ne sait jamais quoi répondre lorsqu'on lui demande d'où elle vient. Elle dit qu'elle «*virevolte*» dans les langues étrangères, en se disant qu'elles ne le sont pas. De même, elle aimera habiter plusieurs pays sans en choisir aucun, elle se sent bien dans les trains, les avions.

«Lait». Un lieu lui reste interdit : l'Iran. Depuis que sa famille s'est réfugiée en France en 1982 pour des raisons politiques, elle n'a pas pu y retourner. «*On a fui avec ma mère et mon frère par la montagne, à dos d'âne et à pied. Il s'agissait de rejoindre la France pour quelque temps. Dans la montagne du Kurdistan, on est restés plusieurs semaines à côté d'une source - mais on n'avait pas le droit de s'y désaltérer - et de quelques tomates. On était dans l'attente, sans savoir si un passeur finirait par venir nous chercher. J'en ai profité pour apprendre quelques mots de kurde avec les soldats qui nous gardaient.*»

Hérésie dans son métier, pendant longtemps, Massoumeh Lahidji a même défié le principe d'une langue maternelle. «*Ma singularité, c'était de ne presque jamais traduire vers ma langue première.*» Avant la naissance de ses enfants, la perte était enfouie et le deuil de la langue, léger. Et aujourd'hui ? «*Dans le lait maternel, j'ai eu le persan, mais je ne l'ai pas transmis. Je ne m'y attendais pas. L'habitude de répondre dans la langue de mon interlocuteur m'a trahie. Mes filles me parlent en français. Sans le contexte iranien, ma langue intime s'est vidée de sa chair. Elle est devenue abstraite. J'ai dû admettre que la langue ne se transmettait pas par le lait.*» Mais par le travail, oui. C'est le cinéaste Abbas Kiarostami qui lui a fait redécouvrir sa langue, «*un persan magnifique, poétique, qui n'était pas le mien*».

6 août 2014

Hanna Schygulla, le français à la volée



Hanna Schygulla dans son logement parisien, le 1er juillet. (Photo Bruno Charoy)

DANS LA LANGUE DES AUTRES (5/6) Pour l'égérie de Fassbinder, expatriée depuis des années, parler reste une mise en danger.

Hanna Schygulla vient de faire paraître à Berlin une autobiographie intitulée *Réveille-toi et rêve*. L'injonction, tirée de Peer Gynt, va comme un gant à l'actrice qui vit depuis des décennies en France. Le festival de cinéma de La Rochelle lui a consacré une rétrospective. Hanna Schygulla dit qu'il lui semble encore parler français «debout, sur la pointe des pieds». Elle dit que la langue lui est plus inconnue que dans les années 80 quand elle était une égérie du cinéma européen, après avoir été l'actrice phare de Fassbinder. Que lui manque-t-il ? «Tous les intraduisibles qui sont le propre de la langue. J'en ai certains. Mais jamais assez.» Invitée à la radio, elle n'a soudainement plus rien compris à ce que lui demandait l'animateur vedette, à l'élocution véloce. Les sons lui parvenaient sans signification et ne lui renvoyaient «que du vide dans la tête».

6 août 2014

L'allemand lui paraît se prononcer à une vitesse différente. «*Le verbe est la plupart du temps en fin de phrase. Il ne faut pas lâcher prise, le sens de la phrase peut changer au dernier moment. En français, on a peut-être plus besoin de remplir la phrase avec des espaces qui resteraient aussi bien sans mots.*» Ainsi, d'une langue à l'autre, même le silence se tait différemment. Elle a gardé un phrasé lent et enveloppant, qui charrie les soubresauts de sa vie, mais aussi de l'Allemagne. Depuis quelque temps, elle joue avec le projet d'y retourner, pour «*retomber dans ce long fleuve sans effort, quand on parle sa propre langue*». Une colocation avec des jeunes gens l'attend à Berlin. Puis elle est prise d'un doute. N'a-t-elle pas une autre langue maternelle que l'allemand ? Une langue d'avant l'allemand, restée muette ?

«Cacophonie». Hanna Schygulla est née il y a soixante-dix ans, très à l'Est, en Haute-Silésie, aujourd'hui polonaise, après avoir été annexée au III^e Reich, puis envahie par la Russie. Un lieu où «*les langues se mélangeaient beaucoup*» et où les identités n'étaient jamais stables. Sa mère, pressentant l'invasion russe, est la première de sa famille à passer la frontière pour rejoindre l'Allemagne avec la petite Hanna. Un souvenir dans ce dernier train de réfugiés vers l'Ouest. Elle a 1 an, c'est la fin de la guerre : «*Une cacophonie. Il y avait de tout. Des Allemands qui fuyaient la Pologne, des Polonais et des militaires russes qui allaient occuper cette région.*» Un homme saoul lance dans une langue étrangère que «*tous ces petits nazis, il faut les jeter par la fenêtre*». L'enfant a-t-elle compris ? «*Il me regardait. Attrayée par sa langue, je lui ai demandé en polonais et en souriant : "Quand est-ce qu'on mange ?" Il est parti tituber ailleurs. Avec ces simples mots prononcés dans une langue inconnue, j'ai eu le sentiment de sauver ma peau et celle de ma mère.*»

Bébé, c'est donc la musicalité polonaise qui la berce, grâce à une jeune fille. Deux décennies plus tard, c'est elle qui est fille au pair à Paris. Les chansons l'ont aimantée jusqu'en France. «*Notamment Edith Piaf.*» Elle repasse, activité silencieuse mais propice au «*chevauchement de la langue sur les mélodies*», dit-elle dans une drôle d'expression. «*J'écoutais sans cesse les Fleurs du mal, par Léo Ferré. C'était une combinaison idéale. J'ai pu fixer les poèmes de Baudelaire grâce aux chansons.*» Hanna Schygulla remarque que partout où la musique d'un pays est vivante, la poésie persiste. «*Combien de Cubains ont pu réciter des poèmes entiers en les chantant ?*» Et que partout où la techno s'infiltre, elle diminue, car ce rythme mondialisé «*prend les hanches sans que des mots montent à la tête*». La jeune femme refuse l'Alliance française, mais accepte les terrasses de café. Elle choisit d'apprendre le français en se laissant aborder par les hommes. «*Et ça a marché. Parfois même, ils mettaient du temps à entendre que j'étais étrangère.*» Peut-être se taisait-elle.

Miroir. Petite, en Allemagne, Hanna Schygulla a le souvenir d'avoir «*beaucoup trop appris le latin comme un échafaudage qui permettrait d'atteindre le plus grand nombre de langues*». Amoureuse de l'histoire des mots, elle s'engage dans des études de philologie. Elle est serveuse, et une collègue lui vante un cours de théâtre. Eblouissement : «*Fassbinder y faisait un détour en tant qu'acteur. Sa présence s'imposait.*» Elle débute avec lui, sans avoir projeté la seconde d'avant d'être actrice. Dans les films de Fassbinder, Hanna Schygulla pense avoir été «*l'incarnation des pages arrachées de l'Allemagne*». Mais tournant ailleurs, «*j'ai toujours été l'étrangère*». Contrairement à Romy Schneider qui était devenue la Française malgré son léger accent allemand, Hanna Schygulla n'a jamais fait oublier d'où elle venait. «*Peut-être parce que je suis restée étrangère à moi-même.*»

Cela lui rappelle une histoire lue dans un livre d'anthropologie. Une tribu vit sans miroir dans une forêt vierge. On leur en donne un. «*Comment savez-vous qui vous êtes, puisque vous ne vous êtes jamais vus ?*» Un homme répond qu'il reconnaît tout le monde dans cette glace. «*Le seul inconnu, c'est moi.*»

Demain Luba Jurgenson et le russe.

27 juin 2014

Bruno Dumont se lance dans le tragi-comique avec la série «P'tit Quinquin»

Plus de quinze ans après «La Vie de Jésus», le réalisateur Bruno Dumont, auquel rend hommage le festival du film de La Rochelle qui s'ouvre vendredi, se lance dans le tragi-comique avec la série «P'tit Quinquin», sur Arte à la rentrée, avec l'impression d'avoir trouvé «un équilibre».

Projétée en avant-première mercredi prochain à la Rochelle, et déjà présentée à la Quinzaine des réalisateurs au Festival de Cannes, où elle a été accueillie avec enthousiasme, «P'tit Quinquin» - nom d'un personnage de la série et titre d'une célèbre berceuse en ch'ti - est une comédie policière déjantée en 4 épisodes autour d'une suite inexpliquée de meurtres commis aux abords d'un village côtier du Boulonnais. La série met en scène un duo policier inefficace du plus grand effet comique - un commandant de gendarmerie ch'ti bourré de tics et son adjoint philosophe peu énergique -, au milieu d'une galerie d'autres personnages bizarres ou hauts en couleur et d'une bande d'enfants dominée par P'tit Quinquin, petit blond au visage asymétrique, bec de lièvre et appareil auditif. Evoquant à la fois le burlesque des films de Jacques Tati ou Buster Keaton, l'étrangeté de «Twin Peaks» ou l'atmosphère poisseuse d'une série comme l'américaine «True Detective», «P'tit Quinquin» oscille entre enquête en apparence ancrée dans le réel et loufoquerie. «Le comique, c'est vraiment une évolution naturelle dans mon travail après avoir beaucoup exploré le drame», a expliqué le réalisateur de 56 ans, auteur de six longs métrages depuis «La Vie de Jésus» en 1997, et récompensé par le grand prix du



jury au Festival de Cannes en 1999 pour «L'Humanité» et en 2006 pour «Flandres». «J'avais envie depuis très longtemps de faire une comédie. J'ai écrit «P'tit Quinquin» avec l'envie peut-être d'aller sur cette terre là, et idéalement de me parodier moi-même», poursuit-il. «Aujourd'hui, j'ai peut-être assez d'ironie sur moi-même pour passer par le rire, plutôt que de paraître très sérieux».

Pour cet ancien professeur de philosophie, connu pour ses films aux sujets âpres et au style choc et épuré, qui avait signé en 2013 «Camille Claudel 1915», «il y a en nous à la fois du très sérieux et du pas sérieux, et quand on fait coexister les 2, j'ai l'impression d'une plénitude». Pour sa 1^{re} série, genre par lequel il se dit «souvent un peu accroché mais déçu», le réalisateur, à qui Arte a laissé carte blanche, explique qu'il a «écrit tout seul, donc il y a sûrement quelque chose de plus tordu, mais de plus artisanal» que dans les séries «écrites à 40». «La série me permettait d'avoir beaucoup de personnages» et de «faire des digressions» autour du «rail» de «l'intrigue policière», poursuit l'auteur nordiste, qui a choisi une nouvelle fois d'ancre son histoire dans le Nord-Pas-de-Calais et de prendre des acteurs non professionnels de la région. «Très content» de cette expérience, il n'exclut pas une saison 2 de «P'tit Quinquin» et dit aussi «avoir un projet de comédie au cinéma». «Je quitte de plus en plus le naturalisme», lance-t-il. «Il y a encore plein de genres que je peux encore explorer. Je ferai bien une comédie musicale. Je me dis que je suis à deux doigts de faire chanter mes personnages!».

28 juin 2014

La Rochelle: 250 films à l'affiche

De l'immense Howard Hawks, réalisateur de grands classiques tels que «Le Port de l'Angoisse» ou «Rio Bravo», jusqu'au court-métrage «Par Ici la Sortie» réalisé en 2014 par des détenus du pénitencier de Saint-Martin-de-Ré, le 42^e Festival international du film de La Rochelle déroule une fois de plus son programme à l'éclectisme XXL. Il fait le bonheur de cinéphiles qui, jusqu'au 6 juillet, se moquent pas mal du temps qu'il fait dehors. Ce festival sans compétition totalise chaque année 80.000 entrées et parfois les dépasse grâce à ce public qui trace son chemin en piochant parmi de nombreux films proposés en diverses sections: rétrospectives, hommages, découvertes etc. On ne présentera pas l'ensemble de ce copieux menu, le catalogue de 300 pages qui devient lui-même au fil des années un objet de collection y parvient tout

juste. Notons parmi les hommages celui qui est consacré à la comédienne Hanna Schygulla, la Lili Marleen de Fassbinder. Le public pourra rencontrer l'actrice allemande ce samedi après-midi 28 juin à 16h à La Coursive. Un autre hommage, posthume, sera rendu en une dizaine de films à la Française Bernadette Lafont. Le cinéma d'animation tchèque est par ailleurs à l'honneur, lui qui a gardé sa vitalité depuis les années 50 et 60 où il était très réputé.

La section films muets s'intéresse au cinéma russe d'avant 1930 (donc le fameux «Cuirassé Potemkine») tandis que la programmation «d'ici et d'ailleurs» invite 40 longs métrages en avant-première ou inédits en France. Parmi ceux-ci le dernier Tony Gatlif ou encore le «Winter Sleep» de Nuru Bilge Ceylan qui a obtenu la Palme d'Or cannoise.

Notons encore que cette année, la filière Creadoc d'Angoulême



Repro CL - «La Nuit de Varennes»

est présente à travers deux longs métrages et quatre courts tournés par ses anciens étudiants. Le Festival International du film de La Rochelle donne aussi à revoir sur grand écran des films récemment restaurés: une quinzaine cette année dont «Jeux Interdits» de René Clément. Brigitte Fossey, la petite fille d'alors, sera dans la

salle le dimanche 6 juillet à 14h30 pour évoquer le tournage. Enfin la nuit blanche du festival, samedi 5 juillet de 20h à l'aube, traite de l'évasion en quatre grands films.

Agnès MARRONCLE

Festival International du film jusqu'au dimanche 6 juillet dans les salles de La Coursive, Dragon et autres cinémas de La Rochelle. Renseignements au 05 46 51 54 00. Programmation complète sur festival-larochelle.org

15 mai 2014

Bernadette Lafont, simple et discrète

Un hommage sera rendu à Bernadette Lafont dimanche 22 juin. Ce jour-là, la bibliothèque portera son nom.

Le 25 juillet, Bernadette Lafont décédait. L'actrice, qui possérait une maison à Argenton-les-Vallées, aimait venir s'y ressourcer dans le calme. Elle participait également aux animations locales : grande fête médiévale de juin 2011, festival Terre de lecture dans l'enceinte du clos de l'Oncle-Georges en juin 2013, manifestations durant lesquelles elle avait lu, en symbiose avec le public, d'une voix théâtrale et envoûtante, gestes et expressions à l'appui, des extraits du « Roman de Renart ».

Autant que son statut d'égérie de la Nouvelle Vague, de grande comédienne de théâtre, d'actrice incontournable, les Argentonnais retiendront de Bernadette Lafont l'image



Dimanche 22 juin, un hommage sera rendu à Bernadette Lafont.

d'une femme simple, discrète, souriante, prête à partager son talent. L'idée est alors venue de lui rendre hommage, tant du côté des élus que du monde associatif.

Le 22 juin, la chorale Cant'Amüs, le cinéma Le Commynes, les 3 A, le Comité de jumelage Argenton/Warreneton et le festival international du film de La Rochelle ont concocté un programme varié avec une animation chantée (le fil rouge), des témoignages, des documentaires, une exposition photo à la bibliothèque intercommunale qui sera baptisée ce jour-là Bernadette-Lafont, des balades « Sur les pas de Bernadette », la projection de deux films au Commynes, « Paulette » à 20 h 30 et « Attila Marcel » (son dernier rôle) à 22 heures.

Les réservations sont obligatoires à la Maison des services pour la séance documentaire, de 14 heures à 16 h 30 et l'hommage à Bernadette, à 17 heures.

21 juin 2014

Hommage à Bernadette Lafont dimanche

Autant que son statut d'égérie de la Nouvelle vague, de grande comédienne de théâtre, d'actrice incontournable, les Argentonnais retiendront de Bernadette Lafont l'image d'une femme simple, discrète, souriante, prête à partager son talent. L'idée est alors venue de lui rendre hommage, tant du côté des élus que du monde associatif.

Ainsi, la chorale Cant'Amüs avec comme partenaires le cinéma Le Commynes, les 3 A, le Comité de jumelage Argenton - Warneton et le Festival international du film de La Rochelle ont concocté pour ce dimanche, un programme varié : animation chantée (le fil rouge) ; des témoignages ; des documentaires ; une exposition photo à la bibliothèque intercommunale, celle-ci sera d'ailleurs baptisée « Bernadette Lafont » à 18 heures ; des balades « Sur les pas de Bernadette » ; la projection de « Paulette », à 20 h 30, et « Attila Marcel » (son dernier rôle) à 22 heures, au Commynes.

Les réservations sont obligatoires



L'accès au jardin et le jardin lui-même jouxtant la bibliothèque, ont pris un tout autre aspect.

à la Maison des services pour la séance documentaire de 14 heures à 16 h 30 et l'hommage à Bernadette à 17 heures. Il reste des places pour la séance de 14 heures ; pour celle de 17 heures, liste d'attente.

9 juillet 2014

Cant'amüs au festival du film de La Rochelle

Chanter à La Rochelle face à 800 spectateurs dans la grande salle de La Coursive, une première qui restera dans les annales de cette chorale

qualifiée en Argentonnais de « tout terrain ».

Une belle aventure vécue par la chorale Cant'amüs dirigée par Anne Koppé, accompagnée par Christian

Boulnois à la guitare dimanche 29 juin, huit jours après l'hommage vibrant rendu à Bernadette Lafont à Argenton-les-Vallées, d'abord au cinéma Le Commynes, puis à la bibliothèque qui porte désormais le nom de cette grande comédienne. « C'est Pascal Pérennès, directeur de la Région Poitou-Charentes-cinéma, qui m'a conseillé de contacter Prune Engler, directrice du Festival international du film de La Rochelle. Nous avons convenu que notre hommage à Argenton serait une des manifestations du festival « hors les murs » et nous avons été invités à chanter notre programme de chansons « Hommage à Bernadette » lors de la soirée « Région » à La Coursive, qui était également une soirée hommage à Bernadette Lafont », précise Anne Koppé. « Merci pour vos chansons, votre gentillesse, la fraîcheur de votre spectacle. Grâce à vous et à Nelly Kaplan*, Bernadette était hier soir parmi nous... » a fait savoir Prune Engler.

*La réalisatrice de « La Fiancée du pirate » film de 1969, projeté à la suite de la prestation de Cant'amüs, et révélant tout le talent de l'actrice.



Lors du Festival international du film, à La Rochelle la chorale Cant'amüs a donné son programme de chansons « Hommage à Bernadette ».

5 août 2014

"Jeux interdits" de René Clément actuellement en salles

Brigitte Fossey se souvient de ses premières classes

L'actrice avait décroché le prix d'interprétation à Venise à l'âge de 5 ans et demi.

Q u'avez-vous éprouvé quand vous avez su que "Jeux interdits" allait ressortir ?

Beaucoup de joie. Je trouve que c'est une très bonne idée. Comme les idées de Sophie Dulac qui est une grande distributrice et qui de temps en temps fait restaurer un film qui lui plaît. Une bonne idée car le film était dans un sale état. Et moi-même je ne l'avais vraiment vu que rayé. Je l'ai découvert tout neuf au festival de la Rochelle. Je n'avais jamais eu cette sensation, alors que c'est un film que je connais par cœur. Petite, j'avais pu suivre le film en Angleterre et à Venise, où il a reçu des prix, mais pas en Amérique. Ma mère n'a pas voulu, je devais aller à l'école.

Un rôle principal, pour une gamine de 5 ans, ce n'est pas banal.

Étiez-vous préparée à cela ?

D'une certaine façon un peu, par l'ambiance familiale. Mon père aurait voulu être acteur et il faisait le clown à la maison. Il écrivait des poèmes aussi. Mon grand-père maternel était auteur et ma mère jouait ses pièces. C'était une famille d'artistes. Et toute petite, j'avais du goût pour apprendre des textes.

Vous n'avez pas eu peur de vous lancer ?

Peur, non. René Clément était un grand directeur d'acteurs et il nous dirigeait comme si nous étions des adultes. J'avais cinq ans, j'avais le sentiment d'être traitée d'égal à égal, je travaillais avec des "grands".

Je voulais vraiment le faire. Il y avait Jean Aurenche, Pierre Bost, Jacques Tati, des amis toujours ensemble. Je savais que je n'allais pas m'ennuyer. Et je me souviens que le producteur Robert Dorfmann me parlait de Charlie Chaplin. J'avais vu *Les Temps modernes*, un film qui m'avait impressionnée.



■ Brigitte Fossey : « Pour moi, c'est une chance d'être dans un grand film classique » DR

La fin du tournage, de ce jeu avec les adultes, fut un moment difficile pour vous ?

Pas du tout ! Après je voulais les vacances et puis mon cadeau, vraiment très beau. Une bicyclette rouge ! Avec des petites roues dont j'avais hâte de me débarrasser.

Cette première expérience de cinéma vous paraissait-elle extraordinaire ?

Oui et non. Car je n'étais pas vraiment dépayisée par le film. Ma vie ressemblait à ça, je passais du drôle au tragique. C'est un film qui évoque le vert paradis des amours enfantines, la résilience évidemment, mais aussi l'idée que pour se guérir de la guerre, il faut jouer à la guerre. C'est une alternance de burlesque et de tragique. René Clément me donnait parfois des indications que je ne comprenais pas très bien. Il me

disait par exemple que Paulette, la petite fille que j'incarnaïs, était cruelle, comme Lady McBeth ! Elle veut tout, elle n'en a jamais assez, disait-il... Pour moi, c'est une chance d'être dans un grand film classique. C'est inoubliable.

Contrairement à d'autres acteurs précoces, vous avez quand même eu une enfance normale.

Oui, tout à fait normale et puis, vers 13 ou 14 ans, j'ai ressenti une vocation pour le théâtre. J'ai pris des cours, je me suis intéressée à l'histoire de l'art et j'allais voir les plus grands films au cinéma des Acacias. Je voulais une bonne formation, une belle armure. Et puis Albicoco m'a écrit une lettre. Que j'ai mise dans un coin longtemps avant de la lire. Il me demandait de jouer dans *Le Grand Meaulnes*.

Vous avez une très bonne mémoire. Vous souvenez-vous avoir tourné une scène dans le bureau du PDG de "Midi Libre" à Montpellier ?

Bien sûr, je m'en souviens. Et le film de François Truffaut, *L'Homme qui aimait les femmes*, est un de mes films préférés. Truffaut m'avait appelée et m'avait demandé si je l'autorisais à écrire un rôle en pensant à moi. Un peu que je l'ai autorisé ! Deux mois après, il est venu avec le scénario et, comme à son habitude, il me l'a lu en entier. J'ai trouvé ça formidable et on a bu du champagne. C'est un souvenir très fort. J'avais une grande amitié pour Truffaut.

Vos préférences aujourd'hui ?

J'aime autant le théâtre que le cinéma. Ce qui compte, c'est avoir les bons partenaires. J'aime les choses bien charpentées, avec des univers forts. Le mièvre m'ennuie.

Propos recueillis
par Jean-François BOURGEOT

27 juin 2014



Photo AFP

Dumont réalise Le P'tit Quinquin

Plus de quinze ans après *La Vie de Jésus*, le réalisateur Bruno Dumont, auquel rend hommage le festival du film de La Rochelle qui s'ouvre vendredi, se lance dans le tragi-comique avec la série *P'tit Quinquin*, sur Arte à la rentrée, avec l'impression d'avoir trouvé « un équilibre ». *P'tit Quinquin* est une comédie policière déjantée en quatre épisodes autour d'une suite de meurtres commis autour d'un village côtier du Boulonnais.

1er juillet 2014

La Rochelle, 2^e festival de cinéma en France

Le Festival international du film de La Rochelle qui s'est ouvert vendredi, est le deuxième festival de cinéma français pour sa fréquentation. Ce rendez-vous annuel permet aux cinéphiles de visionner 155 longs métrages, 77 courts métrages sur 12 écrans. « Nous n'avons ni palmarès, ni paillettes, ni montée des marches. Nous avons une programmation exigeante et ouverte », explique sa présidente Hélène de Fontainieu. En 2013 le festival a enre-

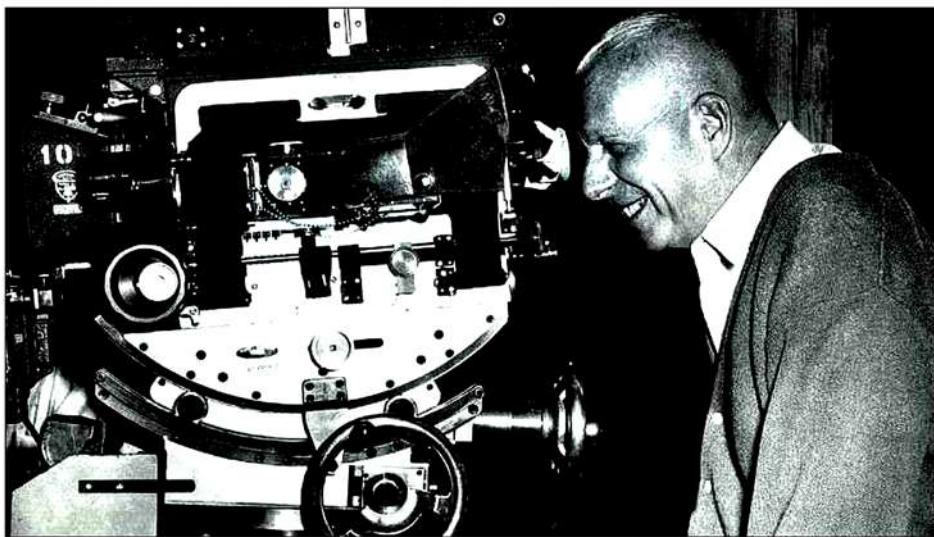
gistré plus de 80 000 entrées, se hissant en 2^e position après Cannes. Cette année, des hommages sont rendus à l'actrice et réalisatrice allemande Hanna Schygulla, dont on projette une vingtaine de films. Le festival a aussi programmé huit films du cinéaste français Bruno Dumont. Bernadette Lafont, partie en 2013, est également honorée. Une vingtaine de films de la légende de Hollywood Howard Hawks sont également projetés.

Côté histoire du cinéma, une série de projections en ciné-concert étaient prévues. Dans la catégorie découverte, est présentée l'œuvre d'un jeune cinéaste birman Midi Z. Enfin, une quarantaine de films récents encore inédits en France, dont la Palme d'or du Festival de Cannes, *Winter Sleep* du Turc Nuri Bilge Ceylan, ou en avant-première mondiale, le dernier film du cinéaste Alain Cavalier *Le Paradis* sont programmés.



Alain Cavalier. Photo AFP

21 décembre 2013



L'œuvre du réalisateur Howard Hawks sera largement présentée à La Rochelle en 2014. PHOTODR

John Wayne, Cary Grant, Bogart...

FESTIVAL DU FILM Howard Hawks en vedette américaine de la 42^e édition

Après Billy Wilder, Howard Hawks. Le réalisateur américain (1896-1977) sera l'une des vedettes du 42^e Festival international du film de La Rochelle qui se déroulera du 27 juin au 7 juillet 2014. Une quinzaine de films, sur la cinquantaine de sa filmographie, devraient être présentés en copie neuve et sur grand écran.

Auteur éclectique, Howard Hawks a signé quelques chef-d'œuvre dans le film noir (« Le Grand Sommeil », avec Humphrey Bogart), la comédie (« Chérie, je me sens rajeunir », « l'Impossible Monsieur Bébé avec Cary Grant) et le western (« Rio Bravo » et « Rio

Lobo », avec John Wayne). Sans oublier le film de guerre dans lequel cet ancien officier de l'armée de l'air - durant la Première Guerre mondiale - excellait.

Prune Engler, déléguée générale, a annoncé la bonne nouvelle lors de l'assemblée générale de l'association du Festival du film qui s'est tenue mercredi à la Coursive sous la présidence d'Hélène de Fontainieu. Elle a indiqué également que la traditionnelle rétrospective du cinéma muet sera consacrée aux cinémas russe et soviétique.

Marco Bellocchio espéré

Pour le reste du programme, il faudra patienter. Invité à La Rochelle depuis plusieurs années, le réalisateur italien Marco Bellocchio a donné son accord. Sauf s'il est pris par le tournage de son prochain film, une adaptation d' « Oncle Vania »,

de Tchekhov. D'autres noms circulent que Prune Engler garde pour elle en attendant qu'ils soient confirmés ou infirmés.

L'assemblée générale est revenue sur l'édition 2013, la troisième en terme de fréquentation depuis quarante ans que le festival existe. Malgré son modeste budget (850 000 euros), la manifestation a affiché l'an passé un résultat bénéficiaire de quelques centaines d'euros. « Pour le troisième exercice consécutif », s'est réjoui son administrateur général Arnaud Dumatin. Reste que la stagnation, voire la diminution des subventions publiques, inquiète les organisateurs. Le public, avec 147 000 euros de recettes de billetterie en 2013, demeure le principal financeur du festival, juste devant la Ville de La Rochelle (140 000 euros) et le Centre national du cinéma (105 000 euros).

25 avril 2014

Rencontre avec Alain Cavalier au Gallia

CINÉMA En partenariat avec le Festival du film de La Rochelle, le Gallia reçoit ce réalisateur majeur

Dans son dernier programme, Le Gallia cinéma annonçait la projection d'un film surprise à l'occasion de la soirée organisée en partenariat avec le Festival international du film de La Rochelle, lundi 28 avril, à 20 h 30.

Le Gallia a donc le plaisir d'inviter et accueillir Alain Cavalier, cinéaste aussi majeur qu'atypique dans le paysage cinématographique français des cinquante dernières années, auteur de quelques films inoubliables, comme, entre autres : « Le Combat dans l'ile » avec Jean-Louis Trintignant et Romy Schneider (1962) ; « La Chamade » avec Catherine Deneuve (1968) ; « Le Plein de Super » avec Nathalie Baye, Étienne Chicot, Patrick Bouchitey (1976) ; « Thérèse » avec Catherine Mouchet (Prix du jury au Festival de Cannes, récompensé par six Césars en 1981) ; ou plus récemment « Irène » (2009) et « Pater » avec Vincent Lindon (élection officielle du festival de Cannes 2011).

Parallèlement à la réalisation de longs métrages, Alain Cavalier s'est toujours attaché aux formes courtes, qu'elles soient poétiques, intimes, documentaires ou plus théoriques. Pour sa venue au Gallia, le cinéaste présentera en avant-première le film « Cavalier Express », huit courts métrages pensés et présentés sous la forme d'un récit unique. « Un regard du cinéaste sur l'autre, mais aussi sur



Catherine Deneuve
dans « La Chamade ». PHOTO DR

sa propre démarche cinématographique qui, des années 60 à aujourd'hui, n'a cessé d'évoluer vers une épure technique et artistique. Passé et présent se télescopent, se superposent et se nourrissent mutuellement », confie Luc Lavacherie, directeur du cinéma Le Gallia.

Lundi 28 avril, à 20 h 30, au Gallia cinéma, à Saintes, rencontre avec le cinéaste Alain Cavalier qui présentera en avant-première « Cavalier express ». En partenariat avec le Festival international du film de La Rochelle. Tarifs habituels du Gallia, réservation possible à cette adresse cinema@galliatheatre.fr

21 mai 2014

« Un petit Cannes »

LA ROCHELLE La 7^e édition d'Interval, le festival régional du court-métrage lycéen, dévoilera son palmarès ce soir, après une projection sur grand écran

FRÉDÉRIC ZABALZA

Manqueront les paillettes, la Croisette, le défilé des actrices mannequins (ou l'inverse) sur tapis rouge, le Martinez. Mais le souffle rafraîchissant de la création se fera sentir dans la grande salle (620 places) du cinéma CGR des Minimes, à La Rochelle, qui accueille le festival Interval, septième du nom.

Quatorze films seront en compétition, des courts-métrages réalisés par des lycéens de La Rochelle, Poitiers, Niort, Barbezieux et Saint-Jean-d'Angély. Ils concourront dans deux catégories : le « in » (cinq films), pour les films conçus au cours des ateliers pédagogiques, avec des enseignants, des animateurs culturels ou des intervenants audiovisuels ; le « off » (cinq films), pour ceux que les lycéens ont tournés pendant leur temps libre, sans l'aide d'enseignants ni de professionnels. Une troisième catégorie, la sélection Parallèle, présentera d'autres films hors compétition, ainsi qu'un concentré de courts-métrages étudiants dans le cadre d'un nouveau partenariat avec l'université de La Rochelle.

Un ton « léger » en 2014

Si chaque millésime révèle l'humour actuelle de la jeunesse, la sélection 2014 reflète une certaine légèreté. « On retrouve tous les classiques du court-métrage lycéen. Un peu moins de films de zombies cette année, quelques-uns plus portés sur l'image, et aussi pas mal de comiques, de parodies », signalent



Jean-Charles Couty, Michael Guilbert, Jérémie Sternbach et Emmanuelle Guillot (de gauche à droite), les organisateurs d'Interval. PHOTO ROMUALD AUGÉ

les organisateurs d'Interval : Michael Guilbert, animateur culturel au lycée Valin, Jérémie Sternbach, animateur au lycée Vieljeux, Emmanuelle Guillot, animatrice au lycée Dautet, et Jean-Charles Couty, directeur technique du festival.

Les 14 films en compétition seront analysés et critiqués, en bien ou mal, par un jury composé d'Ar-

nauld Mercadier, scénariste-réalisateur, Marie-Bénédicte Cazenave, comédienne, et Morgane Moreau, programmatrice jeunesse du Festival international du film de La Rochelle. Il décernera trois prix dans chaque catégorie : Grand Prix, Prix spécial, Prix du public. « Les lauréats recevront un vrai trophée. Tous les lycéens vont voir leur film sur

grand écran. C'est un peu leur petit Cannes à eux », souligne Jérémie Sternbach.

Interval, festival du court-métrage lycéen, ce soir au cinéma CGR de La Rochelle (aux Minimes). Projection à partir de 19 h 45, remise des prix à 22 h 30. Entrée libre. Pour en savoir plus www.festival-interval.fr

26 juin 2014

Festival du film de La Rochelle. Entretien avec le réalisateur Bruno Dumont, à qui le festival rend hommage, montrant en avant-première « P'tit Quinquin », sa mini-série produite par Arte. Où il se découvre une attirance pour la comédie

RECUEILLI PAR SOPHIE AVON

s.avon@sudouest.fr

I a plongé dans la comédie, après sept films dont on ne peut pas dire qu'ils étaient hilarants. Et c'est la télévision, via Arte, qui lui a donné cette envie, passant commande d'une mini-série de quatre fois 52 minutes. Résolument farfelu, cocasse, burlesque, « P'tit Quinquin » est une histoire policière et nordique où abondent des personnages hauts en couleur. Des gens du pays incarnant des flics étranges, des garnements irrésistibles, des individus tordus et pétris d'humanité. Car c'est cela qui intéresse l'auteur de « La Vie de Jésus », montrer l'humanité des êtres dans ce qu'elle a de plus mystérieux.

« Sud Ouest Dimanche ». Cet hommage rochelais vous touche ?

Bruno Dumont. Cela me fait plaisir bien sûr, même si je ne réalise pas très bien ce genre de choses. Je me rendrai compte sur place, en écoutant le public qui verra mes films. Je suis très curieux de ses commentaires.



« Des gamins comme Petit Quinquin, il y en a plein ». PHOTO ARTE

26 juin 2014

Quelles ont été les contingences propres au tournage du « P'tit Quinquin » pour la télé ?

Il n'y a pas eu tant de contingences que cela. Arte est venue me voir pour me demander si je voulais réaliser une série de quatre fois 52 minutes et j'ai accepté. Après, j'ai pu faire ce que je voulais. J'avais très envie d'expérimenter le comique, et quand j'ai remis aux responsables de la chaîne le scénario, je ne suis pas sûr qu'ils aient trouvé ça très drôle mais ils ne m'ont fait aucune remarque.

Vous aviez envie de comédie ?
Oui, mais je ne savais pas comment m'y prendre. J'ai mis du temps à me rendre compte que le comique, en fait, je l'avais sous les pieds car le comique rôde autour de la tragédie. D'ailleurs, sur le tournage de « La Vie de Jésus », on s'amusait pas mal. Le comique, c'est un état d'esprit, c'est un désir, et aujourd'hui, j'ai envie de rire. Je trouve même que la comédie peut être plus percutante que le drame.

Vous allez continuer sur cette voie ?

Oui, j'ai envie de faire de la comédie au cinéma. Il y a des choses à explorer aujourd'hui avec le rire, et notamment se demander de quoi on peut rire. C'est une aventure qui me plaît.

Vos acteurs sont des gens du pays assez spéciaux...

J'ai passé six mois à vérifier que ces gens-là savaient jouer. On les a coif-

« Le cinéma ne nous apprend pas à regarder les gens comme ils sont. Moi, je les regarde et je les aime tels qu'ils sont »

fés, maquillés, déguisés et on leur a donné un texte. C'est totalement fabriqué en fait. Ce qu'ils dégagent est une illusion et cette illusion est fabriquée. Le gendarme, par exemple, je l'habille en gendarme, je lui donne un pistolet, je lui donne un texte et après il joue comme il est, car il a un registre de jeu qui lui est propre. Tout individu a un registre de jeu.

Le plus souvent, le cinéma nous trompe en nous donnant l'illusion de gens erronés qui ne sont pas comme ça dans la vie. Moi, je tourne avec des gens de la vie et je ne vais pas chercher les plus tordus. Des gamins comme P'tit Quinquin, il y en a plein. Le cinéma ne nous apprend pas à regarder les gens comme ils sont. Moi, je les regarde et je les aime tels qu'ils sont. Je ne fais que regar-

der le monde tel qu'il est, avec tendresse, et j'essaie de rendre la variété des êtres. Une caméra, c'est un regard, et ces gens-là, si on sait les regarder, ils sont beaux. On peut faire un héros avec quelqu'un qui a priori n'a pas ce qu'il faut pour. Or le cinéma va l'héroïser, lui donner sa grandeur.

C'est un risque aussi...

Oui, il y a un risque à prendre. « P'tit Quinquin » va dans des endroits délicats, notamment avec le racisme. Mais la fiction sert à ça et il faut accepter que le cinéma aille dans ces retranchements-là. Si le regard est généreux, à la fin, on est réparés. Même si on a été dérangés, on en sort grandi. Le spectateur, il faut l'aimer, mais il faut aussi savoir le bousculer, le battre, être un peu cruel avec lui. Je ne vais pas passer mon temps à lui faire gouzi-gouzi. Il faut être exigeant. J'aime qu'on soit exigeant avec moi. Après, le tragique ou la comédie, ce sont les deux parties d'un noyau qui est l'humain.

« P'tit Quinquin », en avant-première à La Rochelle puis diffusé sur Arte les 18 et 25 septembre.

Le plus cinéphile des festivals

Vendredi 27 juin à dimanche 6 juillet.
La 42^e édition du résolument cinéphile Festival International du film de La Rochelle propose quelque 200 longs-métrages de fiction et une cinquantaine d'œuvres conçues sous d'autres formats (documentaires, courts, animation). Soit un foisonnant marathon de 400 séances en dix jours, toutes ouvertes au public, certaines en présence des auteurs. Ce copieux programme balaye l'état du cinéma mondial aujourd'hui à travers une quarantaine de films encore inédits en France ou en avant-première. Il rend hommage à un brillant créateur d'Hollywood (Howard Hawks en 19 œuvres, de « Criminal Code » à « Rio Bravo ») et ravive l'âge d'or du cinéma muet soviétique. Le festival se souvient de Bernadette Lafont (cinq films et deux portraits),

rappelle l'importance d'Hanna Schygulla (15 films), Bruno Dumont (7), Jean-Jacques Andrien (6), Pippo Delbono (4) et invite à la découverte du Birman Midi Z. La sélection D'hier et d'aujourd'hui propose des classiques réédités (dont « Playtime » et « Paris, Texas »), des rares et même un western spaghetti. L'avenir aussi est présent avec quatre réalisations présentées par la Nordic Factory, qui stimule les rencontres entre jeunes auteurs finlandais, danois et internationaux, et six d'us au Creadoc (documentaire de création), filière de l'université de Poitiers à Angoulême. Et comme une métaphore du festival, une Nuit blanche de l'évasion enchaînera quatre films suivis d'un petit déjeuner pour saluer le lever du soleil sur le vieux port.

www.festival-larochelle.org

27 juin 2014

Le cinéma, comme nulle part ailleurs

LA ROCHELLE

Pas de prix ni de jury : le festival qui débute aujourd'hui affiche sa liberté cultivée depuis 42 ans

MARIE-LILAS VIDAL

larochelle@sudouest.fr

Il y a de tout. Des festivals pour les courts, pour les grands, selon les genres de cinéma... ou de sexe, ceux qui brillent et ceux qu'on oublie. Les festivals en France, c'est un peu la grande foire. Ce besoin boulimique de voir, puis commenter, puis s'engueuler, et voir à nouveau...

Dans ce capharnaüm de remises de prix, mérités ou volés, il y a le festival international du film de La Rochelle. Pas de jury, pas de prix, pas de chouchou... « Ici, il n'y a rien à gagner et rien à perdre », lance en ouverture Prune Engler, déléguée générale du festival. Il s'agit de « privilégier la comparaison par rapport à la compétition », disait aussi Jean-Loup Passek, fondateur d'un événement qui aura tenu ses engagements d'origine. L'esprit « démocratique » d'il y quarante-deux ans est en effet toujours là.

« Au festival de La Rochelle, il n'est question que de cinéma »

« Fidèle » à cette ligne, le festival l'est aussi aux cinéastes auxquels il rend hommage, « puisque nous présentons leurs nouveaux films, qu'ils soient présents ou non », explique Sylvie Pras, la directrice artistique. Là où dans de nombreux festivals seul le dernier film est présenté, La Rochelle, généreuse, livre un panorama plus large : « C'est comme dans un musée, on ne montre pas une seule toile », s'amuse à comparer Prune Engler.

Du flair

Pour les anonymes, pas de prix, pas de paillettes sur la Croisette mais le plaisir d'être vus. C'est même pour certains leur première fois en France, comme cette année le cinéaste birman Midi Z. Le festival rochelais a du flair pour les dénicher, ces talents « du goût pour ça », corrige Prune Engler. En 1977, Nanni Moretti y avait présenté son premier film « Je suis un autarcique ». Trente-cinq ans plus tard, le voilà coiffé de nombreux prix. Même chose pour le Russe Alexandre Sokourov, en 1993, qu'on appelait déjà « l'Orson Welles du jeune cinéma ex-soviétique ». Mais Prune Engler prévient : « Ce n'est pas nous qui les avons découverts, les cinéastes existent en tant que tels. » Dans les rangs, on se garde bien de toute revendication tapageuse. Ici, un parfum bon enfant règne, sans « cynisme », note Massoumeh Lahidji. Interprète dans sept festivals, c'est celui de La Rochelle qu'elle préfère, « de loin ». Pourtant, son CV fait ré-



Prune Engler, déléguée générale du festival, garde toujours un œil sur le cinéma étranger. PHOTO X.L.

ver : Cannes, Berlin, Toronto... Mais la belle affiche est ternie par le grand marché dans lequel se complait parfois le cinéma. « On ne voit

pas la différence avec un congrès de vendeurs de petits pois. » À La Rochelle, si, il « n'est question que de cinéma ».

27 juin 2014



Plutôt « Rio Bravo » ou « Flandres »?

Des rétros, des découvertes et des hommages : le festival livre ses trésors. Morceaux choisis

Plus de 250 films, à raison de cinq séances par jour et par salle ; des longs métrages de fiction, des films d'animation, des documentaires, originaires du monde entier, dans tous les formats... La signature « éclectique » du festival pose évidemment un problème de choix. Prune Engler, déléguée générale du festival, livre quelques coups de cœur... non-exhaustifs.

Le polar prophétique

Il avait fait sensation au festival de Cannes 2011 avec son « Pater ». Alain Cavalier revient cette année au Festival du film de La Rochelle avec du nouveau... Et de l'ancien. Son film « Mise à sac », qui date de 1967, sera projeté, restauré. Ce polar, « où rien ne se passe comme prévu », annonce les événements de mai 68, selon Prune Engler. Le film, qui raconte l'aventure d'une bande de malfrats, comprendrait « quelques scènes prémonitoires ».

Un air de guitare bien connu

Au fil du temps, la musique est devenue plus connue que le film lui-même. « Jeux interdits » de René Clément fait partie de ces œuvres dont l'air colle à la peau. « Le Troisième homme » de Carol Reed avait connu le même sort : la chitare d'un inconnu, Anton Karas, avait immortalisé l'œuvre. Dans « Jeux Interdits », on aura donc le plaisir de retrouver la petite et touchante Brigitte Fossey. La grande, elle, sera dans la salle. Ce film dit « du patrimoine », qui date (1952), sera présenté entièrement restauré avant sa projection dans d'autres salles nationales.

Vachement bien

Étendues sur l'herbe, elles montrent leurs flancs, gracieusement. Ce sont des vaches qui ont endossé le premier rôle dans « Bovines » d'Emmanuel Gras. Le réalisateur passe de ces actrices muettes au quotidien des SDF, à Marseille. Dans ce dernier documentaire « 300 hommes », le réalisateur opte donc pour un ton plus « social », épargné dans la programmation du festival cette année, note la déléguée générale. Avec, notamment, les œuvres du réalisateur allemand Fassbinder.

Nombre de ses films seront projetés à travers l'hommage rendu à Hanna Schygulla, sa muse pendant de longues années... De ce lien entre les deux personnalités, est né « Le Mariage de Maria Braun ».

Un cinéaste en or

Il avait exposé une quarantaine de ses photographies à la médiathèque Michel-Crépeau à La Rochelle lors du festival en 2009. Cinq ans plus tard, le voilà de retour avec une Palme d'or en poche.

Le Turc Nuri Bilge Ceylan présentera son opus « Sommeil d'hiver » primé lors du festival de Cannes cette année. Une merveille selon Prune Engler. « Il dure 3 h 16, mais pour moi, il pourrait durer cinq heures ! »

En fanfare

« Il est l'un des seuls à prendre position pour les Roms en public. » Tony Gatlif, dont l'œuvre bien qu'irrégulière, s'est ancrée dans l'engagement permanent pour la défense de la cause rom. L'auteur de « Gadjio Dilo », terminera le festival en fanfare avec son dernier film « Geronimo ». Une soirée de clôture qui s'annonce « très musicale », sa-

medi 5 juillet. Tony Gatlif, sera lui aussi présent.

Tellement femmes...

Elle avait défrayé la chronique à la fin des années 60 dans « La Fiancée du pirate » de Nelly Kaplan. La gouaille sensuelle de Bernadette Lafont a été l'égérie de la Nouvelle Vague. À la suite de sa disparition en 2013, le Festival du film de La Rochelle a décidé de rendre hommage à cette « vamp villageoise ». Une édition décidément féminine, « il le faut bien », puisque la cérémonie de ce soir ouvre à 20 h 15 avec « Bande de filles », Céline Sciamma. Ou les personnages féminins parfois inquiétants de Bruno Dumont comme dans « Hadewijch ».

Comme le dit son intitulé « d'hier à aujourd'hui », le festival traverse les époques et plonge jusqu'au cinéma muet... soviétique ! L'occasion de revoir « Le Cuirassé Potemkine » de Sergueï Eisenstein. Mais si la célèbre et terrible scène du ladau est insoutenable, Jane Russell et Marilyn Monroe ouvrent leur bras pour un peu de rire et de réconfort qu'Howard Hawks savait si bien prodiguer...

M.-L.V.

27 juin 2014



Hommage à Hanna Schygulla

Si elle a été la muse du cinéaste allemand Fassbinder jusque dans les années 80, Hanna Schygulla a également inspiré de grands réalisateurs comme Marco Ferreri ou encore Amos Gitai. Rencontre avec celle qui incarna Lili Marleen, demain, à 16 h 15 à La Coursive. PHOTO DR

Une parenthèse de fraîcheur

Envie d'un bol d'air frais ? Le préau est ouvert aux festivaliers munis d'une carte permanente de 14 h 30 à 19 heures. Une parenthèse ombragée avec transats et salons extérieurs. Le thé des écrivains y est même servi à 17 heures. À l'école Dor au 24 rue Saint-Jean-du-Pérot.

KADER ATTOU
Directeur du Centre chorégraphique national

« Le goût d'autrefois »

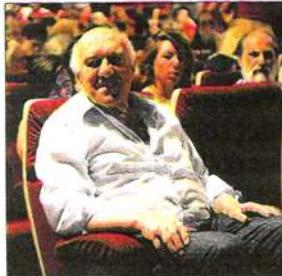


« Au festival de La Rochelle, on découvre des films qu'on ne retrouve nulle part ailleurs, il y réside comme une ambiance d'autan. Quand j'étais gosse, se rendre au cinéma était comme voir un spectacle, on y allait une fois tous les six mois. Ce festival a ce goût d'autrefois. Par exemple, quand j'étais gosse, je regardais « La Petite Taupe », un film d'animation. J'ai eu le plaisir de le visionner à nouveau dans le cadre du festival. L'ambiance est particulière mais aussi le choix des cinéastes : quel plaisir de revoir Charlie Chaplin, en 2012 ! C'est extraordinaire aussi de penser qu'on puisse visionner du cinéma muet...soviétique ! Ces propositions me paraissent si intéressantes que j'aimerais créer de nouvelles passerelles avec le festival : pourquoi pas faire de la danse en live pendant une projection ? »

DERRIÈRE LA CAMÉRA

Les « accros »

Ce sont les fidèles du festival : l'acteur Michel Piccoli sera présent, comme chaque année sur les lieux. Agnès Varda, également.



Michel Piccoli, un habitué du festival. PHOTO XAVIER LEOTY

Le festival avait rendu hommage à la réalisatrice en 1998. Depuis, elle semble apprécier le climat rochelais... On pourra aussi compter sur la présence d'Alain Cavalier, qui présentera son dernier film. Enfin, on murmure le nom de Juliette Binoche. L'actrice, qui sera visible dans deux films dont « Camille Claudel » de Bruno Dumont se faufilera peut-être dans une salle de spectacle, comme elle l'avait déjà fait auparavant. Alors ouvrez bien les yeux, on ne sait jamais qui peut être votre voisin de salle...



Le cinéma tchèque s'anime

Les marionnettes prennent vie sur l'écran, le temps du festival. Cette année, le cinéma d'animation tchèque dévoile ses merveilles. Rencontre avec un des cinéastes du genre : Jiri Barta. Demain, à 13 h 30 à La Coursive. PHOTO DR

Les intermittents mobilisés

■ Le Festival international du film de La Rochelle commence par... un coup de théâtre. La CGT spectacle lance un « appel à la grève » à la suite de la publication « dans le journal officiel de l'agrément de la convention d'assurance chômage de 14 mai ». Cette convention qui a déjà fait couler beaucoup d'encre. La CGT donne donc rendez-vous à La Coursive ce soir à 19 heures pour l'ouverture du Festival international du film de La Rochelle « avec un temps fort le 4 juillet ». Une décision que la direction du festival n'a pas souhaité commenter. En 2003, un mouvement national avait aussi touché le festival. Il avait manqué d'être annulé au bout de trois jours. Mais le festival avait finalement tenu le coup et continué... avec des assemblées générales organisées en collaboration avec les intermittents, se transformant en vitrine du mouvement.

FINANCEMENTS

Le budget en légère baisse

■ Cette année, le budget du festival est en légère baisse. « D'environ 900 000 euros l'an dernier, on est passé à 830 000 euros », explique Arnaud Dumatin, administrateur du festival. En cause, entre autres, « la perte de deux partenaires privés » : les « effets de la crise », toujours... Le festival est financé pour les 3/5 par des partenaires privés. Et ce sont les partenaires public+s qui prennent le relais (la Ville, le Conseil régional, le Conseil général et l'Union européenne). Mais « le premier partenaire reste le public », explique Arnaud Dumatin. La billetterie représente environ 150 000 euros de la recette.

28 juin 2014

Parler plutôt que bloquer

COLERE Les intermittents du spectacle veulent faire du festival une tribune

PIERRE-MARIE LEMAIRE

pm.lemaire@sudouest.fr

Ils sont une quinzaine tout de noir vêtus. Ils s'avancent à pas lents vers la Coursive, sans un mot. La parole, ils la prendront plus tard, sur scène, au milieu des invités du festival. Pour dire qu'ils sont des artistes, pas des assistés, qu'ils sont solidaires des millions de chômeurs et de précaires, que l'accord Unedic du 22 mars va les précariser encore plus. Et qu'au-delà de leur sort, tous les salariés, intérimaires, retraités sont visés par cette « machine d'exclusion et de fragilisation. »

Le Collectif 17 des intermittents du spectacle a choisi le dialogue plutôt que l'épreuve de force. La dizaine de leurs collègues qu'emploie le festival du film, projectionnistes, musiciens... aussi. « On en a discuté, bien sûr, explique l'un d'eux. Sensibiliser le public nous a paru plus constructif que l'écran noir. »

Sans la CGT

La menace d'un blocus semble donc écartée, au moins pour l'instant. Car la CGT spectacles de Poitou-Charentes, qui avait coché le



Le collectif des intermittents joue groupé. Mais où est passée la CGT spectacles ? PHOTO XAVIER LÉOTY

festival du film parmi ses cibles potentielles et annoncé une intervention hier à 19 heures, ne s'est pas manifestée à l'heure dite. « Peut-être qu'ils nous préparent une surprise... », s'inquiétait déjà un festivalier.

Courts-métrages

En 2003, les intermittents du spectacle s'étaient fait entendre tout au long de prises de parole, de motions, d'assemblées générales interminables. Les anciens se sou-

viennent que Nicolas Philibert, « hommagé » cette année-là, avait révélé ses talents de modérateur et déployé des trésors de pédagogie. Normal pour l'auteur d'« Être et avoir ».

Cette année, c'est sur l'écran qu'ils s'exprimeront. Les festivaliers auront droit en avant projection, lors de certaines séances, à des courts-métrages, dont « Riposte 1 » réalisé par la coordination des intermittent de Paris et d'Île-de-France. Ainsi qu'à un gé-

nérique de film vierge de tout nom, histoire de rappeler que le cinéma comme les autres arts ne peut pas se passer des intermittents, qu'ils soient artistes et techniciens.

Le Collectif 17 a rencontré Jean-François Fountaine, maire de La Rochelle, juste avant la séance d'ouverture. Il s'est assuré aussi de la compréhension de l'équipe du festival et de la direction de la Coursive. Sur le fond de son action, comme sur la forme.

28 juin 2014

« Bernadette était atypique »

BERNADETTE LAFONT L'an dernier, un des plus beaux visages du cinéma français disparaissait. Alors que le festival lui rend hommage, deux réalisatrices se souviennent

MARIE-LILAS VIDAL

larochelle@sudouest.com

Elle a porté tous les noms. Des sobriquets un peu bêcheurs «vamp villageoise», aux hommages plus gracieux, «la Bardot nègre», Bernadette Lafont n'a cessé d'inspirer réalisateurs, metteurs en scènes, écrivains. Tous, s'accordant à voir en elle, «une sacrée bonne femme».

Car la même nîmoise, à la gouaille revêche et sensuelle, savait plaire. D'abord, les jeunes cinéastes de la Nouvelle Vague, dont le chef de file, François Truffaut lui offrait son premier rôle (*«Les Mistons»*, 1957) et ses débuts au cinéma.

Puis, Claude Chabrol, qui révélait son talent, deux fois, dans *«Le Beau Serge»* (1957) et *«Les Bonnes Femmes»* (1960). Un talent consacré quelques années plus tard par Nelly Kaplan qui sut lui offrir sur un plateau en or une nouvelle renommée dans *«La Fiancée du pirate»*.

L'indolence

Les débuts du premier long-métrage de l'assistante d'Abel Gance furent pourtant mouvementés. «Au moment du casting, c'était moins une, se souvient Nelly Kaplan. Je l'avais convoquée à 17 heures... À 18 heures, elle n'était toujours pas là ! Finalement, elle est arrivée mal coiffée, mal habillée.» La jeune femme à la beauté tapageuse sait pourtant convaincre—son regard, la manière de parler, le sourire». Et voilà Bernadette Lafont qui endosse le rôle de Marie, orpheline insoumise, un des plus importants de sa carrière... Mais qui «ne lui ressemblait pas». Bernadette «était atypique mais je ne peux pas dire qu'elle était révol-

tée», note Nelly Kaplan. Dans ce petit village situé à cinquante kilomètres de Paris, le tournage révèle une actrice «décontractée, indolente, même. Bernadette enrichissait le personnage par sa présence».

« Bernadette enrichissait le personnage par sa présence »

Mais les ronds de jambe de la jeune nîmoise font mauvais genre : la censure tente d'interdire le film, s'acharne. Nelly Kaplan aussi. Obstinaire, la réalisatrice finira par gagner ce bras de fer, avant de voir son œuvre consacrée à Venise : «L'apothéose. On nous a applaudi six minutes ; j'avais la gorge nouée». Le film, distribué dans le monde entier, devient culte. Son personnage et son actrice, également.

L'amitié entre les deux femmes se noue, en douceur. «On s'appelait régulièrement : pas une amie intime mais on rigolait beaucoup, on était ravies de se voir.» Presque vingt ans plus tard, Nelly Kaplan fera de nouveau appel à l'actrice pour son téléfilm *«Pattes de Velours»* (1987). Sa disparition brutale, l'an dernier, est évidemment douloureuse. «On s'était téléphonées quelques jours avant, en se disant : «On se rappelle dans quinze jours?»»

«La Fiancée du pirate», demain à La Coursive à partir de 20 heures en présence de la réalisatrice. Durant le festival, projection de plusieurs films dont *«Les Mistons»* et *«Bernadette Lafont, une sacrée bonne femme»*, entre autres.



« J'ai vécu deux tournages excellents avec elle », se souvient Nelly Kaplan à propos de Bernadette Lafont. Ici, elle endosse le rôle de Marie dans « La Fiancée du pirate ». PHOTO DR

« Une femme très facétieuse »

■ « Quand elle est apparue, la jeunesse est entrée dans la salle. » La rencontre en 2003 de Bernadette Lafont reste pour Véronique Aubouy un souvenir marquant. Séduite par cette femme «très facétieuse», la réalisatrice lui propose d'abord de faire des lectures sur Proust—que l'actrice accepte tout de suite «avec sa grande générosité»—puis un film. «J'en ai eu tout de suite envie».

Cinq ans plus tard, Bernadette Lafont endosse alors son propre rôle dans un documentaire destiné à l'émission *«Empreintes»*, sur France 5, «Bernadette Lafont, une sacrée bonne femme». Un tournage court, cinq jours, pendant lequel les deux femmes se lient d'amitié : «C'était très intense,

comme une danse... Bernadette était très affectueuse. Elle était très résistante physiquement et moralement», se souvient Véronique Aubouy.

Cette année-là «était très belle» dans la vie de l'actrice. D'abord, grâce au succès de son film, *«Paulette»*, et à ses autres projets, comme son rôle dans l'opéra-bouffe *«Ciboulette»* : «elle était en plein essor», relate la réalisatrice.

Mais triste hasard, l'actrice décède en 2013. Le cinéma français perd l'égérie de la Nouvelle Vague.

Véronique Aubouy, comme beaucoup d'autres, pleurent sa disparition : «J'ai beaucoup de mal à parler d'elle au passé. J'ai l'impression qu'elle est toujours là.»

28 juin 2014



« Frontière(s) au cinéma », le colloque

Ils sont cinéphiles et juristes, et ils gèrent les VII^e Rencontres droit et cinéma jusqu'à ce soir à la Maison de l'étudiant. De « Welcome » à « Lamerica », il est beaucoup question d'immigration clandestine, mais pas que. Aujourd'hui, regard sur le cinéma étaisunien et le cinéma des marges. . . PHOTO XAVIER LÉOTY

Leçon de musique avec Bruno Fontaine

La musique de film préexiste-t-elle au film ? Quels sont les liens entre les réalisateurs et les compositeurs ? Bruno Fontaine, qui a composé pour Alain Resnais, entre autres, donne décidément le ton de ce festival. Demain, à 10 heures, à La Coursive (entrée libre).



Hommage à Pippo Delbono

On l'avait vu l'an dernier dans le film « Henri » de Yolande Moreau, présenté en avant-première au festival. L'acteur, metteur en scène et réalisateur italien sera demain à La Coursive, à 16 h 15. (entrée libre). PHOTO ARCHIVES LAURENT THEILLET



Les intermittents ont manifesté leur désarroi lors de l'ouverture du Festival du film. PHOTO XAVIER LÉOTY

Le festival, tribune des intermittents

LA ROCHELLE Le 42^e Festival international du film international s'est ouvert hier avec une manifestation silencieuse des intermittents, qui n'ont pas pour autant bloqué. Pages 16 et 17

DAVID FOURRIER
Directeur de La Sirène

« Le festival me fascine »



« C'est un festival qui me fascine depuis un certain nombre d'années. Je le trouve très instructif et festif, on n'est pas dans le balbala d'autres festivals comme celui de Cannes, par exemple. Assister un dimanche matin, à 10 heures, à une conférence de Jean-Claude Vannier sur ses musiques de films et sur son travail avec Gainsbourg, c'est fantastique.

Ça nous ramène aux liens entre la musique et le cinéma. Un des plus beaux concerts de ma vie était celui du compositeur Ennio

Morricone, il y a quatre ans, au Royal Albert Hall à Londres. Les musiciens offrent là une autre facette de leur métier : cette collaboration entre eux est un véritable exercice de style. Depuis trois ans, La Sirène collabore avec le festival et j'espère bien que cela va continuer.

Mais ce festival me plaît également pour d'autres raisons. Il y a quelque chose de très émouvant dans le fait d'assister à une séance de cinéma dans une grande salle comme La Coursive, où 400 personnes se trouvent face à des images anciennes. Et les applaudissements à la fin... C'est un vrai moment de cinéma.

Cette année, j'irai voir des films d'Hanna Schygulla ou le dernier opus de Tony Gatlif, « Geronimo ». Mais, je me laisserai aussi porter par le hasard : dans ce festival, on peut tomber en pâmoison devant un cinéaste lituanien ! »

M.-L. V.

LE MENU DU JOUR

Petite sélection totalement aléatoire et franchement subjective parmi les films à l'affiche ce jour.

À 10 H 30

« La Vie de Jésus », de Bruno Dumont (France-1997). Freddy, ses co-pains, leurs mobs, sa mère, Yvette, et la belle Marie, sa copine. Et puis Bailleul, le plat pays qui est le sien. Le premier film de Bruno Dumont, Prix Vigo 1997. (Dragon 1)

À 14 H 30

« Trois dans un sous-sol », d'Abram Room (URSS-1927). L'un des chefs-d'œuvre du cinéma muet soviétique. Entre comédie et drame social, un portrait de la société moscovite d'une étonnante modernité. Que ne goûteraient pas du tout les autorités de l'époque. (La Coursive, Salle bleue)

À 17 H 30

« La Captive aux yeux clairs » (USA-1952). Donnons-nous chaque jour notre Hawks quotidien. Aujourd'hui en mode western avec pour vedettes Kirk Douglas et le Missouri. (La Coursive Grande Salle)

À 20 H 15

« Sils Maria » (France-2014). Le retour d'Olivier Assayas après quatre ans d'absence. Il présentera lui-même son film en compagnie - peut-être - de son héroïne, une certaine Juliette Binoche. (La Coursive, Grande Salle, passage unique)

À 22 H 15

« Grido » (Italie-2006). Pippo Delbono par Delbono Pippo : autobiographie filmée de l'artiste par lui-même. A voir avant la rencontre avec le comédien, dramaturge et réalisateur italien dimanche à 16 h 15, théâtre Verdière. (La Coursive, Salle bleue).

29 juin 2014

C'est reparti pour un tour

LA ROCHELLE Éclectique, boulimique, curieux, passionné, passionnant, le 42^e Festival du film invite au voyage

Temps frais, ciel bas, averses éparses puis déluge corsé. Et si on se faisait une toile ? Et même plusieurs ? Le 42^e Festival international du film de La Rochelle a vécu hier sa première journée sous une météo idéale. Les prochains jours s'annoncent tout aussi porteurs.

L'avis de tempête lancé par la CGT Spectacle Poitou-Charentes s'est dégonflé. Les intermittents rochelais se sont bien invités vendredi à la soirée d'ouverture, mais sans casser la vaisselle. Ils se sont exprimés, ils ont été écoutés, et le noir s'est fait. Jusqu'au 6 juillet, des petits films projetés en début de séance viendront rappeler la difficile condition sociale des intérimaires et des précaires, qu'ils soient « du spectacle » ou pas.

Solidarité

Sur scène, les artistes invités, réalisateurs ou acteurs, se sont tous montrés « solidaires ». Parmi eux, les « fidèles » comme le réalisateur espagnol José Luis Guérin, à qui le festival avait rendu hommage l'an dernier. Les « grands », comme Hanna Schygulla ou Pippo Delbono. Ceux, tout aussi grands mais moins connus comme Jiri Bartá, maître de l'animation tchèque qui a présenté son terrifiant court-métrage « Le Monde disparu des

gants » (1982).

Les nouveaux, aussi, étaient là. Les réalisatrices Marie Amaçhoukeli et Claire Burger, Caméra d'or à Cannes du meilleur premier film pour « Party Girl ». Le festival rochelais n'a pourtant rien à envier à son homologue cannois : « Vous êtes plus nombreux qu'à Cannes ! » a lancé en ouverture Céline Sciamma. La réalisatrice, venue en 2007 pour présenter « Naissance des pieuvres », pose donc le pied pour la deuxième fois à La Rochelle. Et cette fois par la grande porte puisque « Bande de filles » a ouvert les festivités devant plus d'un millier de spectateurs entassés dans le grand théâtre de la Coursive.

Ça va, ça vient

Les festivaliers, eux, ont repris leurs allers-retours la Coursive-Dragon, Dragon-Olympia. Cinq fois par jour. Pour pasticher le grand Federico, « Ela navette va ». Ici, Yolande Moreau, une grande copine de La Rochelle, sort d'un film de Bruno Dumont. Entre gens du Nord, on communie. Là, c'est Olivier Assayas qui présente son dernier opus, « Sils Maria », dont Juliette Binoche est l'héroïne. Sa venue était espérée mais elle a dû se décommander au dernier moment.

Quant à Hanna Schygulla, l'invitée d'honneur de cette 42^e édition, elle s'est prêtée avec bonheur au jeu des questions-réponses avec le public dans un théâtre Verdière plein comme un œuf.

« Vous êtes plus nombreux qu'à Cannes ! »



Hanna Schygulla lève son verre à la santé du 42^e Festival de La Rochelle. PHOTO PASCAL COURLAUD / SO

Images de Birmanie

Ainsi ira la vie jusqu'au dimanche 6 juillet à La Rochelle. À la fois routinière et pleine de surprises. S'il faut un GPS, c'est pour naviguer parmi les quelque 300 films à l'affiche. On peut privilégier les grands axes (la rétrospective Howard Hawks, les hommages, les avant-premières...) ou se perdre dans les chemins de traverse du cinéma d'ailleurs. Chacun trace sa route comme il l'entend.

Il n'y a aucun point commun entre Abderrahmane Sissako dont le « Timbuktu » a marqué Cannes, et Midi Z, seul et unique réalisateur de Birmanie, sauf qu'ils se croiseront ces jours-ci sur le Vieux-Port. Avec beaucoup d'autres : Jeanne Labrune, Brigitte Fossey, Nelly Kaplan, Agnès Varda, Alain Cavalier, Tony Gatlif, Céline Sallette...

29 juin 2014

Rendez-vous avec Pippo Delbono, le réalisateur

Plus connu comme comédien et dramaturge, Pippo Delbono est aussi l'auteur de cinq films qui sont tous à l'affiche du festival. « Il est parvenu à créer un cinéma incontournable, étranger à toute sorte de catégorie et d'une rare puissance », écrit de lui le critique italien, Eugenio Renzi.

« Amore carno » est projeté ce matin (10 h 30) au Dragon 2 : la caméra nomade de Pippo Delbono capte ses rencontres avec sa mère,

ses amis, des inconnus, qui disent ou dansent leur vision de l'univers.

À 14 heures, au Dragon 1 (passage unique), « Sangue » est né de la rencontre du réalisateur avec Giovanni Senzani, ancien leader des Brigades rouges récemment sorti de prison. Pendant qu'ils échangent sur leur rapport à la violence, sur les lendemains qui déchantent, sur l'Italie d'aujourd'hui, la mort les rattrape : la mère du premier et l'épouse du second tom-

bent malades. Elles meurent à trois jours d'intervalle.

Deux films à voir avant la rencontre publique avec Pippo Delbono à 16 h 15 au théâtre Verdière (entrée libre).

Ne pas oublier non plus ce dimanche soir à la Coursive (20 heures), la soirée spéciale Conseil régional Poitou-Charentes : « La Fiancée du pirate » de Nelly Kaplan. Avec Bernadette Lafont, pas Ségolène Royal.

30 juin 2014

« Mon plus grand rôle ? Le prochain »

HANNA SCHYGULLA Légérie du cinéaste allemand Fassbinder ne s'arrête pas de rêver. Le festival lui rend hommage

MARIE-LILAS VIDAL

larochelle@sudouest.fr

« Pourquoi devrais-je m'arrêter ? » C'est vrai, pourquoi Hanna Schygulla, avec ses 100 rôles au cinéma, dont plus d'une vingtaine avec le grand Fassbinder, qu'elle a prolongés, multipliés à l'infini avec d'autres très grands encore comme Ferri, Wenders, Godard, pendant plus de quarante ans – une vie – pourquoi devrait-elle renoncer ?

Ne lui dites donc surtout pas qu'elle est le patrimoine du cinéma allemand : Hanna Schygulla s'y refuse. Pas par coquetterie mais parce qu'elle n'aime « pas trop regarder derrière ». Pourtant, le passé est là. L'actrice fut l'une des légéries du nouveau cinéma allemand, l'antistar, muse d'un de ses portemanteaux, Fassbinder avec lequel elle entretint des relations parfois tourmentées, jusqu'à sa disparition en 1982. Un choc. « Je pensais que lui et moi, ça allait durer toute une vie, malgré les crises. »

L'autre

Lili Marleen ou Maria Braun, peu importe. Il fallait bien continuer d'exister, Hanna Schygulla devait porter un autre costume. Il y a bien eu quelques essais, d'autres réalisateurs avec lesquels « elle s'est quelquefois ennuyée ». Enfin, la rencontre avec Marco Ferreri, le préféré. « C'était un poète, un peu sauvage. Il me déstabilisait... Il m'adorait et je l'adorais aussi. » Le

couple fonctionne : « L'istoria de Piera » donne à l'actrice un prix d'interprétation féminine au festival de Cannes en 1983.

Un an plus tard, Hanna devient Anna. Le tournage du sulfureux « Futur est femme » se révèle pourtant « moins heureux » que le précédent. « Marco Ferreri était plus fasciné par le ventre d'Ornella Mutti », alors enceinte. Un enfant qu'Hanna, elle, n'a pas eu... Sans regrets : « À quoi servent-ils ? »

« Je suis consciente que l'audace dans laquelle Fassbinder m'a confirmée est un héritage très fertile »

L'actrice – de « son regard flou », dit d'elle le scénariste Jean-Claude Carrière – regarde très tôt ailleurs. Ses premières vidéos, qui datent des années 70, deviennent les « Protocoles des rêves » auxquels le MoMa à New York consacre une retrospective en 2003. Hanna monte, coupe, filme, décortique... ses rêves, une « zone incontrôlable ». « Ça n'est pas une introspection dans le but de sortir des choses, comme un inspecteur. J'étais fascinée par la force poétique de nos rêves qui donne des clés. Si vous le rêvez, vous le fixez. Ça devient une marque. »

L'actrice devient metteur en scène, vidéaste... Elle est déjà chan-



À 70 ans, Hanna Schygulla a encore des projets. « Je m'attends à une bonne récolte dans la vieillesse. » PHOTO XAVIER LEOTY

teuse. Dès les années 90, elle interprète les mélodies allemandes d'avant-guerre, de Kurt Weill et Hanns Eisler sur des textes de Brecht, accompagnée du compositeur Jean-Marie Sénia. Une collaboration qui donne naissance à un album « Chantesingt ». Puis des textes de Fassbinder, qu'elle adapte et traduit elle-même.

Fassbinder, toujours. « J'y pense souvent. Ça n'est pas une obsession. Il me manque. Je suis consciente que l'audace dans laquelle il m'a confirmée est un héritage très fertile. »

Celui de ses plus grands rôles ? « Non. Mon plus grand rôle, c'est celui qui va venir. »

Le rêve, toujours

Poète, chanteuse, actrice, cinéaste : Hanna Schygulla, celle « qui cherche à comprendre », ne s'arrête jamais. Dans sa valise pleine de rêves, une autre femme : Bertha Von Suttner, « le premier prix Nobel de la paix, en 1905 ». Son idée : réaliser un court-métrage, « une sorte de monologue intérieur » sur ce personnage à la dernière étape de sa vie. Après avoir vécu trente ans en France, l'égérie du nouveau cinéma allemand pense à retourner à Berlin, plus propice aux projets. Hanna ne compte pas s'arrêter là : « Ça n'est pas parce qu'on est un vieux pommier qu'on donne des vieilles pommes. »

30 juin 2014

Enquête sur un public au-dessus de tout soupçon

DES CHIFFRES ET DES ÉTRES Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le festivalier du film de La Rochelle, sa vie, son œuvre, sans jamais oser le demander

PIERRE-MARIE LEMAIRE

pm.lemaire@sudouest.fr

Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Où vont-ils ? Ils sont nombreux, ils viennent de partout et ils y retournent. Mais entre-temps, dix jours durant, ils vont et ils viennent, ils viennent et ils vont, de La Coursive au Dragon, du Carré Amelot à L'Olympia.

Le festivalier, cet inconnu. Pour le cerner au plus près, la société rochelaise les Nouveaux Armateurs a mené l'enquête l'an dernier. Elle a interrogé plus de 600 spectateurs sur leur provenance, leurs pratiques, leurs motivations, leur degré de satisfaction, ou pas... Les résultats, comparés à ceux d'une précédente étude réalisée en 2007, témoignent du vieillissement du public du festival et de sa fidélité.

Qui sont-ils ?

Pas de surprise : en 2013, les retraités représentaient 45 % des festivaliers. Corollaire logique, les 60 ans et plus culminent à 53 %. Parmi les actifs, les « cadres et professions intellectuelles supérieures » constituent le gros des troupes (22 %), dont une bonne part d'enseignants. Le grand fourre-tout des « professions intermédiaires » suit à 12 %, devant les employés (6 %) et les commerçants-artisans-chefs d'entreprise (3 %). Ah, tiens, un agriculteur !

Heureusement qu'il y a des jeunes pour faire baisser la moyenne d'âge à... 55 ans. Les collégiens et lycéens se comptent 3 %, les étudiants 6 %. Les moins de 30 ans sont 13 %, soit deux points de mieux qu'en 2007.

D'où viennent-ils ?

Contrairement aux idées reçues, ils ne débarquent pas par charters entiers du Quartier Latin. La part du PIF (Paris-Île de France) dans le PAR (Paysage audiovisuel rochelais) n'est que de 14,5 %.

Les indigènes sont les plus nombreux : 47 % des festivaliers habitent l'agglomération rochelaise. 10 % sont domiciliés ailleurs dans le département ou en Poitou-Charentes.

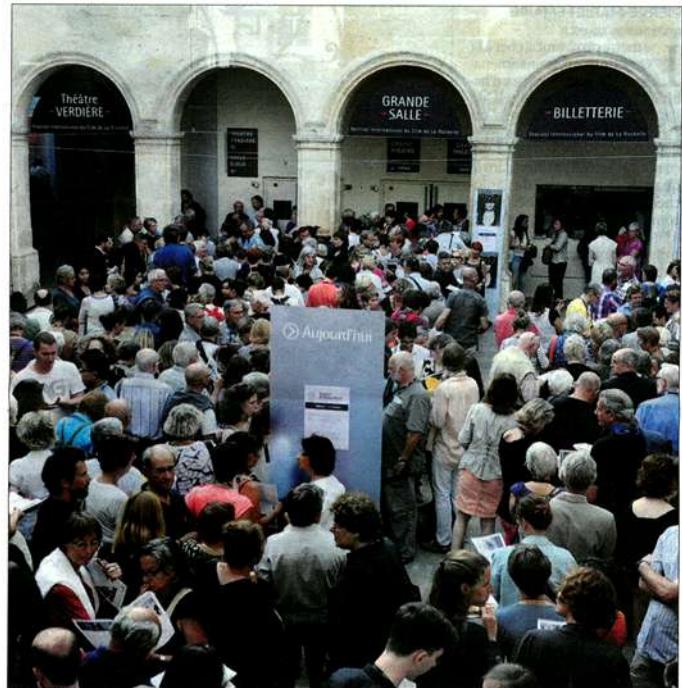
Il en reste donc 28,5 % qui débarquent d'autres provinces, de préférence atlantiques : Aquitaine (5,4 %), Pays de la Loire (3,8 %), Bretagne (2,8 %). Le Centre, Rhône-Alpes et Midi-Pyrénées sont également bien représentés.

La répartition géographique 2013 est à peu de chose près la même qu'en 2007.

Où vont-ils ?

Dans les salles, pardi ! 9 visiteurs sur 10 viennent spécialement à La Rochelle pour le festival. Chaque spectateur voit en moyenne 19 films, avec une préférence pour les rétrospectives (33 %), les hommages et les inédits, surtout les plus exotiques (15 % chacun).

Le festivalier aime le cinéma, on s'en doutait un peu : ils sont 54 % à y aller au moins une fois par semaine tout au long de l'année, et 21 % plusieurs fois. Il est également fidèle à La Rochelle : 89 % sont déjà venus et 55 % totalisent entre deux et dix participations.



47 % des festivaliers sont des Rochelais, 85,5 % des provinciaux. PHOTO XAVIER LÉOTY

Où logent-ils ?

Chez des amis ou dans la famille : c'est en effet le mode d'hébergement de 32 % des festivaliers venus d'ailleurs. L'hôtel ne concerne que 18 % des visiteurs, en baisse par rapport à 2007 (32 %), au profit des locations meublées et des résidences de vacances qui augmentent leur part de marché.

54 % des visiteurs restent entre trois et neuf jours.

Combien dépensent-ils ?

Les Nouveaux Armateurs ont évalué l'impact économique du festival à 1,18 million d'euros en 2013 (848 814 € en 2007). L'exercice est difficile et discutable mais il donne une tendance.

L'enquête chiffre à 528 € les dépenses moyennes par personne, multipliées par le nombre estimé des festivaliers venus d'ailleurs (2 238 sur un total de 4 222).

Dans quel état errent-ils ?

Les premiers jours, rien ne distingue le festivalier moyen du tourist lambda, si ce n'est ses mains qui s'agitent en permanence, le programme dans l'une, le Stabilo dans l'autre. C'est après que la différence se fait sentir. L'un pâlit, l'autre rougit ; l'un a des cernes, l'autre pèle, l'un avale son sandwich debout, l'autre son plat du jour assis. Saurez-vous les reconnaître ?

30 juin 2014



Terence Hill et Bud Spencer aussi

Qui a dit que La Rochelle était un festival élitiste qui ne passe que des films serbo-croates non sous-titrés ? Ce soir (23 h 30), le Dragon propose l'inoubliable « On l'appelle Trinita » de l'inoubliable Enzo Barboni avec l'inoubliable Terence Hill. Et pour 2015, une rétro Max Pécas ? PHOTO DR

Une seconde jeunesse

Qui a dit que le cinéma soviétique muet ne plairait pas aux plus jeunes ? Pour la deuxième fois, des jeunes du Canada, Azerbaïdjan, Ukraine, Iran, Lituanie, etc. vont découvrir le festival à travers les cours d'approche de Thierry Méranger (« Cahiers du cinéma »).



Un film au poil

« Des chevaux et des hommes », présenté en séance unique ce soir, est le premier opus de Benedikt Erlingsson. Dans sa jeunesse, le réalisateur a travaillé dans une ferme de chevaux. Aujourd'hui, il révèle le lien spirituel qui l'unit à eux. Ce soir à 20 h 15 à La Coursive. DR

DERRIÈRE LA CAMÉRA

Ils ont signé



Jeanne Labrune se livre. PHOTO PC

Séance de dédicaces, dimanche, dans le hall de La Coursive où la librairie les Quatre saisons a instal-

lé son annexe. Jeanne Labrune signait ses « Visions de Barbès » (Grasset), chronique d'un quartier et d'un deuil par celle qui les a vécus.

Michel Ciment, ses deux derniers ouvrages : « Jane Campion par Jane Campion » (Cahiers du cinéma) et « Une renaissance américaine » (Nouveau Monde éditions), un recueil d'entretiens avec 30 metteurs en scène américains, de Woody Allen à Robert Zemeckis.

Ça, c'est du Pippo !

Pippo Delbono était dans son élément, dimanche après-midi, à La Coursive : sur scène, à faire le bouffon devant plus de 200 spectateurs hilares. C'est la première fois que l'artiste multicartes vient à La Rochelle. Comme metteur en scène de cinéma, pas comme



Pippo Delbono en mode impro. PHOTO PASCAL COUILAUD

homme de théâtre. « Je fais bien d'autres choses encore, je monte un opéra, je dirige même l'orchestre, j'écris des livres, je prépare une exposition à Beaujou... Mais dans ma vie quotidienne, c'est la catastrophe. Je dois bien avoir pour 3 000 euros de PV impayés ! »

Ce qu'il préfère, dans le théâtre, c'est la liberté : « Tout le monde me laisse faire ce que je veux. » Et dans le cinéma, c'est l'exercice solitaire : « Mais il y a toujours un producteur pour t'emmerder ! »

La rencontre s'est poursuivie en mode impro, pour le plus grand plaisir du public.

30 juin 2014

CINÉMATOUVU

« L'opération diabolique »



Avec un point de départ d'une portée cathartique (quelle chance que de pouvoir recommencer sa vie telle une nouvelle naissance...), John Frankenheimer accouche d'un film particulièrement sombre, véritable pamphlet sur la société américaine.

Tourné trois ans après l'assassinat de JFK et toujours en pleine guerre froide, son film traduit l'ambiance paranoïaque qui régnait alors aux USA.

La claustrophobie et la sensation d'étouffement permanent font de cette œuvre noire un des meilleurs films sur un sujet malheureusement peu exploité. Néanmoins, c'est certainement grâce à « Seconds » que furent tournés quelques années plus tard des films comme « À cause d'un assassin » d'A. J. Pakula ou « La Théorie des dominos » de Stanley Kramer, tous devenus cultes.

Si la réalisation abuse quelque peu d'effets spéciaux récurrents, elle n'en laisse pas moins place à une certaine fluidité dont le seul défaut serait peut-être dû à un montage pas vraiment cohérent. Le choix du tournage en noir et blanc, en revanche, participe à appesantir une atmosphère glauque et entraîne le spectateur à s'identifier au personnage.

Il faut reconnaître que l'emploi de Rock Hudson, acteur très moyen au demeurant, pouvait étonner. Eh bien avouons qu'il s'est investi dans son rôle et que, rarement, il a pu être aussi génial et d'une crédibilité parfaite.

Plus que vraisemblable, cette œuvre – pourtant qualifiée souvent à tort de science-fictionnelle – centrée sur la psychose et l'angoisse de la manipulation psychique, reste encore aujourd'hui d'une percutante acuité, d'un pessimisme bien présent qui en font une bande intemporelle et tout à fait en adéquation avec l'actualité et bien ancrée dans la réalité.

Gilles Diment

Séances : mercredi 2 à 21 h 45 au Dragon 5 ; vendredi 4 à 19 h 45, au Dragon 2. Cinématouvu, 10 rue de la Ferté www.cinematouvu.com

DÉJÀ VU

■ « C'EST LE BOUQUET ! », de Jeanne Labrune (France-2002). Une fantaisie débridée, un vaudeville autour d'un bouquet de fleurs, une sarabande à la Resnais qui épouse les méandres du Mekong (s'il en a) et rebondit tel des portions de Babybel jetées par terre. Plus une réflexion sur la flexibilité au travail. Si, si, vraiment. Et Dominique Blanc, ah. Et la musique de Bruno Fontaine, oh...

■ « LA VIE DE JÉSUS », de Bruno Dumont (France-1997). Dix-sept ans plus tard, c'est le même choc. Freddy et sa mère, Freddy et ses potes, Freddy et ses crises, Freddy et sa brûle, Freddy et sa meuf. Ou comment une bande de petits branleurs bas de plafond se cogne au ciel gris du Nord. Sans concession et désespérant. À revoir lundi 30 et mercredi 2, à 21 h 45, au Dragon 2.

30 juin 2014

OLIVIER LOLMEDE

Professeur option ciné à
Merleau-Ponty (Rochefort)

« Des surprises »



Ça fait une dizaine d'années que je viens au Festival international du film de La Rochelle. C'est juste après les épreuves, alors c'est un moment où l'on décompresse ! Le cadre est agréable, on loge au camping, tout est pratique... Si on veut, on peut se gaver de films. Puis, la qualité de la programmation est exceptionnelle. C'est unique en France de pouvoir rencontrer des réalisateurs et des critiques de cette façon. Un

de mes meilleurs souvenirs est d'avoir vu Anouk Aimée, il y a deux ans. Elle était très belle, malgré son âge. John Cassavets et Jerry Lewis, également, ont frappé mes élèves. Ce festival me permet de créer un lien avec eux : parfois, je leur propose de visionner des cinéastes qui m'ont marqué. On travaille alors « à la manière de ».

Même si le festival est pointu, c'est important pour eux d'avoir cette culture. Cette année, je leur ai conseillé de voir Hanna Schygulla dans les films de Fassbinder ou encore les westerns d'Howard Hawks comme « La Rivière rouge » ou « Rio Bravo ». Bruno Dumont, aussi. Son cinéma sombre, radical, plaît à des élèves très cinéphiles. Mais il faut toutiner, tenter le coup. Il y a toujours des surprises, la programmation est tellement vaste !

Tout est bien, sauf les toilettes

N'importe quel dictateur en rêverait, Prune Engler et Sylvie Pras l'ont fait. Leur festival est plébiscité par 99 % du public (si le 1 % veut s'exprimer, nos colonnes lui sont ouvertes...).

Les spectateurs aiment tout : la programmation, l'organisation, l'ambiance, ils veulent encore plus de films étrangers, du noir et blanc, du muet, des rétrospectives. « Pas de compétition, pas de prix, je découvre, c'est la surprise, c'est bien, il y a du choix », résume l'un d'eux.

Quelques bermols cependant. En 2007, le taux de satisfaction était de 100 %. Le 1 % de grognons en six ans peut s'expliquer, en vrac, par « les files d'attente », « les resquilleurs », « les projections uniques », « les horaires des séances trop rapprochés »... Et les toilettes : « Au Dragon, on s'y perd », dit l'un. « À l'Olympia, c'est pas propre », dit l'autre. Sans parler des conditions de projection parfois limites dans l'un comme dans l'autre.

1er juillet 2014

Pippo par-ci, Pippo par-là

PIPPO DELBONO

Tendre, drôle,
irrévérencieux :
le réalisateur italien
aux mille casquettes
méritait bien
un hommage

MARIE-LILAS VIDAL

larochelle@sudouest.fr

« Bobo, c'est mon Hanna Schygulla à moi. » Il est comme ça, Pippo Delbono. Aussi décousu et fantasque qu'un personnage de Fellini. Jean et basket mis à part, excusez du peu, le bonhomme se fiche pas mal des bonnes manières. D'ailleurs, n'a-t-il pas fait d'un sourd-muet analphabète, ce fameux Bobo, sa muse ? « Je fais des choses qui dépassent la convention », dit-il en se marrant.

Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur sa vie ou son œuvre. Mieux : les deux en même temps, elles sont si liées. Parce que Pippo Delbono est homosexuel et bouddhiste dans un pays machiste et catholique ; parce qu'il a attrapé le sida il y a vingt ans et qu'il devait en mourir ; parce qu'il a séjourné à l'hôpital psychiatrique et que c'est un sourd-muet analphabète qui l'a sauvé. Et c'est parce qu'il s'est inspiré de tout ce bazar de rires et de pleurs, qu'il a pu faire du théâtre, puis du cinéma, lui « qui fait l'artiste ».

« Faire l'artiste »

On évoquait Fellini, il lui préfère Pasolini. Les coincidences entre les deux hommes sont troublantes : l'attrance pour la marginalité, l'arrivée tardive dans l'univers cinématographique (Pasolini, romancier, s'est lancé dans le cinéma à l'âge de 39 ans), la volonté de faire une œuvre « antipsychanalytique ». Et la re-



Pippo Delbono a joué dans « Henri » de Yolande Moreau, présenté l'an dernier. PHOTO PASCAL COUILLAUD

cherche permanente d'un nouveau langage. Le théâtre, d'abord, a mené Pippo Delbono vers une nouvelle conscience corporelle (« Orchidées », 2013) mais c'est au cinéma qu'il pense depuis 2003 : « Dans le théâtre, je ne trouve plus beaucoup de stimulation. »

« Il faut bien prendre des risques pour se rapprocher de la réalité »

Il commence alors avec « Guerra » ; puis « Grido » en 2006, autobiographie filmée et portrait de sa rencontre avec Bobo ; « La Paura », en 2009, où il filme avec son téléphone portable et découvre « une nouvelle

poétique de l'image » ; « Amore Carne » (2011), qui évoque la disparition de la chorégraphe Pina Bausch ; et enfin « Sangue » (2013), double récit de la mort, celle de sa mère et celle quia accompagné un ancien leader des Brigades rouges.

À chaque fois, Pippo Delbono va plus loin. Dans le langage cinématographique, car il faut bien « prendre des risques pour se rapprocher de la vérité. Le masque m'ennuie ». Dans son approche de la mort, car là aussi « dans la vie, chacun de nous a une relation avec la mort ».

Dans le rire, aussi. Pippo Delbono pleure et fanfaronne « un peu comme l'Italie, cette Commedia Dell'Arte ».

Après tout, Bobo, avec qui il vit, mange sa soupe à la fourchette et « c'est un artiste ».

« Très précis »

■ Là, on ne l'y attendait pas vraiment. Pippo Delbono, metteur en scène et cinéaste hors normes, s'est lancé dans l'opéra... Et surprend, forcément. « Il faut garder le regard ouvert à 360 degrés », dit-il. En 2012, il a donc monté « Cavalleria rusticana », de Pietro Mascagni. Puis « Don Giovanni », de Mozart (2014), « un génie ». Actuellement, il travaille sur « Madame Butterfly » de Giacomo Puccini.

Mille projets à la fois... dans lesquels Bobo, son acteur fétiche, tient toujours un rôle. La direction du sourd-muet et analphabète est très claire : « Bobo est précis, très précis et rigoureux. Il ne se laisse pas aller à l'improvisation. »

1er juillet 2014

La pellicule retrouve une virginité

PATRIMOINE Grâce à eux, les plus vieilles copies de films connaissent une seconde jeunesse : les restaurateurs mettent en lumière des chefs-d'œuvre oubliés

MARIE-LILAS VIDAL

larochelle@sudouest.fr

Il étaient une poignée de courageux dans les années 30 à sillonner la France à la recherche de bobines, dans l'espoir de protéger ce qui était à leurs yeux un trésor.

À cette époque-là, « les copies étaient vendues, c'était du jetable », explique Séverine Wemaere. Soixante-dix ans plus tard, la déléguée générale de la fondation Technicolor pour le patrimoine du cinéma a pris le relais en partenariat avec l'association Memory Cinéma et son président, Gilles Duval. « Le patrimoine est quelque chose de vivant, c'est la mémoire d'un pays », dit-elle.

Mais la conservation et la préservation d'une œuvre cinématographique est un travail de fourmis. Dimanche, « Le mariage à l'italienne » (1964), de Vittorio De Sica, sera projeté, comme neuf. (1)

1 La bataille pour les droits

Il était une fois... les ayants droit. « Tout commence par là, explique Séverine Wemaere. Et ça peut être un véritable imbroglio juridique. » Il faut d'abord savoir qui détient ces droits, et « là, la bataille commence ». Dans le cas des œuvres du

cinéaste Pierre Etaix, restaurées par la Fondation, « on s'arrachait les cheveux : il y avait 1 000 pages de droit à revoir ! » Une fois les droits débloqués et signés à nouveau par le réalisateur, « le film reprend sa route ». C'est seulement là que le travail de restauration peut commencer.

2 La conserver bien au chaud

« Il n'y a aucune restauration qui se ressemble. » Ça commence bien. La restauration est en effet un travail de titan qui dépend d'abord de... l'état de conservation de la copie. « La pellicule est un très bon support de conservation mais elle n'a pas toujours été conservée au bon endroit. L'humidité, la chaleur sont ses pires ennemis. »

Le premier réflexe : « Hummer "Voyage dans la lune" avait le syndrome du vinaigre, elle était très abîmée. » Mal conservées, les pellicules peuvent connaître un destin tragique : elles ne peuvent plus être visionnées et, là, « on n'a plus que les yeux pour pleurer ». En France, des instances publiques (cinémathèques, Archives françaises du film, etc.) et des privés (chaînes de cinéma comme Gaumont ou particulier comme Jérôme Deschamps pour Tati).



Sophia Loren dans « Le Mariage à l'italienne ». PHOTO DR

3 Manier le pinceau du bout des doigts

Une fois numérisé en haute définition, le film est retravaillé au pinceau numérique pour corriger les défauts (couleurs, rayures...) image par image. « Avant, on utilisait la restauration photochimique. Le numérique a ouvert 1 000 portes et a facilité beaucoup de choses, mais c'est aussi une boîte de Pandore. Lors de la restauration de "Hiroshima mon amour", Alain Resnais avait très peur que le film soit trop brillant, il voulait garder le gras. Il faut toujours savoir s'arrêter à temps et ne pas dénaturer. » Le travail de documentation devient, à ce moment-là, essentiel.

4 Un voyage autour du monde

Une fois la restauration achevée, « on repense comment sortir le film, autour de l'auteur. Pour "Le Mariage à l'italienne", la famille de Vittorio De Sica nous a donné l'accès à des photos inédites. » Puis, la pellicule originale est mise dans un coffre-fort et les copies sont envoyées un peu partout dans le monde.

« L'idée, c'est d'attirer une autre génération que les cinéphiles. Le patrimoine ne doit pas être réservé à une élite. »

(1) Dimanche, à 22 heures, au Dragon 5. Passage unique.

1er juillet 2014



Plutôt brune ou blonde ?

Impossible d'oublier le déhanché de Maryline Monroe dans « Les Hommes préfèrent les blondes ». Jeudi, rencontre autour du maître du cinéma classique américain : Howard Hawks. Qui, pourtant, aimait une brune (Lauren Bacall). À 16 h 15, à La Coursive. PHOTO DR

Le cinéma passe à table

À l'occasion de la projection de « Balablock », Initiative Catering propose un atelier « Manger en images » pour explorer les représentations de la table et de l'alimentation dans l'art. Demain, à 14 heures, et samedi, à 10 h 45, au CGR Dragon.



Un clin d'œil aux Francofolies

On le sait chanteur et acteur, le voici réalisateur. Le premier court-métrage de Benjamin Biolay est présenté cet après-midi à la Salle bleue de la Coursive (16 h 15) dans le cadre des Talents Adami. Son titre ? « Office de tourisme ». C'est une comédie musicale, pas un film noir. X. LÉOTY

« Impossible Monsieur Bébé »

(Howard Hawks, USA-1938)

Tout dans cette comédie repose sur l'antagonisme et la différence. Cary Grant, le scientifique (gaffeux et rêveur), opposé à Katharine Hepburn, la grande bourgeoise (écervelée et provocante). Le timide et la hautaine.

Les animaux ne sont pas en reste, la douceur du léopard contre l'agressivité du fox-terrier. Si l'on dit souvent qu'un os vient tout gâcher, jamais l'expression n'a été si bien utilisée. Hawks s'amuse à provoquer les catastrophes les plus improbables et les plus fantasques pour un public qui ne peut s'empêcher de rire à gorge déployée. Mené à un rythme d'enfer, l'hu-

mour y est omniprésent et les gags s'enchaînent à un rythme effréné sans jamais se départir d'un comique bon enfant. Le récit, s'il reste linéaire, est époustouflant de créativité gagesque et l'inventivité du scénario restera gravée dans toute mémoire de cinéphile. Que dire des deux comédiens, en pleine possession de leur art, qui se sont certainement amusés à endosser leur rôle respectif, sinon qu'ils sont grandioses. Rajoutons un excellent compliment à Hawks, dont le genre comique n'est pas forcément sa spécialité, pour la facilité avec laquelle il est parvenu à tourner dans cette ambiance de folie contagieuse.

Si le résultat au box-office lors de sa sortie fut catastrophique, le film a acquis, depuis, une réputation tout à fait méritée.
Gilles Diment

LE MENU DU JOUR

Petite sélection totalement arbitraire et complètement subjective parmi les films à l'affiche ce mardi.

10 H 30 « Horizons perdus », Franck Capra (USA-1937). Un Capra ne se refuse jamais. Surtout celui-ci, genre Tintin au Tibet. Avec un pirate mongol, un crash aérien, un Grand Lama belge et l'Eden sur terre. (Dragon 5)

14 HEURES « Mémoires », Jean-Jacques Andrien (Belgique-1984). Le documentariste traite du conflit linguistique en Belgique à travers la résistance de six villages francophones rattachés à une région flamande. (Dragon 3)

17 HEURES « Mercuriales », Virgil Vernier (France-2014). En ces temps incertains, la violence se propage en Europe. Dans une ville vivent deux sœurs. Deuxième long-métrage d'un réalisateur de 39 ans prometteur. (Dragon 5, passage unique)

20 H 15 « Le Port de l'angoisse », Howard Hawks (USA-1944). Donnons-nous chaque jour notre Hawks quotidien. Parce que c'est lui, parce que c'est elle, et parce qu'ensemble ils font la paire, vive Lauren et Humphrey ! Et vive aussi Faulkner qui co-signe le scénario. (La Coursive, Grande Salle)



Les blondes, les préférées. DR

22 HEURES « Les Hommes préfèrent les blondes », Howard Hawks (USA-1953). Et puis tiens, allez, un petit deuxième pour la route. C'est vrai, c'est de la gourmandise, mais comment résister à Marylin, Jane, Charles et les autres. Et même à

2 juillet 2014

Le cinéma à la baguette

LA ROCHELLE Des seconds rôles aux premières places, la musique est une actrice majeure du cinéma. Par ses ateliers et ciné-concerts, le festival lui rend hommage

RECUEILLI PAR
MARIE-LILAS VIDAL
larochelle@sudouest.fr

Qui, à l'heure d'entendre le générique du film « Le Bon, la brute et le truand », ne pense pas à Clint Eastwood s'éloignant, fantomatique, dans le désert américain ? Ou au Dr Floyd de Kubrick, dans sa navette spatiale, s'éloignant de la Terre alors que semble flotter tout autour « Le Beau Danube Bleu » de Strauss ?

La musique et le cinéma forment un couple indissociable. Pendant dix jours, ils se rencontrent dans le cadre du Festival international du film. Laurent Petitgirard, compositeur de musique symphonique, de musiques de films et directeur musical de l'Orchestre Colon, sera lui aussi au rendez-vous.

« SudOuest ». Qu'est-ce qu'une bonne musique de film ?

Laurent Petitgirard. Ce sont des notions qui ont beaucoup évolué. Pendant longtemps, c'était une musique dont on se rappelait. Pour d'autres, elle manquerait si elle n'était pas là. Au début, les compositeurs étaient des savants, comme Antoine Duhamel, par exemple. Puis Hollywood a donné naissance à des compositeurs qui écrivaient de grands thèmes comme John

Williams. Aujourd'hui, il s'agit avant tout d'effets sonores. Les réalisateurs veulent tout contrôler.

Quelles sont les conséquences ? On vous fait écouter un bout de Mahler et on vous dit : « Fais-moi la même chose ! » Il y a eu une grande forme d'ignorance chez de nombreux metteurs en scène. Ce mépris est apparu dans les années 80 et a donné lieu à des aberrations.

Le processus de composition a-t-il aussi changé ?

Quand j'avais 23 ans, j'ai été engagé par Otto Preminger sur son dernier film. Pendant quatre mois, j'ai assisté au tournage.

« Chez John Williams, il y a un tel souffle dans la partition que les musiques vous rappellent le film »

En revanche, je faisais entendre à Bernard Queysanne la musique avant même le tournage. On peut donc simplement lire le scénario et écrire la partition : mais c'est un processus de plus en plus rare.

La musique de film est victime du vertige de la technologie, elle subit les aléas du montage. Le pire, c'est quand le réalisateur croit qu'il



Président du CA de la Sacem, Laurent Petitgirard explique que « soixante-dix ans après la mort du compositeur ou de l'ayant droit, la musique tombe dans le domaine public ». PHOTO F. CHARMEUX

est un bon musicien et qu'il met de la musique préexistante partout.

Les liens entre le réalisateur et le compositeur sont donc toujours compliqués ?

En plein tournage de « Psychose », Hitchcock avait viré Bernard Herrmann. Après tout ce qu'il avait réalisé ! C'est arrivé aux plus grands noms. La musique est une école de l'humilité et nécessite un bon dosage. On n'est pas là pour faire une démonstration de notre talent.

La musique de ce thriller est devenue très célèbre. Que devient

la musique après le film ?

La musique n'existe que si elle a une dimension supérieure, si elle transcende le film et ne fait pas que le servir. Mais elles ne sont pas toutes exploitables en concert. Chez John Williams, il se passe autre chose : il y a un tel souffle dans la partition que les musiques vous rappellent le film.

Et la musique classique ?

Il y a parfois une utilisation à outrance de la musique classique. Quand on met un quintette avec deux violoncelles sur une scène romantique, c'est Schubert, et non

2 juillet 2014



plus le film. Le réalisateur a alors peur de prendre de risques. « Mort à Venise », avec l'adagietto de la symphonie n° 5 de Mahler, est un cas très spécial.

Le rôle de l'éditeur est d'ailleurs essentiel dans la diffusion de ces musiques...

Les éditeurs de musique se chargent du graphique et surtout de la défense de la musique. Mais beaucoup de sociétés d'édition sont devenues des filiales de sociétés de production. Lorsqu'on a joué la suite de « Psychose », la photocopie était minable et on la louait 1 000 euros ! Aux États-Unis, vous pouvez acheter la suite de « Star Wars » pour 650 dollars. Résultat : le générique du film est l'œuvre symphonique la plus jouée au monde.

Variations sur une scène

■ Six thèmes pour une même séquence. C'est le défi que s'est donné le Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris. Les étudiants du cursus de composition de musique, dirigé par Laurent Petit-girard, travaillent sur une scène de « Sans toi ni loi », d'Agnès Varda, aux côtés de l'Orchestre Colonne. L'occasion de comparer « les imaginations » de chacun des étudiants, « issus d'univers musicaux différents ». L'occasion d'entendre aussi « la réaction à chaud » d'Agnès Varda, « qui n'a pas la langue dans sa poche ! »

CINEMATOUVU

« On l'appelle Trinita »

De Enzo Barboni, Italie-1970

En 1970, date de ce premier « Trinita », le western européen commence à décliner quelque peu. Clint Eastwood est retourné aux États-Unis et le western américain a l'air de vouloir renaitre de ses cendres.

Comme toujours dans l'histoire du cinéma, dès qu'un genre commence à flétrir on lui en adjoint un autre et, bien souvent, le comique.

Terence Hill (de son vrai nom Mario Girotti) est appelé à la rescousse. Il sera accompagné d'un de ses partenaires des westerns précédents, Bud Spencer (Carlo Pedersoli), un ancien champion de natation. Un troisième acteur, américain celui-ci, Farley Granger, qui tentait, comme beaucoup d'autres, une nouvelle carrière en Italie, se joindra au duo.

Le scénario a été spécialement écrit dans un but de franche rigolade sans s'appesantir sur une quelconque crédibilité et dont l'ouest américain ne sert que de cadre.

Le comique s'inspire, ni plus ni moins, du burlesque américain. Le coup de poing « marteau » asséné par Bud Spencer sur la tête de ses adversaires fait référence aux coups de matraque des policiers sur Charlot tout comme les claques de Terence Hill portées directement avec ses mains ou par l'intermédiaire d'un mannequin.

Un peu bavard, une réalisation très approximative n'empêchera pas un énorme succès public dans son pays d'origine et en Europe. Le duo se reformera donc pour une suite tout à fait inutile et entamera une série de films de la même veine avec un succès relatif durant près de vingt-cinq ans.

À la suite à la sortie du film, les producteurs utiliseront le nom de Trinita pour de nombreuses bandes n'ayant plus aucun rapport avec celle-ci.

Gilles Diment

Cinématouvu, 10 rue de la Ferté



Un duo à ne pas rater ! PHOTO DR

2 juillet 2014



Le ch'Nord de Bruno Dumont

Il est l'une des personnalités les plus intéressantes du cinéma français actuel. Le Nord lui a souvent servi de décor. Ce matin, Bruno Dumont présente sa série télé « P'tit Quinquin » au Dragon 5 (10 h).

Il renconrera le public à 16 h 15 au théâtre Verdière. PHOTO PASCAL COUILLAUD

Midi Z, une découverte

Il présente pour la première fois ses films en France. Midi Z, jeune cinéaste birman, sera sur la scène de La Coursive, vendredi, à 10 h, au théâtre Verdière. L'ensemble de ses films sont projetés au cours du festival : l'occasion de découvrir cette œuvre politique et sociétale.

Carré Amelot : les objets ont-ils une âme ?

Le jeune public a sa programmation, il a aussi ses ateliers. Hervé Godreuil, spécialiste du film d'animation, propose aux 10 ans et plus de se familiariser avec les objets animés. Deux séances au Carré Amelot : 10-12 heures et 14-16 heures. Pour les futurs Jan Svankmajer.



Marianne Denicourt à La Coursive

Le difficile apprentissage d'un interne en médecine, c'est le sujet de « Hippocrate », le deuxième long-métrage de Thomas Lilti. Il est présenté ce soir à La Coursive (20 h 15, soirée du Conseil général), en présence du réalisateur et de son héroïne, Marianne Denicourt. PH. AFP

« Pas une musique d'ascenseur »



Derrière son piano, Jacques Cambra perpétue une très vieille tradition : les ciné-concerts

C'était dans une ambiance un peu cradingue, au Café de la Paix à Paris, que les frères Lumière ont montré leurs premiers films. On est loin, bien loin, du luxe des plateaux hollywoodiens où flamboyaient les grandes symphonies d'Ennio Morricone.

À cette époque, au temps du cinéma muet, les chefs d'orchestre étaient de simples pianistes. « Ce n'était pas le réalisateur qui s'occu-

pait de ça, explique Jacques Cambra. On jouait avant tout pour capter l'attention. Il y avait peu d'improvisation, surtout des airs populaires et des reprises. ». Il s'agissait de « cultiver le public ».

Quand un objet tombe ?

À l'arrivée du parlant dans les années 30, de nombreux musiciens sont tombés au chômage, « comme les comédiens ». Or, quatre-vingts ans plus tard, les ciné-concerts ne sont pas morts. Ils ont même ouvert une porte dans l'art de la composition. Et cette fois-ci, la musique n'est plus réduite à son rôle d'accompagnateur. « Pour comprendre le film, il n'y a pas besoin de musique mais elle permet

de vivre une aventure collective, lance Jacques Cambra, qui est passé maître dans l'art depuis vingt ans. On a la sensation d'avoir partagé quelque chose d'intime. »

Redonner un goût d'autrefois, restituer l'ambiance... Suffit-il de donner un grand coup sur le piano quand un objet tombe ? « Cette musique descriptive est un effet, un artifice. La musique ne doit pas devenir une musique d'ascenseur. » Jacques Cambra, lui, préfère donc improviser. Il visionne les films... ou non. L'essentiel est « de se cultiver autour du réalisateur », pour mieux le connaître. Et garder cette impression de « partager une intimité » avec lui. **M.-L.V.**

Jacques Cambra a plus de 1 000 ciné-concerts à son actif. ARCHIVES XAVIER LÉOTY

2 juillet 2014

Les Rochelais sortent les bobines

FESTIVAL À L'ANNÉE

Séance spéciale avec les films réalisés à la Pallice, Villeneuve-les-Salines et par les détenus de Saint-Martin-de-Ré

Il était une fois la Pallice, un port ouvert sur le large et sur la ville. Le dimanche, les pêcheurs s'allognaient sur le môle d'escale, les promeneurs arpentaient le quai des grumes. Et puis vint le 11 septembre 2001. Depuis, barrières, grilles, vigiles interdisent l'accès « à toute personne étrangère au service ». Ceux qui y travaillent doivent montrer patte blanche et badge officiel. Les Rochelais, eux, n'y sont plus admis qu'une fois l'an pour une journée portes ouvertes.

C'est cette nostalgie que Yves-Antoine Judde évoque dans son court-métrage « La Pallice/hors-champ ». « Ce film est né d'une rencontre avec un habitant qui s'était blessé en voulant malgré tout franchir les grilles parce qu'il n'acceptait pas de ne plus pouvoir aller de l'autre côté. Il m'a semblé intéressant de témoigner de cette réalité. »

Le réalisateur a embarqué dans son exploration des résidents du foyer Saint-Antoine, tout proche,



Yves-Antoine Judde présente « la Pallice/hors-champ ». PHOTO DR

des dockers, des anciens ouvriers du port, Jean-Pierre, dit « le Cachetier », Jean-Claude, dit « Coco », la jeune Lucie...

« Par ici la sortie »

« La Pallice/hors-champ » est l'un des courts-métrages présentés aujourd'hui (14 h 30, Salle bleue) dans le cadre du « Festival à l'année ». Cette rubrique rassemble les films coproduits par le festival et tournés à La Rochelle en partenariat avec des habitants et des associations locales.

François Perlier a réalisé « La Retraite de Paulette » avec des jeunes

de Villeneuve-les-Salines. Il raconte le départ en grandes vacances de Paulette après plus de trente années derrière la caisse du supermarché du quartier.

Pascal-Alex Vincent et les élèves du lycée hôtelier signent « Cowboy disease », portrait des Hammershower, lauréats 2012 du tremplin rock L'Hisséo.

Enfin, Amélie Compain et Jean Rubak ont travaillé comme les années précédentes avec les détenus de l'atelier vidéo de la centrale de Saint-Martin-de-Ré. Leur docu-fiction-animation s'intitule « Par ici la sortie ». Tout un programme.

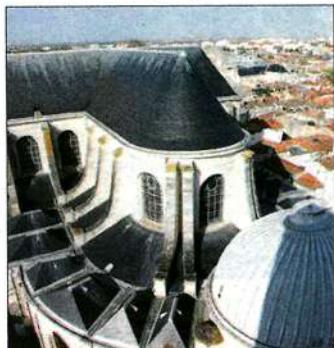
2 juillet 2014

DERRIÈRE LA CAMÉRA

Les lycéens reporters

Ils sont 22, ils viennent de Dauvet, Valin, Saint-Exupéry, Vieljeux et ils vivent « au cœur du festival ». Leurs quatre animateurs culturels les préparent depuis plusieurs mois à ce rendez-vous dont ils rendent compte à travers articles, critiques, reportages photo et vidéo. Leur travail est à retrouver sur la page Facebook du festival. À lire, notamment, la rencontre d'un jeune cinéphile avec le cinéma de Bruno Dumont.

La cathédrale, dans l'objectif



Bientôt un film sur le monument. ARCHIVES P. COUILLAUD

Un peu boudée, la cathédrale de La Rochelle va retrouver ses lettres de noblesse. La Direction régionale des affaires culturelles (Drac) a en effet commandé au



Les lycéens couvrent l'actualité du festival. PHOTO PASCAL COUILLAUD

Festival international un film autour de ce monument historique. C'est le réalisateur espagnol José Luis Guérin, auquel le festival avait rendu hommage l'an dernier, qui se chargera de mener le projet. « C'est un sujet que je n'aurais pas choisi. Mais on m'a donné une entière liberté pour le réaliser. » José Luis Guérin a ainsi profité de ces quelques jours de festival pour « avoir une conscience de l'histoire... Comme disait Truffaut, « il faut tout connaître ».

Coup de pouce aux jeunes talents

Pour la deuxième année, le festival donne le champ libre aux futurs talents. De jeunes acteurs, en partenariat avec la Société civile pour les droits des artistes, l'Adami, proposent une lecture de scénario. Après deux jours de répétition aux côtés de la réalisatrice Jeanne Labrune (« C'est le bouquet »), Fannie Outeiro, Léo Reynaud et Guillaume Loublie ont présenté leur travail, hier, dans la Salle bleue de La Coursive. Auparavant, le public a pu visionner les trois courts-métrages dans lesquels ces jeunes talents ont joué, où l'on pouvait voir un autre acteur en herbe... Benjamin Biolay.

Un festival musical

LES CINÉ-CONCERTS

Aujourd'hui : « Les Rendez-vous du diable » d'Haroun Tazieff (1959). Création musicale d'Orval Carlos Sibelius. Salle bleue, La Coursive à 11 heures.

Demain : « The Waiter's Ball R. Arbuckle ». Ciné-concert organisé par l'haubois Christian Pabœuf et les lycéens à 14 h 30. Salle bleue, La Coursive.

Vendredi : « Une fille dans chaque port » d'Howard Hawks (1928) à 11 heures. Salle bleue, La Coursive.

Samedi : 14 h 30 ciné-concert « La maison de la rue Troubna-Pia » de Boris Barnet, 14 h 30. Salle bleue, La Coursive.

SUR NOS ÉCRANS

Demain : « On connaît la chanson » d'Alain Resnais, passage unique à 22 heures à l'Olympia.

Dimanche : « Jeux interdits », de René Clément à 14 h 30. Présenté par Brigitte Fossey. Salle bleue, La Coursive.

SUR UN AUTRE TON

Vendredi, à 16 h 15, concert de l'Orchestre Colonne avec Laurent PetitGirard. Ces œuvres écrites sur des séquences du film « Sans toi ni moi » réalisé par Agnès Varda, avec Sandrine Bonnaire, à 16 h 15 au théâtre Verdière La Coursive. Entrée libre.



À La Coursive, hier, Fannie, Léo et Guillaume. PHOTO M.-L VIDAL

3 juillet 2014

« Le drame est là, il faut en rire »

HOMMAGE Bruno Dumont
est un cinéaste rare. Sept films
en dix-sept ans qui dessinent
une œuvre singulière qui divise

FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM DE LA ROCHELLE
— 42e — 27 JUIN - 6 JUILLET — 2014 —

PIERRE-MARIE LEMAIRE
pm.lemaire@sudouest.fr

Malgré ses racines flamandes, Bruno Dumont ne fait pas dans la dentelle. Ou alors si, mais une dentelle râche, qui gratte, pas pour faire joli. Oubliez les napperons de votre grand-mère. Son cinéma a l'aprétié des paysages du Nord, sans fioriture, il ne se paye pas de mots à l'instar de ses personnages, des taiseux. Mais quelle puissance, quelle vérité !

Ne dites pas à Bruno Dumont que ses films sont violents. Lui y voit « une quête éperdue d'amour, et l'amour peut être violent ». « Twentynine Palms », par exemple, Palme d'or du film claustro, un huis clos mortel d'un couple dans son motel, dans son Hummer, dans ses coûts, quand les cris de jouissance suggèrent le râle des agonisants.

Archéotype

« C'est un film d'horreur sur le couple et sur ce qui génère la violence dans le couple, la jalousie, la folie, la sexualité. Tout n'est pas horrible dans le couple, mais moi je focalise dessus. Dans les scènes d'amour, je traite la partie mécanique et j'enlève tout le reste. »

La violence, dit-il, « on ne peut pas y échapper, alors il faut l'affronter ». Et puis donner « une petite claque » au spectateur n'est pas pour lui déplaire. C'est sa façon de le respecter.

Le cinéma de Bruno Dumont montre, il ne démontre rien. L'ancien prof de philo d'Hazebrouck ne renie rien de sa formation universitaire, mais il espère « en avoir gommé dans son cinéma le côté cérébral ».

« J'ai toujours eu envie de faire un film comique, mais je ne savais pas trop quoi »

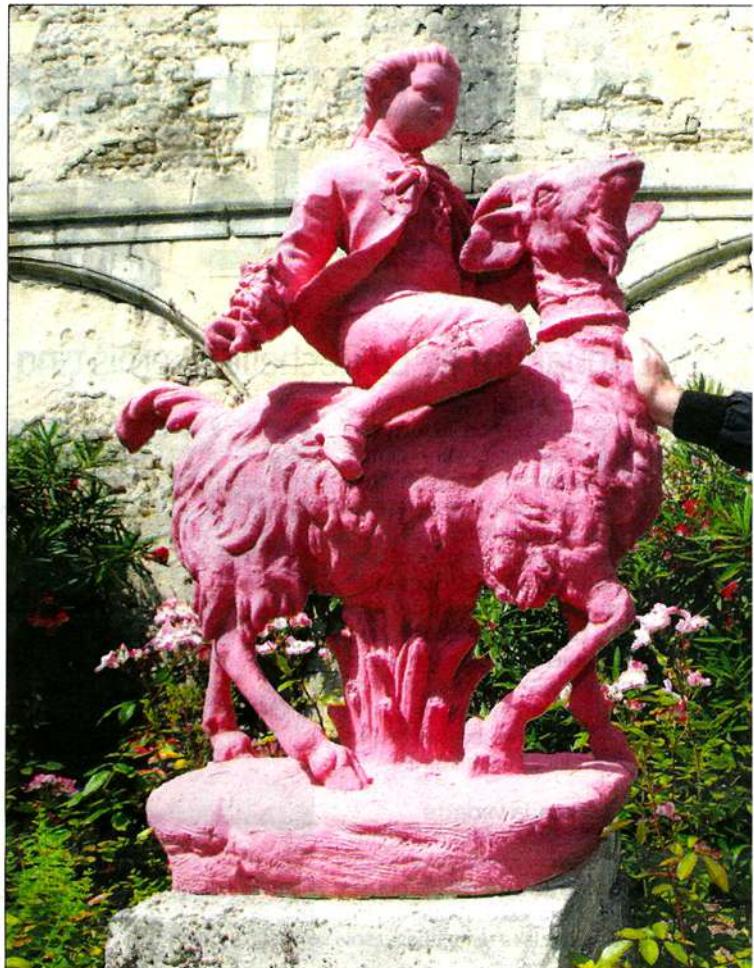
Il a en horreur le « principe de non-contradiction » qui veut qu'on ne puisse pas penser ou être à la fois une chose et son contraire. C'est le cas du « Gars », dans « Hors Satan », l'archétype de ses personnages : « Le bien et le mal ne s'opposent pas, ils s'additionnent. On peut être profondément bon et profondément mauvais. C'est la métaphore de l'homme. » Le mal est parfois la seule voie qui mène au bien. Et retour.

Atmosphère, atmosphère

Bruno Dumont fait ses castings dans les ANPE. Il préfère les gueules cassées aux gueules d'ange, style Studio Harcourt. Son « Gars », il l'a trouvé « dans une association de chômeurs d'Hazebrouck ».

« Daniel Dewaele avait une force, une présence. C'était un homme du Nord, ancré dans sa réalité sociale et spirituelle. Un homme cabossé, aussi, il a fait pas mal de prison. Mais sur le tournage, c'est lui qui donnait le la. »

Quand Dewaele est mort, à



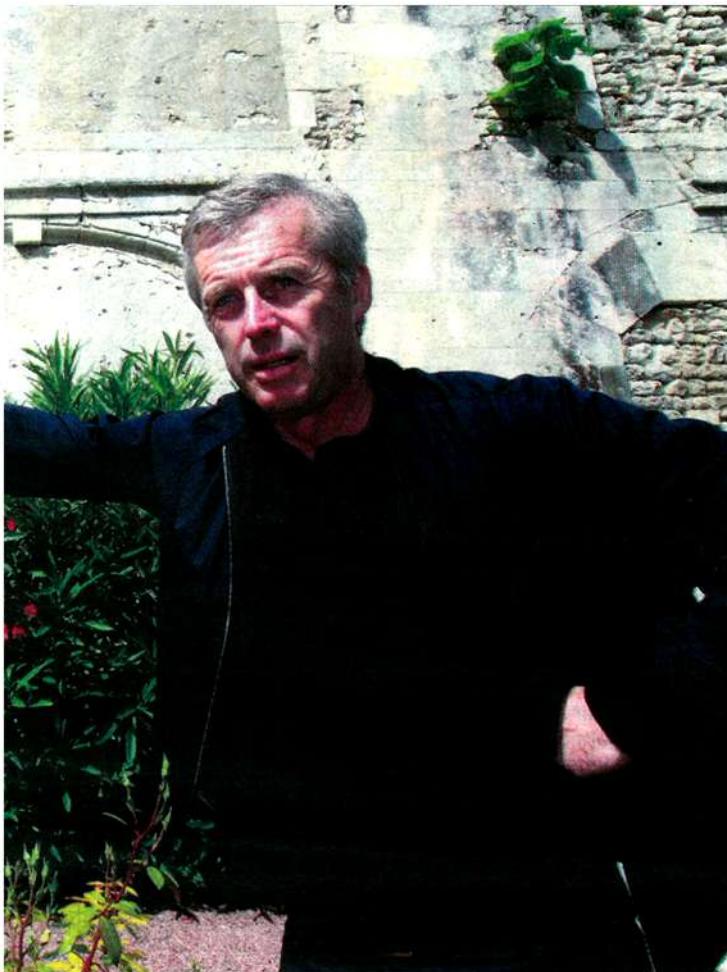
Bruno Dumont, un cinéaste rare et qui surprend. PHOTO PASCAL COUILLAUD

37 ans, en février 2013, le cinéaste a salué en lui son alter ego. « Au sens littéral, précise-t-il, à la fois autre et moi. Nous étions du même pays, nous marchions sur le même chemin, mais chacun de son côté. »

On a pu lui reprocher ce recours quasi systématique à des non-professionnels. Deux d'entre eux, Emmanuel Schottet et Séverine Caneele, obtinrent même le prix

d'interprétation au Festival de Cannes 1999 pour « L'Humanité », suscitant la polémique. Mais il le revendique : « Ils ne sont pas une matière vierge que je peux façonner à ma guise. Bien au contraire, c'est moi qui les suis. Un acteur professionnel demande à être dirigé. Et là, je suis perdu. » Bruno Dumont a une réputation d'austère qui ne se marre pas. Et pourtant. Son « P'tit

3 juillet 2014



«Quinquin» a fait se gondoler hier matin la salle 5 du Dragon pleine comme un œuf. Une mini-série de quatre épisodes qui sera diffusée les 18 et 25 septembre sur Arte.

«J'ai toujours eu envie de faire un film comique, mais je ne savais pas trop quoi. "P'tit Quinquin", c'est comme une parodie de mon propre cinéma. Je dis toujours la même chose, mais avec les ressorts de la tragicomédie. Pleurer au cinéma, c'est bien, rire aussi.»

Autre première pour le réalisateur, ses héros sont des enfants. Une bande de gamins emmenée par P'tit Quinquin et son amoureuse, Ève. C'est à travers leurs yeux qu'on suit «une histoire policière farfelue» qui ne désorientera pas les habitués de son univers.

«J'ai vraiment l'impression d'être maintenant sur mes deux pieds. Je touche à toute l'amplitude de l'être humain. Le drame est là, il faut en rire.»

« Scarface »

Howard Hawks, USA-1931

Tourner un film de gangster narrant l'histoire, même romancée, d'un personnage toujours vivant n'était pas évident en 1931, année où le tournage du film fut commencé. Au départ, Howard Hawks désirait tourner une tragédie inspirée de la famille Borgia sans occulter les rapports incestueux des frère et sœur. Mais le code Hays s'est opposé farouchement à cette idée, et à pratiquement toutes les autres d'ailleurs.

Mais le jeune producteur Howard Hughes, s'il ne parvint pas à imposer celle-ci, usa de subterfuges pour en imposer plusieurs autres et réussit à sortir le film l'année suivante. Sortant peu à peu de la crise de 1929, les Américains étaient admiratifs de ceux qui réussissaient à «s'en sortir».

Ainsi des films comme «Le Petit César» ou «L'Ennemi public» plisaient au public pour qui les gangsters restaient avant tout les victimes d'un système social. À défaut de sympathie, les spectateurs comprenaient aisément la volonté et le désir de s'élever dans la société et ce, quels qu'en soient les moyens utilisés.



Tony Carmonte (à droite).

PHOTO DR

Avec Scarface, on est dans une toute autre dimension. Jamais victime, Tony Carmonte reste un sauvage psychopathe, calculateur et sans scrupules, dont la soif de pouvoir lui fera gravir, avec jubilation, les marches sanglantes de l'ascension suprême. Meurtres, chantages et trahisons restent son unique méthode de fonctionnement. Mais la description des personnages n'épargne personne et encore moins les femmes, toutes décrites comme vénales, prêtes à faire abstraction de la violence de leur(s) amant(s), pourvu qu'on les couvre de bijoux et de fourrures.

Malgré la noirceur du sujet, Hawks ne manque pas d'y ajouter plusieurs pointes d'humour, et reste fidèle à lui-même concernant une mise en scène classieuse ponctuée de plans séquence et de plans fixes rarement égalés.

Gilles Diment
Cinematouvu, 10 rue de la Ferté

3 juillet 2014

Bruno Dumont face au public, morceaux choisis



Une salle pleine pour voir le réalisateur. PHOTO PASCAL COUILLAUD

RENCONTRE Plus de 300 personnes ont écouté Bruno Dumont parler de son cinéma. Religieusement

Bruno Dumont dit qu'il fait des films pour les spectateurs. Il dit aussi que leur avis «compte autant que celui des critiques professionnels». Hier après-midi, dans un théâtre Verdière rempli comme jamais, il s'est prêté au jeu des questions-réponses. Extraits.

Sur sa vocation : « J'étais un petit garçon qui adorait le cinéma. C'est toujours ce que j'ai voulu faire. Et puis l'Idhec [l'ancêtre de la Femis] m'a dit non. Alors j'ai fait philo, c'est encore là que j'étais le moins mauvais élève. Aujourd'hui, je ne regrette pas d'avoir raté l'Idhec. »

Sur ses années d'enseignant : « Je

suis devenu enseignant par accident. Je n'étais pas un bon prof. J'ai malaisé bien mes élèves, mais j'avais du mal à les éveiller à la philosophie. L'un d'eux m'a inspiré le personnage de Freddy, dans « La Vie de Jésus » : il était raciste et je le trouvais sympathique.

Sur le bien et le mal : « Ce qui m'intéresse, chez les élèves hier comme chez les spectateurs aujourd'hui, c'est comment éveiller à la complexité humaine. L'acquisition du bien passe par l'expérience du mal. C'est comme inoculer un virus à quelqu'un pour stimuler ses défenses immunitaires. Même si ça peut être douloureux pour le spectateur. »

« Michoko m'a fait pleurer »
Sur sa formation : « J'ai commencé par faire des films publicitaires et institutionnels. J'ai travaillé pour

La Redoute, Bonduelle, Leroy-Merlin, Michoko... Une excellente école ! Je ne me suis pas filmé le nombril et j'ai appris le langage et les outils du cinéma. J'ai appris à faire des plans, à diriger les gens, à faire passer quelque chose. À la fin d'un Michoko, je me suis vu pleurer tellement c'était émouvant ! »

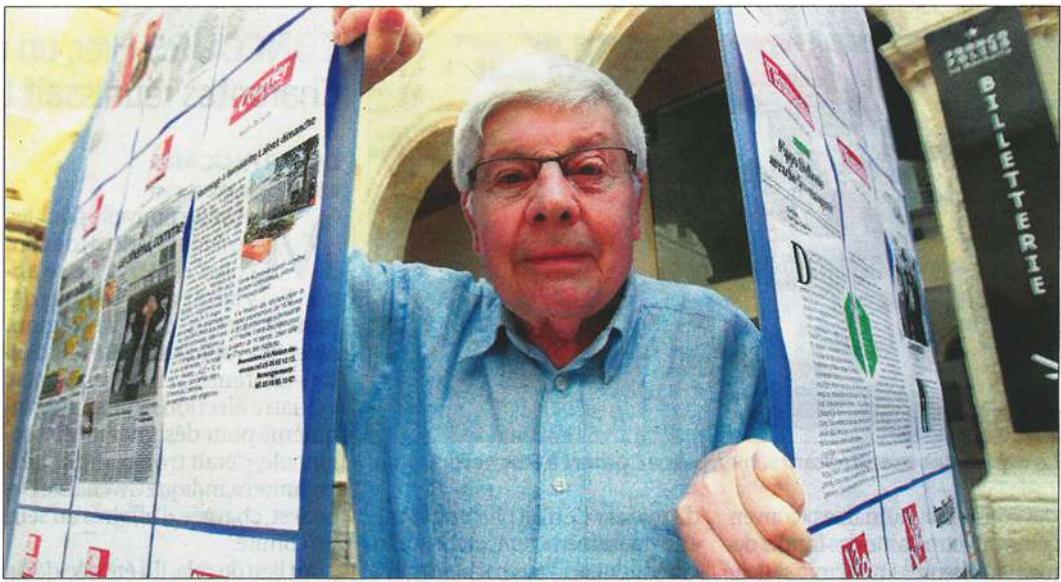
« Ils n'ont pas trouvé drôle »
Sur le cinéma : « Le cinéma ne filme pas le réel qui est infilmable. Il le reconstruit par la mise en scène, le montage. C'est une représentation du réel, il montre autre chose que ce que l'on voit. »

Sur son cinéma : « Il parle des gens, qui aiment, qui se haïssent, qui vivent. À l'origine, il y a un paysage, pas forcément beau mais que la caméra éveillera pour en dégager toute la puissance. Après, je trouve les acteurs qui l'habitent. Je vais les chercher là où ils sont, dans la rue. Sur les acteurs : « Pour jouer un vendeur, je préfère prendre un vendeur. Lui, il sait faire. J'ai également travaillé avec des acteurs professionnels mais ce n'est pas le même sujet. Pour jouer Paul ou Camille Claudel, je n'allais pas prendre des non professionnels. Le métier de l'acteur, c'est la composition. »

Sur son travail : « J'écris l'histoire sous une forme romanesque, très littéraire. Puis je la découpe pour en extraire le scénario qui évolue ensuite beaucoup pendant le tournage. » Sur « P'tit Quinquin » : « Quand j'ai présenté le scénario à Arte, ils n'ont pas trouvé ça drôle. Les producteurs non plus. Ils n'imaginaient pas les dérèglements que j'allais faire. Il faut des rails pour qu'il y ait des déraillements. »

P.-M.L.

3 juillet 2014



« Le cinéma est un bon moyen d'avoir un regard sur le monde ». PHOTO PASCAL COUILLAUD

Trente-neuf ans de festival

TÉMOIGNAGE Bernard Perreau est (presque) le plus ancien festivalier

« Je n'ai jamais raté une édition depuis 1975. » En trente-neuf ans de festival, Bernard Perreau concurrence tous les catalogues de festivaliers. À trois ans près, il fait partie des plus anciens que compte l'événement. Attention, n'allez pas le ranger du côté des vieilles bobines. À 84 ans, l'Orléanais vient toujours avec sa « bande de copains » : « On est la plus importante délégation étrangère de La Rochelle », se marre-t-il.

Car l'aventure cinématographique a commencé sur ces terres du Loiret, là où, vingt ans auparavant, Jean Renoir avait posé ses caméras pour « La Règle du jeu ». Bernard Perreau en a gardé le souffle ; il a organisé pendant dix ans un festival consacré à une cinématographie étrangère et, depuis cinquante-cinq ans, il dirige le ciné-club d'Orléans. Lui qui n'était qu'un « brave petit provincial » a sorti le cinéma des cercles fermés de la capitale.

Pendant longtemps, l'instit' était toujours sur la route des festivals : Clermont, Rouen, Évreux, Cannes... et La Rochelle. « Jean-Loup Passek m'avait séduit pour son esprit d'ouverture. » À l'époque, le cinéma était une des branches des Rencontres internationales d'art contemporain (Riac) de La Rochelle, parmi la danse, le théâtre, la musique... « Le cinéma était noyé dans tout un tas d'activités pluridisciplinaires. On le considérait comme un art moins important, moins brillant. » Le temps a prouvé le contraire : quarante-deux ans plus tard, le Festival international du film de La Rochelle affiche une bonne santé. Les Riac, elles, ont disparu.

Fassbinder en motard

En trente-neuf de festival, des souvenirs, il en a forcément plein la valise. Fassbinder « à la terrasse des cafés avec sa bande de copains habillés en motard... Très impressionnant ! » Marguerite Duras, dans le public, posant des questions « un peu plates ». Et les surprises, également. « Dans les tout débuts du fes-

tival, je suis allé voir "Au fil du temps", de Wim Wenders.

Dès les premières images, on s'est dit qu'on allait s'emmerder. Mais ça n'a pas duré longtemps, j'étais scotché. » Après trente-neuf ans de festival, Bernard Perreau ne se lasse pas. « La rubrique de Serge Bromberg me permet toujours de découvrir des choses de qualité. Ce sont des éléments de l'histoire du cinéma. »

Cette année, il y a les courts-métrages d'animation tchèques « pleins de poésie et qui disent tant de choses. » Puis l'ancien instit'n'est pas « un ronchon ». Des cinéastes, il en connaît, mais « c'est un plaisir de revoir les films de Blake Edwards », auquel le festival a rendu hommage en 2005, et ceux de Chaplin, « le plus grand réalisateur du monde ».

Aujourd'hui, l'Orléanais a un peu levé le pied. « Je ne fais plus que trois festivals : celui de La Rochelle, de Vendôme et d'Annecy... Mais ce que je regrette, c'est qu'on ne peut pas tout faire ! »

Marie-Lilas Vidal

3 juillet 2014

« L'homme à la caméra », un film parlant

Dénicheur de perles en tout genre, Serge Bromberg nous présente « L'homme à la caméra », film soviétique muet qui date de 1929. Le film est influencé par le mouvement d'avant-garde de l'époque, le constructisme. Aujourd'hui, à 17 h 30, salle Bleue de La Coursive.



Le Chili est de retour

L'an dernier, le festival avait mis un coup de projecteur sur le nouveau cinéma chilien. Il est de retour, avec « Matar a un hombre », d'Alexandro Fernandez Almendras. Aujourd'hui, à 14 heures, au Dragon. PHOTO FRANÇOIS GUILLOT / AFP



Un cinéma très Cavalier

Il se penche sur le temps qui passe... dans des courts-métrages. Si les œuvres projetées ne dépassent pas 14 minutes, Alain Cavalier, lui, passe un tas de sujets en revue. L'attente, la création, l'illusion... En tout cas, le réalisateur ne lasse pas. Demain, à 14 h 30, à la Coursive. ARCHIVES XAVIER LÉOTY

DERRIÈRE LA CAMÉRA

Les Rochelais font leur cinéma

Amélie Compain et Jean Rubak (à gauche sur la photo ci-contre) animent depuis plusieurs années l'atelier vidéo de la centrale pénitentiaire de Saint-Martin-de-Ré. Ils présentaient hier « Par ici la sortie », le moyen-métrage mêlant documentaire, fiction et animation, réalisé cette année. Après avoir participé pendant six ans à ce projet, les deux réalisateurs vont passer la main et s'occuper de projets plus personnels.

A droite, Yves-Antoine Juddé, entouré de Coco et du catcheur. Ils ont arpenté ensemble le port de la Pallice devenu zone interdite depuis que des grilles en interdisent l'accès. Des films coproduits par des partenaires locaux et le festival pour consolider son ancrage rochelais.



Amélie Compain, Jean Rubak, le catcheur, Yves-Antoine Juddé et Coco : la fine équipe de cinéaste rochelais. PHOTO PASCAL COUILLAUD

A cup of tea ?

À l'ombre des platanes en fleurs, le festival propose une pause thé, tous les jours, à 17 heures. Entre deux films de cinéma soviétique muet, voilà l'occasion de se rafraîchir un peu l'esprit ! C'est l'ancienne école, située rue Saint-Jean-du-Pérot, à quelques pas de la Coursive, qui sert de cadre... Charming !



17 heures, l'heure du thé. PH. P.C.

4 juillet 2014

Midi Z, caméra au poing

DÉCOUVERTE Censuré dans son propre pays, contraint de filmer clandestinement : rien ne fait reculer le cinéaste birman, qui reste insoumis

FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM DE LA ROCHELLE
42^e 27 JUIN - 6 JUILLET 2014

RECUEILLI PAR
MARIE-LILAS VIDAL
larochelle@sudouest.fr

Il vit à Tawain, mais retourne « quelques fois » en Birmanie car « la famille est restée là-bas ». Midi Z est un peu comme ses personnages, en porte-à-faux entre deux frontières. À 30 ans, il a déjà réalisé trois longs-métrages et cinq courts. Censurés dans son pays d'origine, les films trouvent un nouveau refuge à La Rochelle, qui les projette dans leur intégralité.

« SudOuest ». De nouveaux heurts ont eu lieu hier entre bouddhistes et musulmans. Que vous inspirent ces violences ?

Midi Z. 85 % des Birmans sont de confession bouddhiste. Depuis toujours, c'est un bouddhisme tolérant. Les réactions à l'égard des musulmans, qui me désolent, ont

LE CINÉ EN BIRMANIE

70 salles de cinéma en Birmanie et pas plus de quatre dans le centre de Rangoun, qui diffusent de vieux films d'action chinois et quelques comédies. Il existe cinq festivals, dont une partie est officielle et l'autre rattachée au parti d'opposition.

surgi en 2010, lors des élections. Une figure de la religion, un moine bouddhiste, est notamment à l'origine de cette vague de violences.

Dans vos films, vous n'abordez pas la question de la religion... Il me semble que ma création n'est rien d'autre que mon journal intime. Je ne veux pas faire un film parce qu'il fait parler de telle ou telle chose. L'art, ça n'est pas ça. L'art me sert à m'exprimer.

Pourtant, vous évoquez des sujets d'actualité comme l'immigration, l'ingérence de la

Chine en Birmanie, la politique... J'ai vécu pendant dix ans à Tawain où j'ai étudié l'art. Puis je suis retourné en Birmanie car j'étais curieux et inquiet, je voulais savoir comment la population vivait ce moment. « Return to Burma » évoque ça et donc mon histoire personnelle. C'est une expression subjective et en elle, il y a forcément de la politique. Car tout est politique.

Vous avez choisi une esthétique hyperréaliste, avec des incursions documentaires. Pourquoi ? Ce sont les contraintes qui m'ont mené à ça. Nous sommes des équipes réduites : j'ai filmé avec trois puis quatre puis sept acteurs et avec une petite caméra !

« Dans mes films, je fais venir les gens du coin »

Dans mes films, je fais venir le gens du coin. Lors de mon précédent film, faute de moyens, nous avons dû improviser. Or, la commission de la censure doit lire le scénarios pour autoriser le tournage. Nous avons donc filmé clandestinement.



Midi Z est né en Birmanie. Il a été contraint d'émigrer à Tawain à l'âge de 3 ans. PHOTO PASCAL COULAUD/SUD-OUEST

Les événements en 2011 ont-ils fait évoluer la situation ?

Ça devrait changer dans la mesure où il y a de nouvelles lois sur l'art qui sont en train de se mettre en place. Le débat a lieu, c'est important. Le peuple aspire au changement et à l'amélioration de sa vie. Mais il y a certains groupes qui ne veulent pas ces changements. Je suis toujours censuré dans mon pays.

Gardez-vous l'espoir de voir vos films projetés ?

Je suis sûre que ça arrivera. L'industrie cinématographique sait que

mes films existent. Et peu importe le moyen de diffusion. Ça ne me dérange pas que les gens regardent mes films sur Internet. Je fais les films pour les Birmans.

Et pour vous, ça a changé ?

Oui, forcément. Car mon pays est en pleine mutation. Tout le monde pense à s'enrichir... Moi aussi, ça m'affecte. Et si j'ai besoin de plus de moyens pour faire mes films, j'ai peur de me compromettre dans mon écriture. En même temps, j'ai peur que mon cinéma ne s'améliore pas, que mon film ressemble à une fiction de lycéens amateurs.

4 juillet 2014

Quel décor pour le ciné indé ?

Si les festivals sont une vitrine pour le cinéma indépendant, les salles ont une importance majeure

Comment « Jauja » de Lisandro Alonso, réalisateur argentin, a-t-il pu venir jusqu'à nous et décrocher le prix Un certain regard au festival de Cannes cette année ? D'un continent à l'autre, le cinéma indépendant tente de se frayer une place parmi les colosses.

Pour la trouver, il lui faut d'abord un lieu de diffusion. En France, le label Art et essai, lancé dans les années 60 et consolidé par décret en 91, « est conditionné par le nombre des films recommandés projetés », explique Karin Romette, de l'Association du cinéma indépendant pour sa diffusion (Acid). Ces films sont élus par un collège de 100 professionnels qui se réunit chaque mois.

« La situation des salles en France est exceptionnelle par rapport à d'autres pays », constate Fiorella Moretti, vendeuse internationale à ND Mantarraya, boîte de production mexicaine destinée aux films indépendants. « Heureusement, dans certains pays comme le Mexique, les choses changent grâce à la cinémathèque qui fait ouvrir des salles. »

Nouvelles acides

Cette année, ND Mantarraya a ouvert son catalogue de réalisateurs à l'international, signe sans doute d'une bonne santé du cinéma indépendant. Une « croissance constante » mais qui reste « faible », prévient Karin Romette. « Il faut prendre en compte un nouveau facteur : les multiplexes. Ils programmrent de plus en plus de films d'art et d'essai et prennent



Depuis neuf ans, Fiorella Moretti travaille au sein de Mantarraya pour promouvoir le cinéma indépendant. PHOTO M.-L. V.

de plus en plus de place. » Grâce à ce label, les grosses structures bénéficient d'aides financières. « Mais nous n'avons pas les mêmes habitudes de travail sur le cinéma d'art et d'essai. »

Lutte fratricide

Le problème est le taux d'occupation des écrans : « Un tout petit pourcentage de films occupe 80 % de nos écrans. La lutte est fratricide », explique Karin Romette. Les festivals deviennent alors une « vitrine importante », note Fiorella Moretti, comme celui de La Rochelle. Elle y a présenté « P'ti Quinquin » de Bruno Dumont, entre autres films. Acid, elle, présente « Qui vive » de Marianne Tardieu, « Spartacus et Cassandra » de Ioannis Nuguet, et « Mercuriales » de Virgil Verni. « Le festival est une instance de légitimation », explique Karin Romette. La ligne défendue est « un gage de qualité », ajoute Amaury Augé, responsable des festivals au sein d'Acid. « C'est l'un des

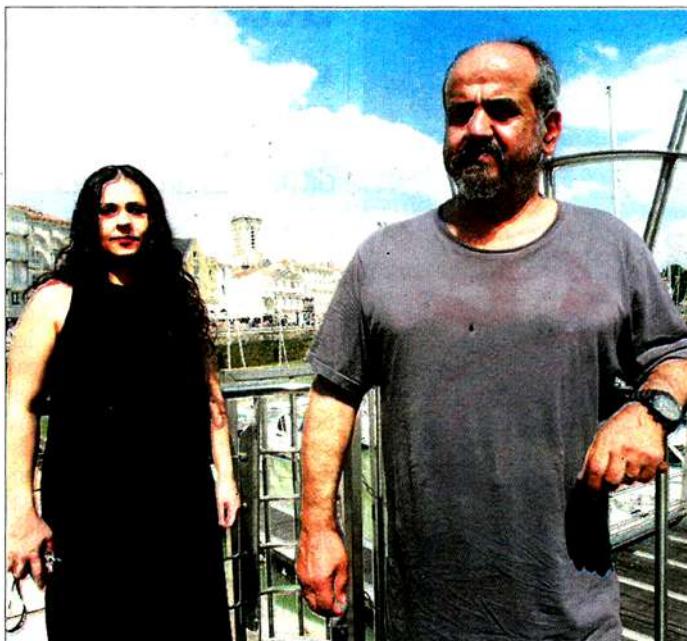
plus respectés en France. » Dans le calendrier des présentations il y a Cannes, forcément. « C'est là où la plupart des exploitants et programmateurs se regroupent. » À La Rochelle, ils sont moins visibles mais ils sont bien là, assure Amaury Augé : « À la fin des films, on est venu me voir pour me proposer de le diffuser dans un festival ou dans une salle de cinéma. »

Reste que « certains films sont beaucoup plus difficiles à distribuer », reconnaît Fiorella Moretti. Celle qui fait le lien entre le producteur et le distributeur a pourtant un processus bien rodé pour choisir des réalisateurs : soit lors de work in progress – sortes de projections privées – ou lors de marchés de coproductions, etc. « Si le but est d'offrir au public des projets de qualité » qui ne seraient pas visibles ailleurs, « on ne peut pas garantir qu'il soit conquis. « Heureusement, il y a toujours un public possible. »

Marie-Lilas Vidal

4 juillet 2014

Birmanie, Syrie : le cinéma de la résistance



Ossama Mohammed et son épouse, Noma Omran, qui chantent la superbe chanson du film « Eau argentée ». PHOTO PASCAL COUILLAUD

HOMS Insoutenable et indispensable, « Eau argentée » témoigne de la misère à mort d'un peuple. À voir d'urgence

Le cinéma sous la dictature avec le Birman Midi Z (lire ci-dessus). Le cinéma en temps de guerre avec les Syriens Ossama Mohammed et Wiam Simav Bedirxan. Le premier est un cinéaste en exil à Paris depuis trois ans. La seconde une jeune Kurde qui a vécu le siège de Homs. Leur film, « Eau argentée » (la traduction de Simav en français), est né de leur rencontre sur Internet la nuit de Noël 2011.

La jeune femme s'est armée d'une caméra. Pendant un an, au péril de sa vie, elle a filmé la terreur au quotidien dans la ville fantôme. Homs assiégée, Homs bombardée, Homs déserte. « Ils brûlent les jeunes, les animaux mangent les cadavres », hurle une vieille femme dans sa fuite. Ne reste plus devant l'objectif que des chats faméliques et estropiés qui errent dans un champ de ruines.

Torture

Les images que Simav a transmises à Ossama Mohammed ont la beauté de la terreur. S'y ajoutent des vidéos anonymes que le cinéaste a glanées sur YouTube ou ailleurs. Manifestations réprimées dans le sang, victimes allongées sur le trottoir, hommes, femmes, enfants, des soldats de l'armée de Bachar Al Assad qui chantent et qui dansent entre deux séances de torture. Qu'ils filment eux aussi.

« Ces images ont été faites pour vous par des milliers de jeunes Syriens qui sont morts ou qui sont peut-être encore vivants, a déclaré Ossama Mohammed hier aux 450 spectateurs du Dragon 5. J'en connais qui ont été tués pendant qu'ils tournaient. Les militaires aussi filment ce qu'ils vivent, certains par sadisme, d'autres comme pour dire adieu à la vie. »

Impuissance

« Eau argentée » n'est pas un documentaire, encore moins une compilation. C'est un grand film. Ossama Mohammed a travaillé ces centaines d'images. Il les a mises en scène pour en extraire le sens universel. Cela n'exclut surtout pas la poésie, ni l'humour, comme cette projection d'un film de Charlie Chaplin dans une école d'Homs.

Les allers-retours avec Paris traduisent le désarroi et la colère d'un cinéaste qui assiste impuissant au massacre du peuple syrien. À l'heure où la Syrie ne fait plus l'actualité dans les pays occidentaux, ce film est indispensable. Son distributeur, Mathieu Ber-

thon (Potemkine), espère trouver à La Rochelle des exploitants pour assurer sa sortie en France. « Il faut que ces images circulent, poursuit Ossama Mohammed. Il faut conserver la mémoire des victimes que le pouvoir, après les avoir massacrées, cherche à effacer. »

« Eau argentée » suit aussi le petit Omar, qui fleurit tous les jours la tombe de son père et sait où se postent les snipers. Il montre des enfants qui jouent et rigolent dans la rue. De tous ces gamins qui sourient à sa caméra, combien sont encore en vie ? Simav, elle, a pu fuir Homs juste avant que la ville ne retombe aux mains des forces gouvernementales. On l'a même vue à Cannes en mai où « Eau argentée » était présentée. Si elle n'est pas venue à La Rochelle, c'est qu'elle a décidé de « retourner dans le film », selon la formule d'Ossama Mohammed.

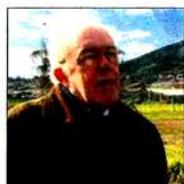
Pierre-Marie Lemaire

4 juillet 2014



Séance en plein air, ce soir

C'est une des scènes cultes du cinéma : Cary Grant attaqué par un biplan sur une route déserte... Une scène grandiose parmi toutes celles qu'offre « La Mort aux trouses » d'Hitchcock. Et que le public pourra visionner à l'air libre, ce soir à 22 h 30, sur le parvis de la médiathèque. DR



Jean-Jacques Andrien, sans genre

Des récits poétiques ou des documentaires surréalistes : essayez de mettre dans une case ou dans un genre ce cinéaste wallon peu ordinaire... Pour comprendre son cinéma aux mille facettes, rendez-vous demain à 16 h 15 à La Coursive. PH.DR

Sur l'écran noir de mes nuits blanches...

On démarre demain à 20 heures avec « En voiture », de Jean Rubak et Amélie Compain, jusqu'au petit-déjeuner sur le Vieux-Port à 6 h 45. Entre-temps, « La Grande Illusion (Renoir) », « Seuls sont les indomptés » (D. Miller), « Le Trou » (J. Becker) et « La Grande Évasion » (J. Sturges).



Avez-vous vu Cinematouvu ?

Pendant le festival, Gilles Diment signe ses billets dans nos colonnes. Avec une préférence particulière pour les grands classiques du cinéma américain qu'il connaît sur le bout des yeux. Et toute l'année, il tient salon au 10, rue de la Ferté, à l'enseigne Cinematouvu. Sa boutique est le refuge de tous les amoureux du 7^e art, des chineurs, des collectionneurs. Plus de 7 000 films en DVD, des affiches, des photos, des bouquins. Sa spécialité ? Le film de genre, celui qu'on ne trouve nulle part ailleurs, les séries B voire Z. Cinematouvu est à voir. Surtout en ce moment : c'est les soldes !

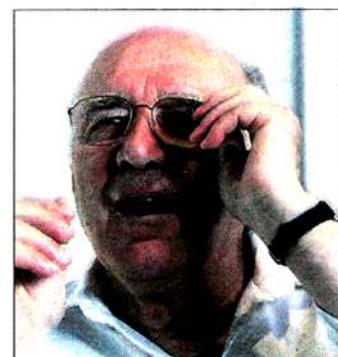
Sur la croisette rochelaise

La Coursive n'est pas un « Bunker », le cours des Dames n'est pas la



Gilles Diment chez lui : la référence rochelaise. PHOTO PASCAL COUILLAUD

Croisette, mais quand même. Le festival s'offre un dernier week-end très people version « art et essai ». Vous devriez croiser ainsi quelques fidèles du festival comme Michel Piccoli, Agnès Varda et Alain Cavalier qui présentera en avant-première mondiale « Le Paradis » (demain, 10 heures, Dragon 5). Plus Jean-François Stévenin, Marianne Denicourt, Céline Sallette. Et Tony Gatlif et Abderrahmane Sissako dimanche pour la soirée de clôture, avec la présentation du dernier opus du réalisateur gitan, « Géronimo ».



Michel Piccoli sera sur la croisette. ARCHIVES PASCAL COUILLAUD

4 juillet 2014

« Seuls sont les indomptés »

De David Miller, États-Unis, 1962

Considéré en son temps comme un western moderne, le film de Miller est bien plus que ça et lorgne plutôt du côté de la tragédie grecque. Tout comme ses héros – les sacrifiés de la Cité –, celui-ci est solitaire, antisocial, ne parvient pas à entretenir de rapports avec d'autres individus sans agressivité alors qu'il s'épanouit en pleine nature. Esprit de liberté, il s'attache à des racines de plus en plus mortifères qui en font un marginal refusant toute avancée d'une société nouvelle.

Écoulement d'un monde, naissance d'un autre plus moderne dans lequel il ne peut s'y trouver ni se retrouver. Même l'amour est exempt de sa vie, son seul lien étant la femme qui l'aimait et qui, aujourd'hui, est marié à son meilleur ami. Tous les sentiments sont faussés, dénaturés par un trop plein d'idéalisme et d'utopie qu'il ne contrôle pas.



Kirk Douglas compose un personnage fort. PHOTO DR

Tout comme dans le film noir américain, le héros est broyé et tout laisse présager, dès le début du métrage, de l'issue sinon fatale, du moins tragique. La réalisation ne cesse d'opposer les deux mondes. Dès l'ouverture du film, un gros plan sur Douglas dormant près de sa jument, puis le bruit d'un avion à réaction vient contrecarrer l'image.

Ainsi tout le film s'efforce de montrer la modernité envahissante sur une société révolue. Kirk Douglas, qui est aussi le producteur et – paraît-il – réalisateur en partie, compose un personnage fort, attachant, sachant rendre crédible ce personnage suicidaire. Il est aidé dans son entreprise par l'excellent Walter Matthau qui interprète un shérif compréhensif, effectuant son travail sans aucune conviction. L'élément féminin enfin, joué par Gena Rowlands, merveilleuse, représente aussi, symboliquement, les seuls moments apaisants pour Douglas.

Autre élément majeur, la nature, sublime, immense espace de liberté en totale harmonie avec la philosophie de ce personnage hors-norme. « Seuls sont les indomptés » reste encore aujourd'hui une merveilleuse parabole sur la transition de civilisations et de ses conséquences.

Gilles Diment

Samedi, 22h30, La Coursive.



LE PIÉTON

Salut... la bonne idée du Festival du film et de la salle de La Sirène de s'être associés pour une soirée avant-hier. Il est évident que cette initiative heureuse fait que des publics se mélangent et découvrent pour beaucoup d'entre eux de nouveaux lieux culturels dans la ville. Reste du coup pour ces soirées riches de « nouveaux publics » à donner la signalétique. Car les fidèles du festival, et souvent de La Cursive, étaient pour certains perdus dans la belle architecture de La Sirène, demandant « où est la salle ? » ou une fois dedans, « comment on sort ? ». Le Piéton espère qu'aucun n'a été retrouvé dans un container servant en bas de studios de répétition...

5 juillet 2014

Une nuit blanche et longue

NUIT DE L'ÉVASION Leur samedi, ils le passent dans une salle de cinéma... jusqu'au petit matin. Et ils vont devoir tenir le coup

FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM DE LA ROCHELLE
→ 42^e → 27 JUIN - 6 JUILLET → 2014 →

MARIE-LILAS VIDAL

larochelle@sudouest.fr

Pas de soirée en boîte de nuit samedi. Le bac, Luc et Pierre-Louis vont le fêter dans... une salle de cinéma. Avec permission jusqu'au petit matin, les deux lycéens de Dautet sont convaincus d'avoir fait une bonne affaire. Beaucoup feraient sans doute la tronche. Eux, ça « les éclate » d'aller voir toute la nuit des films en noir et blanc datant des années 60... « Ça va bouger, c'est sûr », rigole Lola, 16 ans, qui sera aussi de la partie.

Mais ils n'ont rien d'autre à faire, à cet âge-là ? « Au contraire, c'est exceptionnel ce genre de soirée », lance Pierre-Louis. « T'imagines : voir « La Grande Évasion » à La Coursive, c'est autre chose que le regarder sur son ordi. » Ça tombe sous le sens. Mais quand même, le film dure deux heures cinquante ! « On ne s'ennuie jamais : ce n'est pas du tout la même expérience. Puis j'ai envie de découvrir "Seuls sont les indomptés". » À écouter les trois lycéens, on est stupéfait. Manquerait plus qu'ils évoquent le cinéma dysnarratif d'Abel Gance...

Que voulez-vous, « ils adorent ça », sourit Jérémie. L'animateur culturel qui organise les ateliers « Au cœur du festival » a une pointe de fierté : ils en ont dans la tête, ces gosses.

Binge watching

Samedi soir, pas de « binge drinking » : eux, leur truc, c'est le « binge watching » : « regarder des séries toute la nuit ». Là, ils vont pouvoir s'en mettre plein les yeux. Le festival projette quatre films, de 20 heures à 6 h 45. Leur cam'pour tenir le coup ? « Les biscuits bio distribués par le festival, la glace Chez Ernest, le café » et « un petit cousin », ajoute Jérémie. Puis « il y a des pauses de vingt minutes, ça nous permet de discuter ou de boire un coup ».

Le défi

« C'est un peu un défi : on se demande si on va aller jusqu'au bout. » Eux en sont sûrs : « L'atmosphère, entrer quand il fait nuit et ressortir quand il fait jour, puis le petit-déjeuner sur le Vieux Port... Un décor de cinéma !

« Il y a deux ans, après "Le Théorème", de Passolini, j'ai craqué », se marre Pierre-Louis.



Pierre-Louis, Jérémie, Lola et Luc vont faire la nuit blanche du festival, demain. PHOTO PASCAL COUILLAUD

Trois d'entre eux ont tenté l'expérience, l'an dernier : « On s'endormaient un peu mais les rires nous ont réveillés à "Transamerica Express". »

« Moi, il y a deux ans, après "Le Théorème" de Passolini, j'ai craqué », se marre Pierre-Louis.

Cette année, le défi est double : la nuit blanche a lieu un samedi. « Et le dimanche, on a encore une programmation alléchante », lance Luc.

Ils ont déjà vu 25 films et ils en reviennent encore. « On a des films à voir le samedi. Mais on va peut-être faire l'impasse sur la programmation du dimanche matin. » Quoique. Les trois compères se penchent sur leur grille de programme, gribouillée par les annotations. « De toute façon, on ne va pas s'ennuyer. »

5 juillet 2014

Avant bilan : tout le monde il est content



Il pleut ce week-end ? Allez au festival ! PHOTO PASCAL COUILLAUD

J - 2 À la veille de son dernier week-end, le 42^e festival affiche un grand sourire : fréquentation stable et invités sous le charme. Le public aussi

Alors, heureuses ? Pour Prune Engler, déléguée générale, et Sylvie Pras, directrice artistique, la réponse est oui : « Il y a du monde dans les salles et les invités sont contents. Hanna Schygulla était impressionnée par les 400 personnes présentes à sa rencontre publique, tout comme Bruno Dumont. Ces rendez-vous font désormais partie du programme du festival qui n'hésite pas à sacrifier la séance de 17 heures pour y participer. »

Arnaud Dumatin, l'administrateur du festival, l'est aussi, heureux.

Si le millésime 2014 ne devrait pas battre les records, il s'annonce plus que correct avec une fréquentation « sensiblement égale » à celle de l'an passé. Le week-end pluvieux qui s'annonce pourrait même la doper un peu plus.

Programmation resserrée

Le départ de deux annonceurs, la Fondation Gan et Allianz, a plombé le budget, il a fallu resserrer la programmation, se passer d'exposition mais, au bout du compte, qui s'en estaperçu ? « Quelques dizaines de

films en moins, quelle importance, résume un festivalier. De toute façon, on ne peut pas tous les voir ! »

Les premiers contacts avec la nouvelle municipalité sont jugés bons. « Jean-François Fountaine était présent à la soirée d'ouverture, il nous a exprimé sa confiance dans le festival dont il mesure l'importance pour la ville. » Les histoires de gros sous n'ont pas été abordées. L'équipe du festival espère qu'il n'y aura pas de changement non plus dans le soutien de la mairie, sinon, bien sûr, ... vers le haut.

5 juillet 2014

« Mange tes morts », le film

Vous avez aimé « La BM du Seigneur » ? Vous adorerez « Mange tes morts ». Jean-Charles Hue poursuit son voyage avec les gitans à travers ce portrait de quatre garçons en virée chez les « gadjos ». Explosif ! Projection unique samedi, à 19 h 45, au Dragon 5.



La révolte, en clap de fin

Après la Syrie, la Birmanie, place au Mali. Demain, pour la soirée de clôture, « Timbuktu », d'Abderrahmane Sissako, sera projeté à la Coursive à 22 h 15. Ce film, qui traite de l'occupation de la ville par les djihadistes, est né de la « révolte » de son réalisateur. PHOTO DR

LES FILMS À L'AFFICHE

20 heures : « La Grande illusion »

On ouvre les festivités avec ce film de Jean Renoir, de 1937. Pendant la Première Guerre mondiale, dans un camp en Allemagne. Un groupe de prisonniers français prépare son évasion.



« La Grande illusion ». PHOTOS DR



« Seuls sont les indomptés »

22 h 30 : « Seuls sont les indomptés »

On continue avec ce film de David Miller, de 1962. Au Nouveau-Mexique, Jack Burns, cow-boy perdu dans le monde moderne, retourne volontairement en prison pour aider son ami Paul à s'échapper. Mais celui-ci souhaite purger sa peine, laissant Jack filer seul...

1 heure : « Le Trou »

On se réveille avec ce film de Jacques Becker, de 1960. Gaspard est transféré dans une nouvelle cellule de la prison de la Santé. Là, ses codétenus ont décidé de s'évader en creusant un tunnel...

3 h 55 : « La Grande Évasion »

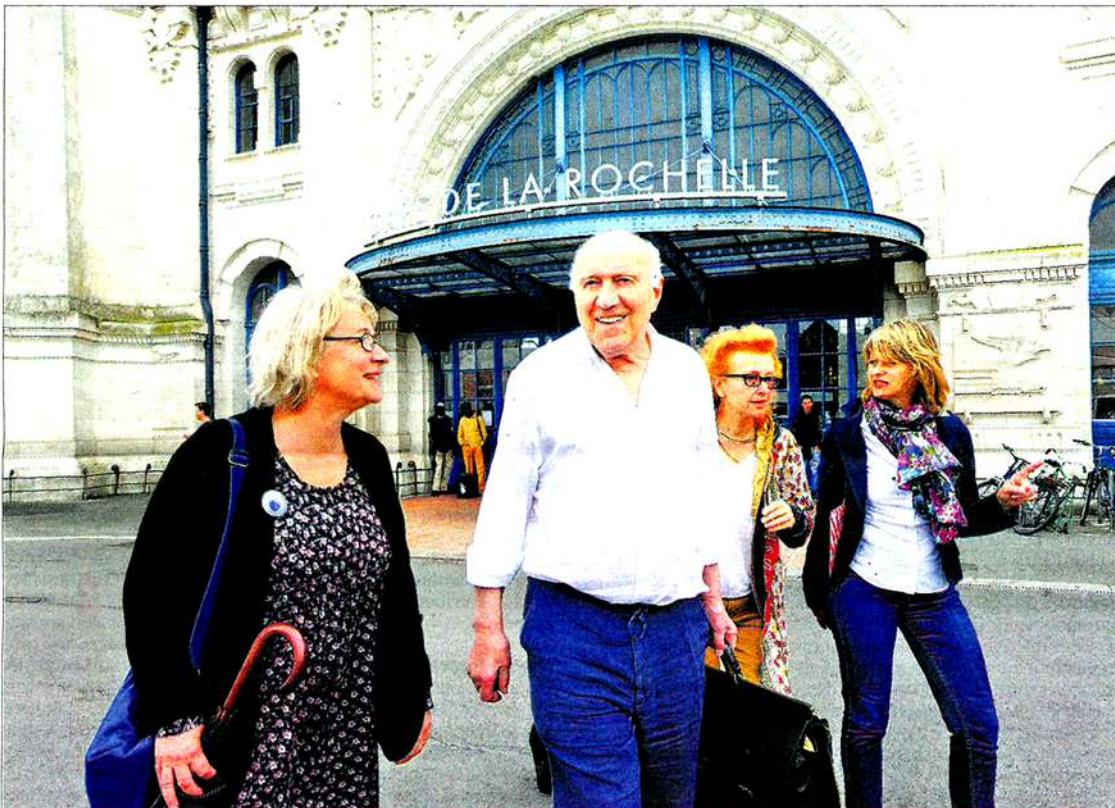
On termine en beauté avec ce film de J. Sturges (1963). Avec l'inoubliable Steve McQueen...



« La Grande Évasion »

6 juillet 2014

Les invités de la dernière heure



Michel Piccoli et son épouse Ludivine, accueillis à la gare par les responsables du festival, Prune Engler et Sylvie Pras. PHOTO XAVIER LEOTY

LA ROCHELLE
Juliette Binoche et
Michel Piccoli sont
au 42^e Festival du
film qui se termine
ce dimanche soir

PIERRE-MARIE LEMAIRE

pm.lemaire@sudouest.fr

Juliette Binoche est arrivée hier à La Rochelle. Sans tambour ni trompette. Même le photographe du festival a été prié de ne pas jouer les paparazzis. On l'a vue à 10 heures se glisser incognito dans le public du Dragon, où Alain Cava-

lier présentait en avant-première son dernier film, « Le Paradis ». À 83 ans, l'auteur multicouronné de « Thérèse » s'offre une nouvelle jeunesse en s'intéressant « à une certaine beauté de la vie » et au plaisir qu'il a de la filmer.

Juliette Binoche confiait un jour être trop occupée pour aller souvent au cinéma « voir des films tièdes, moyens, répétitifs ». En revanche, Alain Cavalier figure en bonne place dans son Panthéon personnel aux côtés d'Ingmar Bergman et de Mickaël Haneke : « J'aime être provoquée. On ne peut pas rester passif devant "Le Filmeur" ou "Irène", ou alors on ne voit rien. »

Piccoli aussi

La Camille Claudel de Bruno Dumont éprouve de l'amitié pour le festival de La Rochelle, qui le lui rend bien. Depuis l'hommage qui lui a été rendu en 2002, elle revient chaque fois qu'elle le peut pour voir des films qui ne sont ni tièdes ni moyens.

Michel Piccoli a lui aussi son rond de serviette ici. Le festival l'avait mis à l'honneur en 1993 pour son 20^e anniversaire (celui du festival, pas de Piccoli...). Il était tombé sous le charme de l'île de Ré, y avait trouvé la maison de pêcheur de ses rêves, et chaque été le voit réapparaître sur le cours des Dames dans la foule anonyme des festivaliers.

6 juillet 2014

Ça se passe comme ça à La Rochelle. Les « people » sont des amis heureux de participer à un festival dont la seule vedette est le cinéma, sans tapis rouge ni montée des marches. Dans ce premier cercle figurent aussi Alexandra Stewart ou Jean-François Stévenin, arrivé samedi par le même train de Paris que Michel Piccoli. « Ils viennent, même si aucun de leurs films n'est à l'affiche », se réjouit Prune Engler, déléguée générale.

Dernière ligne droite

Vendredi soir, la pluie n'a pas découragé les spectateurs de la soirée en plein air. Ils ont assisté pendant plus de deux heures aux acrobaties de Cary Grant, dans « La Mort aux trousses », sur le parvis de la médiathèque. Bien accrochés à leur transat, ils ont pu revoir la scène culte de l'avion qui fait de ce film d'Alfred Hitchcock un chef-d'œuvre. La copie impeccablement restaurée était pour la première fois diffusée.

Samedi soir, des centaines de spectateurs ont envahi la grande salle de La Coursive pour la traditionnelle nuit blanche. Quatre films à la suite, de 20 heures à 8 heures du matin, pour une Nuit de l'évasion.

Et ce dimanche, c'est la dernière ligne droite pour les rescapés. La dernière chance de voir un western de Howard Hawks, un film muet soviétique, « La Nuit de Varennes » avec Hanna Schygulla, « Camille Claudel » de Bruno Dumont, ou quelque avant-première d'un film inédit polonais, danois, birman...

Brigitte Fossey sera ce matin en Salle bleue pour présenter « Les Enfants du placard », de Benoît Jac-

quot (11 heures). Elle récidivera l'après-midi (14 h 30) avec l'inoubliable « Jeux interdits » de René Clément. De quoi s'exclamer avec Cary Grant : « Chérie, je me sens rajeunir ! »

Et puis ce soir, double séance de clôture dans la grande salle de La Coursive : à 20 h 15, Tony Gatlif et Céline Sallette seront sur scène pour « Geronimo ». Leur succédera, à 22 h 15, le cinéaste mauritanien Abderrahmane Sissako avec « Timbuktu », un documentaire sur le Mali en guerre qui a beaucoup fait parler au Festival de Cannes.

11 septembre 2014

Tambouille de talent à la cuisine des cités

CONCOURS Lauréate régionale de Talents des cités, l'association IC. Catering se présente aujourd'hui devant un jury national

JENNIFER DELRIEUX

larochelle@sudouest.fr

Stressée mais confiante. Dans quelques heures cet après-midi, Camille Ruiz présentera IC. Initiative Catering, l'association qu'elle a créée en 2011 avec Isabelle Mabille, l'une de ses collègues de l'époque, devant le jury national du 13^e concours Talents des cités au ministère de la Ville, de la jeunesse et des sports, à Paris.

Sa coéquipière étant retenue par des obligations, la jeune femme de 31 ans fera le déplacement seule.

Lauréate régionale, l'association a été présélectionnée parmi près de 570 dossiers de candidature déposés cette année. Et devra se démarquer face à une quarantaine d'autres lauréats des catégories Crédit et Émergence. Dix créateurs d'entreprise seront choisis.

Ultime étape, les dix finalistes seront ensuite invités à revenir demain, où ils pourront concourir au Grand Prix et à la Mention spéciale.

Gagner en visibilité

Isabelle et Camille travaillaient ensemble au centre social de Mireuil Le Pertuis quand elles ont eu l'idée de proposer des actions d'accompagnement social autour de la cuisine ainsi qu'un service de restauration, à l'occasion d'événements.

« On s'est rendues compte que l'alimentation est le premier facteur d'inégalités sociales dans la santé. Les classes populaires sont davantage touchées par le diabète, le surpoids, les maladies cardiovasculaires. Quand on a moins d'ar-



Isabelle Mabille et Camille Ruiz veulent mettre l'accent sur l'alimentation et la santé. PHOTO ARCHIVES XAVIER LEOTY

gent, c'est le budget consacré à l'alimentation qui trinque en premier. » Si IC. Catering remporte la finale, l'association remportera 7 000 euros. « On ne va pas s'emballer. Il faut être efficace car on ne dispose que de cinq minutes de présentation. » Et gagnera en visibilité. « Cela nous donne une forme de légitimité. »

Pour Camille Ruiz, le modèle économique de l'association est un atout. IC. Catering est en effet autofinancée à hauteur de 50 % grâce à ses prestations et à la vente de conserves artisanales. Affaire à suivre, donc.

Primer de jeunes entrepreneurs

■ Lancé en 2002 par le ministère de la Ville, le Sénat, le réseau d'accompagnement à la création d'entreprises BGE et la Caisse des dépôts et consignations, le concours Talents de cité récompense les créateurs d'activité dans les quartiers populaires des villes. Cette année, les inscriptions sont en hausse de 20 % par rapport à 2013. Les lauréats régionaux ont 33 ans en moyenne et 41 % sont des femmes.

Hebdomadaires

4 mars 2014

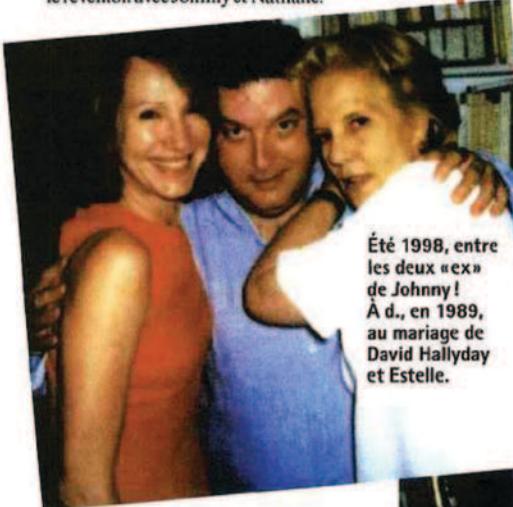
Dominique BESNEHARD



Nathalie Baye,
la sœur rêvée

C'est en 1981, sur le tournage du *Retour de Martin Guerre*, avec Gérard Depardieu et Bernard-Pierre Donnadieu, que Dominique et Nathalie Baye sont devenus amis. Une complicité qui résiste au temps. Depuis trente ans, il a été de toutes les fêtes et de tous les drames aussi dans la vie de l'actrice. Il a partagé les Noëls dans la Creuse, la naissance de Laura, dont il est le parrain avec Eddy Mitchell. Il lui a trouvé sa nounou, celle des jumelles Green, filles de son ami Marlène Jobert. Il a répondu présent chaque fois que Nathalie a eu besoin de lui. De son côté, elle lui a prodigué de précieux conseils, l'encourageant à devenir agent chez Artmedia, puis lui recommandant de créer, à 52 ans, sa propre société de production.

Il a poussé le sens de l'amitié jusqu'à risquer sa vie et son emploi et affronter la colère de Maurice Pialat qui, une scie à la main, menaçait de le tuer, s'il quittait le tournage d'*À nos amours*, pour passer le réveillon avec Johnny et Nathalie!



Été 1998, entre
les deux «ex»
de Johnny!
À d., en 1989,
au mariage de
David Hallyday
et Estelle.

L'homme qui ai

Agent de stars devenu producteur, il a fêté ses 60 ans entouré de toutes celles, devenues ses AMIES qu'il a consolées, conseillées et conduites au sommet de leur art.

Pour ses 60 ans dont 40 passés au service du septième art, Dominique Besnehard a décidé de se raconter dans *Casino d'hiver*, publié chez Plon avec la complicité du critique de cinéma Jean-Pierre Lavoignat.

Celui qui a été directeur de casting, agent artistique chez Artmedia, comédien avec 90 films à son actif, s'est mis à son compte en 2006, et produit désormais des films avec sa société Mon Voisin productions.

Véritable découvreur de talents, il a consacré sa vie à sa passion pour les acteurs, et bien plus encore pour les actrices.

Cinq femmes, cinq véritables stars de la chanson, du cinéma et de la politique ont fait battre son cœur : Nathalie Baye, l'amie de trente ans, Sylvie Vartan, son idole de toujours, Marlène Jobert, la star de sa jeunesse, Béatrice Dalle, sa sœur, et Ségolène Royal, celle qui l'a blessé... ■

Dominique PRÉHU
Avec la collaboration
de Cédric POTIRON
Photos : collection personnelle



Sylvie Vartan, l'idole de sa jeunesse

Il a rencontré l'idole de sa jeunesse juste après le tournage du *Retour de Martin Guerre*, lors de son concert au Palais des Sports, en 1981, grâce à l'attachée de presse Yanou Collart.

La première fois qu'il l'avait vue sur scène, lui, le petit Normand, fils d'épicier d'Houlgate, c'était un cadeau de sa marraine pour ses 10 ans, en février 1964. Il avait assisté à l'Olympia de Sylvie Vartan, assis dans



4 mars 2014

mait les actrices

En 2002,
au Festival
de Cannes.



Béatrice Dalle, avec elle, il voulait un enfant

C'est Dominique Besnehard qui a découvert Béatrice Dalle, en avril 1985. Pour son dernier film en tant que directeur de casting, il a repéré le potentiel de la jeune femme qui posait en couverture de *Photo-Revue*.

«Ce fut pour moi l'occasion de faire une rencontre, dont je peux dire, aujourd'hui, qu'elle a changé ma vie!» Le film s'appelle *37°2 le matin*, et c'est la troisième collaboration de Dominique avec Jean-Jacques Beineix.

De 1985 à 2014, Dominique Besnehard ne sera fâché avec Béatrice que deux ans. Un exploit! Il lui a conservé toute son affection, même dans les périodes les plus terribles, traversées par cette actrice passionnée. Durant ses dix ans d'amour avec JoeyStarr, comme pendant ses brèves passions pour des artistes comme Ruppert Everett ou Jim Jarmusch, qui a tenté de l'aider à se sortir de sa dépendance à la drogue, mais aussi après de mauvaises rencontres, qui ont fait passer la star de la Une des magazines people à la page des faits divers. Cette femme qu'il a profondément aimée est la seule avec laquelle il s'imaginait faire un enfant : «Elle, je sais qu'elle aurait été une bonne mère. Et quand elle aurait été fantasque, je m'en serais occupé», a-t-il confié au *Point*.

les premiers rangs. Elle a chanté six chansons juste avant le passage des Beatles. Dominique est le seul à ne pas rester : les fans des Anglais avaient osé chahuter sa star préférée! Il n'en avait que pour elle! Tout son argent de poche y passait. Il possède encore tous ses disques.

Depuis leur rencontre, elle est toujours présente à chacun de ses anniversaires. De son côté, Sylvie l'a adopté : il est de tous les mariages, comme celui de David avec Estelle en 1989.

«Je la défendais toujours. Quand je lisais dans *France Dimanche* qu'elle avait été sifflée au Cannet, j'en étais malade.»

Ils n'ont connu qu'une seule brouille légère en trois décennies, lors de l'élection présidentielle en 2012. «Elle était pour Sarkozy et moi pour Hollande.» Mais ils se sont réconciliés depuis! Sylvie est venue à la fête donnée pour ses 60 ans, organisée chez Jean-Michel Ribes le 10 février dernier au théâtre du Rond-Point.

Ségolène Royal, sa blessure

Il l'a rencontrée au Festival de La Rochelle de 2004, où il était venu défendre le film d'Olivier Assayas, *Clean*. «Elle me faisait penser à une actrice. Avec, en même temps, une force, une détermination, un courage, même, que n'ont pas toujours les actrices», écrit-il.

Pour elle, il a organisé des diners, des rencontres pendant la campagne présidentielle de 2007, ne devenant l'un de ses intimes qu'après sa défaite. Il passe les vacances d'été 2007 à Mougins, dans le même hôtel que son garde du corps et celui de Brice Hortefeux, va à la

plage avec elle et lui passe même de la crème solaire dans le dos.

Et puis est arrivé André Hadjez... Dominique a été rejeté. Ségolène l'a accusé dans la presse de n'avoir rejoint sa campagne électorale que par intérêt. Une attaque qui a été pour lui comme un coup de couteau dans le dos, à tel point qu'en plein festival d'Angoulême, il s'est déchiré un muscle. Impossible de lever le bras, le médecin qui l'a ausculté lui a demandé s'il n'était pas en deuil! Oui, Dominique a aimé Ségolène Royal jusqu'à la déchirure.



En 2007, dans
les bureaux de
campagne de
Ségolène Royal.

Marlène Jobert, sa première cliente

Dans le panthéon du petit Besnehard, il y avait l'idole Sylvie Vartan et la star Marlène Jobert. Il a vu tous ses films, même ceux interdits aux moins de 18 ans, avant d'avoir 12 ans! Au casino d'Houlgate qui faisait aussi salle de cinéma, Dominique entrail par la sortie de secours. «C'est la première actrice dont je suis littéralement tombé amoureux. C'était un sentiment presque érotique.»

Lecteur assidu de *Ciné Revue*, il écrivait à ses artistes préférées, toutes des actrices. Et surtout à Marlène Jobert. C'est grâce à Claude Berri et à *Un moment d'égarement* qu'il a croisé la route de sa star. Claude Berri est alors marié à Anne-Marie Rassam, mais a eu auparavant une longue histoire d'amour avec Marlène. Elle sera sa première cliente : Dominique va devenir son agent et son confident. Ils deviennent intimes au point de partager la même chambre à Cannes.



En 1981,
pendant le
tournage d'*Une
sale affaire*,
d'Alain Bonnot.

27 août 2014



Mortes-eaux

**Dép
uis deux ans, les marchés immobiliers rochelais et rétais sont au ralenti. A Ré, la perspective de l'extension de zones inconstructibles a provoqué l'effondrement des transactions. Les prix, eux, se maintiennent partout à des niveaux élevés.**

Par **Sylvain Morvan**

vec son port de plaisance, ses quartiers aérés et verdoyants, son réseau de transports respectueux de l'environnement et son centre historique riche d'un patrimoine architectural allant du XV^e au XVIII^e siècle, La Rochelle est réputée pour sa qualité de vie. « C'est la ville dont j'ai été le plus amoureux », confiait naguère Georges Simenon, qui y écrivit plusieurs enquêtes du commissaire Maigret. L'écrivain belge est loin d'être le seul à avoir eu le coup de foudre pour l'ancienne capitale huguenote. Chaque année, des milliers d'actifs et de retraités choisissent de s'installer dans cette cité devenue la préfecture et la première agglomération du département, dont l'aire urbaine regroupe plus de 205 000 habitants. A sa situation géographique exceptionnelle (en bord de mer et

à moins de trois heures en train de Paris, Bordeaux ou Poitiers) s'ajoute un dynamisme culturel et sportif indéniable. Le Festival international du film de La Rochelle, les Francofolies, les manifestations de vieux gréments et les nombreuses compétitions internationales de voile contribuent à son attractivité.

Malgré ces atouts, le marché immobilier rochelais n'échappe pas à la morosité ambiante : « Après une forte baisse en 2013 [NDLR : de 20 à 30 % selon les secteurs géographiques], le volume des transactions s'est maintenu à un faible niveau tout au long du premier semestre 2014 », constate Christophe Gaillard, gérant à Laforêt Immobilier. Paradoxe : les tarifs, eux, n'ont que très légèrement fléchi. Ils se maintiennent à

27 août 2014



ATTENTISME L'immobilier sur l'île de Ré est aujourd'hui suspendu au nouveau plan préfectoral de prévention des risques littoraux en cours d'élaboration.

L'AVIS DE L'EXPERT

**M^e Christine Brunet,
notaire à La Rochelle.**

Comment évolue le marché immobilier rochelais ?

→ Il a repris des couleurs. Si le rythme des ventes s'accélère, tous les biens ne sont pas concernés par cette reprise. Les pavillons proposés au-dessous de 200 000 € partent sans problème. Les propriétés à plus de 1 million d'euros se vendent, elles, beaucoup plus difficilement. Certains programmes neufs ont du mal à trouver preneur, les investisseurs étant peu attirés par le nouveau dispositif de défiscalisation Duflot. La baisse des prix dans l'ancien est comprise entre 5 et 10 %, selon la nature des biens, leur état et leur emplacement.

Même dans les quartiers les plus cotés, comme l'hypercentre et la Genette, les tarifs fléchissent légèrement. Dans les négociations, ce sont les acquéreurs qui ont la main. Et ils sont très exigeants sur la qualité des produits.

Qu'en est-il de l'île de Ré ?

→ La situation y est plus préoccupante. La suspension de nombreux permis de construire, dans l'attente que le plan de prévention des risques littoraux (PPRL) soit publié par la préfecture, a asphyxié une bonne partie du marché. En outre, la nouvelle réglementation sur les plus-values immobilières des résidences secondaires a pu dissuader certains propriétaires de mettre leur bien en vente. Or la moitié du parc

Propos recueillis par **Sylvain Morvan**

immobilier de l'île est constitué de maisons secondaires...

A quoi faut-il s'attendre dans les prochains mois ?

→ Je veux rester optimiste pour l'avenir. Le rapport de force entre les acquéreurs et les vendeurs s'est rééquilibré. C'est le signe que le marché s'assainit et repart sur de bonnes bases. S'agissant de l'île de Ré, le plus sage est d'attendre que la nouvelle carte de projection des risques soit publiée. Alors, nous aurons une idée plus claire de l'avenir de l'île en matière d'immobilier et, notamment, de l'ampleur des zones géographiques réellement menacées par l'immersion et devenues de facto inconstructibles. •

2 décembre 2013

Frontière(s) au cinéma

Colloque international des 27 et 28 juin 2014 : appel à contributions

La 7^e édition des rencontres « Droit et cinéma », organisées depuis 2008 pendant le Festival international du film de La Rochelle sera consacrée au thème des frontières dans le cinéma. Nous tenterons par une approche interdisciplinaire (juridique, historique, économique, littéraire, civilisationniste, sociologique, communicationnelle, cinématographique) d'analyser la frontière au prisme du 7^e art. Le processus de délimitation d'une frontière - fruit d'une longue démarche diplomatique et/ou militaire - est à la fois un acte géographique de représentation des espaces sur une carte, un acte politique fixant les limites d'une souveraineté étatique, et un acte juridique fondant la compétence de chacun des États par un procédé de reconnaissance internationale. Dès lors les frontières - qu'elles soient terrestres, fluviales, maritimes ou spatiales - ont imprimé la pellicule cinématographique, à l'image du cinéma états-unien, comme des filmographies issues de pays en proie à des revendications territoriales, à travers lignes de démarcation, postes frontières, murs, mais aussi migrants, réfugiés ou populations déplacées. Les films, par leur thématique, peuvent aborder la frontière diversement (western, roadmovie, science fiction, films de gangsters...), que ce soit par absorption, réécriture ou palimpseste, mais également la notion de transgenre, tout comme des festivals de cinéma – nés à la marge de festivals officiels dans l'utopie des années 70 – visaient à repousser les frontières établies par ceux-ci. Quant aux cinéastes, si certains filment à l'intérieur de leurs frontières nationales, d'autres s'en éloignent temporairement ou définitivement. À travers leurs parcours et leurs œuvres, ils interrogent les notions de diaspora, d'exil, de transnationalisme, mais aussi les frontières du cinéma (fiction/documentaire, liens avec les autres arts...).

Les propositions de communication devront être adressées à Magalie Flores-Lonjou (mflores@univ-lr.fr) avant le **6 janvier 2014**.

LA SEMAINE JURIDIQUE

édition générale

9 juin 2014

Frontière(s) au cinéma



VII^e rencontres Droit et cinéma : « Frontière(s) au cinéma »

Colloque international, La Rochelle, 27 et 28 juin

La septième édition des rencontres « Droit et cinéma », colloque international organisé depuis 2008 en partenariat avec le Festival international du film de La Rochelle sera cette année consacrée au thème des frontières dans le cinéma.

Le processus de délimitation d'une frontière - fruit d'une longue démarche diplomatique et/ou militaire - est à la fois un acte géographique de représentation des espaces sur une carte, un acte politique fixant les limites d'une souveraineté étatique, et un acte juridique fondant la compétence de chacun des Etats par un procédé de reconnaissance internationale. Dès lors les frontières - qu'elles soient terrestres, fluviales, maritimes ou spatiales - ont imprimé la pellicule cinématographique, à l'image du cinéma états-unien, comme des filmographies issues de pays en proie à des revendications territoriales, à travers lignes de démarcation, postes frontières, murs, mais aussi migrants, réfugiés ou populations déplacées. À une époque de mondialisation, d'effacement apparent des frontières, celles-ci semblent s'intérioriser, devenir plus floues, avec une remise en cause des identités et des entités physiques, psychologiques et culturelles, conduisant à une nécessaire reconsideration éthique des changements opérés. Ainsi avec l'Internet, la (re)composition de groupes identitaires et de communautés virtuelles éphémères s'opère, au gré d'engouements et d'engagements divers. Le cinéma apparaît comme un médium privilégié pour interroger de manière interdisciplinaire cette notion de frontière. La frontière est-elle coupure ou passage ? Les marches, héritées de l'Empire romain, ont-elles disparu ? La chute du Mur et la suppression d'une partie des postes frontières, notamment en Europe, signifient-elles disparition de toutes les frontières ou leur maintien dans les domaines économiques et politiques ? Le cinéma, qui a pu être considéré comme un art de l'universel, transcende-t-il les frontières nationales à la fois par son ingéniosité créative, mais également dans sa représentation des frontières symboliques, mentales, de genre ?

Informations <http://lesmiston.typepad.com/>

En partenariat avec *La Semaine Juridique Édition Générale*

26 juin 2014

Hanna Schygulla, la rêveuse éveillée

Le Festival international du film de La Rochelle rend hommage à celle qui fut la muse de Rainer Werner Fassbinder. Rencontre.

festival

Elle a éclairé les films de Rainer Werner Fassbinder, dont elle fut l'égérie, mais aussi ceux de Marco Ferreri, Jean-Luc Godard, de Margarethe von Trotta ou plus récemment ceux d'Amos Gitai et de Fatih Akin. Actrice, au cinéma comme au théâtre, Hanna Schygulla s'est aussi faite chanteuse, puis vidéaste.

Toujours lumineuse, sa chevelure légendaire nouée sous un foulard bleu, elle reçoit dans son appartement, à deux pas de la place des Vosges. Où elle raconte son histoire, qui croise celle de l'Allemagne.

LA VIE. Vous êtes née le lendemain de Noël 1943, en Silésie, et votre mère a décidé de vous prénommer Hanna, un prénom à consonance juive...

HANNA SCHYGULLA. Au début, elle voulait m'appeler Dagma. Et à la dernière minute, elle a changé pour Hanna. Quand je lui ai demandé plus tard pourquoi, elle m'a répondu avoir connu une Hannah très « particulière ». Je n'ai alors rien demandé sur cette Hannah, car j'avais peur que derrière ce prénom se cache une histoire sinistre. Mais ce non-dit m'a poursuivie au point que j'ai tourné dans le mémorial de l'Holocauste, à Berlin, un court métrage intitulé *Hanna-Hannah*.

Votre père, lui, s'est félicité de l'arrivée d'Hitler au pouvoir...

H.S. Il n'a jamais été membre du parti nazi, mais il s'est réjoui que le travail revienne. Aussi quand la guerre a été finie, elle ne l'était pas totalement chez nous. Ma mère a toujours été une opposante au nazisme. Elle avait eu le courage d'aller contre les idées de mon père. Et l'une de ses dernières paroles a été : « Tout est

la faute d'Hitler. » Elle voulait signifier par là que ce chapitre de l'Histoire avait empoisonné notre vie familiale.

Comment la culture est-elle entrée dans votre vie ?

H.S. À travers l'école. En particulier quand j'ai accédé au lycée, où j'étudiais le latin, des langues vivantes et la littérature. Mes parents écoutaient la radio, de la musique classique et ils avaient également un abonnement au théâtre. Une pièce m'a particulièrement marquée, *Nathan le Sage*, de Gotthold Ephraïm Lessing, qui parle des rapports entre les trois religions monothéistes et prône la tolérance.

Et le cinéma ?

H.S. C'était une sortie rare et très excitante. Le cinéma était à côté de la gare de Munich, il fallait marcher 20 minutes en famille, avec au retour toujours une glace ! Je me souviens avec émerveillement du *Voleur de Bagdad* : le pouvoir de voler ! De faire des sauts de géant entre les maisons, de s'échapper avec la légèreté d'un élan nouveau. Je me souviens aussi d'un film qui racontait l'histoire d'une jeune danseuse muette. Elle avait un clou dans l'un de ses chaussons, mais elle continuait à danser, et le chausson devenait de plus en plus rouge... Je crois que j'en ai retenu à la fois l'idée que l'art naît de la douleur, mais aussi que c'est un moyen merveilleux pour s'échapper...

Alors étudiante en philologie, vous vous inscrivez à un cours de théâtre. Parmi les élèves, il y avait un certain Fassbinder...

H.S. Il avait été refusé par deux fois à l'école de cinéma. Mais il savait qu'il tournerait des films et que cette école n'était qu'une étape. C'était un garçon qu'on ne pouvait pas ne pas remarquer. J'ai tout de suite senti qu'il avait quelque chose de particulier, qu'il possédait un talent hors norme. Il exerçait une forte fascination



42^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

Du 27 juin au 5 juillet.

Au programme : des hommages (à Hanna Schygulla, Bruno Dumont, Pippo Delbono, Bernadette Lafont...).

Des rétrospectives (Howard Hawks, l'âge d'or du cinéma soviétique muet...).

Des avant-premières (*Bande de filles*, *Party Girl*, *Sils Maria...*).
www.festival-larochelle.org

et, en même temps, il maintenait une distance avec les autres. Nous nous sommes alors peu parlé, il y avait une espèce de timidité entre nous. De son côté, il a dit avoir ressenti en ma présence comme un éclair, il a tout de suite su que je serais un pilier de son cinéma.

Vous avez d'abord joué pour lui au théâtre...

H.S. C'était du théâtre underground, de « l'antithéâtre ». La scène m'a paru un endroit fascinant, où j'entrais en transe. C'était comme rêver avec les yeux ouverts. Avec en plus le regard du public sur vous...

La devise n'était absolument pas de chercher à paraître le plus naturel possible. Fassbinder savait se servir de nos faiblesses, rendre une façon d'être maladroite touchante. C'était magique !

26 juin 2014



L'ACTRICE ALLEMANDE a éclairé les films de Rainer Werner Fassbinder à Ettore Scola (ici, dans *la Nuit de Varennes*, 1982).

« Notre génération disait : « Il faut casser ce qui nous casse. » Désormais, je pense qu'il faut proposer et non détruire. »

qui a initié l'émancipation des femmes. De fait, elles étaient indépendantes : les hommes revenaient peu nombreux de la guerre et tard. J'avais 5 ans quand mon père est rentré de captivité, en 1948.

Votre dernier grand rôle remonte au film de Fatih Akin, *De l'autre côté*, en 2007...

H.S. Il n'y a pas de rôle pour les actrices de mon âge ! Mais si on veut vivre longtemps, il faut dire oui au fait de vieillir. Je suis contre tous les produits, toutes les opérations qui cherchent à effacer les traces du temps. Je pense que je trouverai un rôle

quand j'aurai bien, bien vieilli... En attendant, je me donne le plaisir de la création à travers mon travail de vidéaste (qui sera présenté à la Maison européenne de la photographie en 2015), notamment mes miniatures littéraires sur Franz Kafka, Witold Gombrowicz, Yukio Mishima... et bientôt sur Bertha von Suttner, la première femme à recevoir le prix Nobel de la paix en 1905 pour son roman *Bas les armes !* Elle est morte une semaine avant le début de la Première Guerre mondiale.

En 1981, vous vous êtes installée en France, notamment parce que vous ne vous sentiez pas à votre place en Allemagne. Vous êtes-vous réconciliée avec votre pays ?

H.S. Notre génération était allergique à l'Allemagne. Aujourd'hui, je le suis moins. Mais je ne sais pas encore où je finirai mes jours. Je partage ma vie entre Paris et Berlin. J'y ai créé un appartement communautaire, comme dans les années 1960, où je cohabite avec des gens plus jeunes.

Notre génération disait : « Il faut casser ce qui nous casse. » Désormais, je pense qu'il faut proposer et non détruire. L'Allemagne s'est endormie, car au regard des statistiques économiques, elle se porte relativement bien. Mais on observe une pauvreté croissante, notamment avec des gens qui acceptent de travailler pour un euro de l'heure, afin de ne pas se sentir inutiles. L'Allemagne va se réveiller !

INTERVIEW FRÉDÉRIC THEOBALD

Et vous avez éprouvé le même bonheur devant la caméra ?

H.S. Le travail avec Fassbinder était facile, car il savait exactement les images qu'il voulait obtenir. Il dirigeait ses acteurs tel un chorégraphe, sans entrer dans la psychologie des personnages et donc sans intervenir dans notre imaginaire. En revanche, Fassbinder était de nature tourmentée et il avait besoin d'exercer une forme de pouvoir sur les gens, voire de leur faire peur. Je me suis sentie épargnée, mais j'ai été témoin de moments douloureux.

Vous qui étiez sa muse, vous retrouvez-vous dans les rôles de femme qu'il vous faisait jouer ?

H.S. Au début, mes personnages étaient à l'opposé de ce à quoi j'aspirais : je plaçais la liberté au-dessus de tout, je ne voulais pas me marier et appartenir à un seul

homme toute ma vie durant. Fassbinder me faisait jouer des rôles de femmes ventouses, qui voulaient aspirer l'homme, pouvoir dire de leur mari « *Il m'appartient* » et qui devenaient violentes quand la relation tournait court. Ensuite, il m'a fait jouer des femmes qui représentaient des chapitres de l'histoire allemande : *le Mariage de Maria Braun*, *Lili Marleen*...

Maria Braun est une femme de la génération de votre mère, une génération avec laquelle vous avez été en rupture...

H.S. Oui, en même temps, c'était beau de m'identifier à elle. On porte toute la mère en soi, même si dans la vie d'une jeune fille il y a un moment où l'on veut absolument être différente d'elle. Toutefois ma mère n'était en rien semblable à Maria Braun ! Mais elle appartenait à cette génération

13 juin 2014

**LA ROCHELLE
FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU FILM DE
LA ROCHELLE**
CINÉMA Des hommages
(Jean-Jacques Andrien,
Pippo Delbono, Bruno
Dumont, Hanna Schygulla)
aux découvertes (Midi Z,
jeune et unique cinéaste
birman), des
rétrospectives (l'âge d'or

du cinéma muet
soviétique, l'œuvre de
Howard Hawks) aux
thématisques (« musique
et cinéma » autour des
films d'Alain Resnais et de
Jeanne Labrune), tout, ici,
relève de choix audacieux.
De quoi ravir les
cinéphiles avertis...

C. G.

DU 27 JUIN AU 6 JUILLET.
festival-larochelle.org

25 juin 2014

À FAIRE

Ça se passe à La Rochelle!



Infos sur www.francofolies.fr

La musique à bon port

Du 10 au 14 juillet, les Francofolies de La Rochelle accueillent, durant cinq jours, quelque 120 concerts! Le Journal de Mickey est partenaire de l'événement.

Tes artistes préférés seront là, notamment Tal, Zaz, Stromae, Christophe Maë, Joyce Jonathan... Réserve vite!

Cinéma en fête

Du 27 juin au 6 juillet, le Festival international du film de La Rochelle présente, entre autres, une sélection de films destinés aux jeunes. Les dessins animés tchèques seront à l'honneur. L'occasion de découvrir de petits bijoux du cinéma d'animation, comme "Barka l'avare". Ce court métrage raconte l'histoire d'une femme si radine qu'elle garde la peau des saucisses pour en faire des rideaux!



Infos sur festival-larochelle.org



Le magazine du Monde

28 juin 2014



FESTIVAL
INTERNATIONAL DU
FILM DE LA ROCHELLE
**Jusqu'au 6 juillet,
à La Rochelle
(Charente-Maritime)**

Au pied des projections en plein air, le vieux port avec son phare. Et la plage. Le Festival de La Rochelle rend hommage cette année, en leur présence, à la comédienne allemande Hanna Schygulla (fidèle de Rainer W. Fassbinder), au metteur en scène italien Pippo Delbono et au cinéaste Bruno Dumont. Outre une multitude d'avant-premières, cette 42^e édition promet d'être riche en in-

éditions et films restaurés. Une grande rétrospective est ainsi organisée autour de l'œuvre du génie américain Howard Hawks, et une série de ciné-concerts est prévue pour célébrer en festoyant l'âge d'or du cinéma muet soviétique. Pour les plus jeunes festivaliers, le cinéma d'animation tchèque sera à l'honneur. La Rochelle célébrera également la mémoire de Bernadette Lafont, grande dame à l'humeur estivale.
La Cursive-Scène nationale et divers lieux. De 3,50 à 6 € la séance. Forfait de 12 à 88 €.
Tél. : 05-46-52-28-96.
festival-larochelle.org

28 mai 2014

Howard Hawks l'homme du Rio

Howard Hawks (1896-1977) est l'un des plus grands cinéastes de toute l'histoire du cinéma, l'incarnation de l'âge d'or du cinéma classique hollywoodien. Il a abordé tous les genres avec le même génie créatif, le même sens de la "transparence" : le western (*La Captive aux yeux clairs, Rio Bravo*), la comédie screwball (*Chérie, je me sens rajeunir*) ou musicale (*Les hommes préfèrent les blondes*), le film noir (*Scarface, Le Grand Sommeil*), le film de guerre (*Le Chemin de la gloire*). A voir et revoir sur grand écran grâce à La Rochelle.

du 27 juin au 6 juillet
au Festival international du film de La Rochelle (réetrospective)



Eric Bouiller

Hanna Schygulla

Festival international du film de La Rochelle prises d'Aunis

Cette année, le festival charentais explorera la carrière d'Howard Hawks, le cinéma muet soviétique et l'animation tchèque.

cinéma Axé sur la découverte de jeunes talents – la catégorie "Découvertes" – ou réalisateurs moins connus – "Ici et Ailleurs" – et sur la reprise de grands classiques, le festival de La Rochelle n'est toujours pas compétitif. En tout, 140 films projetés pour près de 80 000 spectateurs. Cette année, une première rétrospective sera consacrée au cinéaste américain **Howard Hawks**, une seconde à l'âge d'or du cinéma muet soviétique. Des hommages seront rendus à l'actrice allemande **Hanna Schygulla**, au réalisateur français **Bruno Dumont**, au metteur en scène et comédien italien **Pippo Delbono**, et au cinéma d'animation tchèque. Le pianiste **Bruno Fontaine** donnera une leçon de musique. Une séance en plein air se tiendra le 4 juillet et une nuit blanche du 5 au 6.

du 27 juin au 6 juillet

renseignements www.festival-larochelle.org tarif 4 à 6 € la séance, 85 € le pass festival



25 juin 2014

une semaine bien remplie

Fêter **les yeux grands ouverts** les 10 ans de la revue **Kiblind**, faire un **grand tour** à Tours pour l'expo **Gilles Caron**, découvrir l'art du **triptyque numérique**, parler **ch'ti, allemand, italien ou anglais** au Festival du film de La Rochelle et **bien se reposer** à Toulouse.

du nord au sud

Festival international du film de La Rochelle

La Ville blanche célèbre chaque début d'été le septième art. Ici, pas de compétition, mais des rétrospectives, des hommages et des découvertes. A l'honneur : le réalisateur Howard Hawks mais aussi Hanna Schygulla, actrice allemande muse de Fassbinder, sans oublier *the one and only P'tit Quinquin* que Bruno Dumont présentera en avant-première.

festival du 27 juin au 6 juillet,
La Rochelle, festival-larochelle.org



P'tit Quinquin
de Bruno Dumont

16 juillet 2014



Le Paradis
d'Alain Cavalier

La Rochelle au Paradis

Invité d'honneur du festival de La Rochelle, **Alain Cavalier** y a présenté son dernier film. Une épiphanie.

Un paon nouveau-né est mort au bord du chemin. Quand son corps a disparu, mangé par les bêtes, on décide de lui élever un petit cénotaphe, une simple pierre encagée dans trois clous rouillés qu'on plante dans le tronc d'un arbre. Les saisons passent. Alain Cavalier se souvient de la vie, de la sienne, de ses extases mystiques (la première ostie dans l'enfance, un roll-mops quand il était jeune et sans le sou), des mots et donc aussi des images qui l'ont hanté lorsqu'il était petit, celles de la mythologie et de la Bible, découvertes dans sa famille et chez les bons pères...

Ainsi commence le nouveau film d'Alain Cavalier (*Irène, Pater* avec Vincent Lindon il y a deux ans...), qui ne se sépare plus de sa petite caméra HD depuis des années et fabrique son cinéma quasi seul, mêlant l'intime à l'universel, le quotidien à l'éternel. Le cinéaste était venu présenter pour la première fois *Le Paradis* à un public à l'occasion du festival de La Rochelle, ce samedi 5 juillet à 10 h 30.

Une heure dix hors du temps et en plein dans notre époque, où avec des bouts de chandelles (statues, ustensiles de cuisine, objets artisanaux, jouets bon marché), Alain Cavalier nous raconte de sa douce voix, avec le vocabulaire quotidien et la malice d'un petit garçon aujourd'hui octogénaire, les aventures d'Ulysse et de Jésus,

qui bientôt ne font plus qu'un. Intelligence du cœur et de l'esprit, enfance de l'art, synthèse stupéfiante : comment faire plus simplement du cinéma, comment en déployer toute la force avec plus de sobriété, d'émotion contenue ?

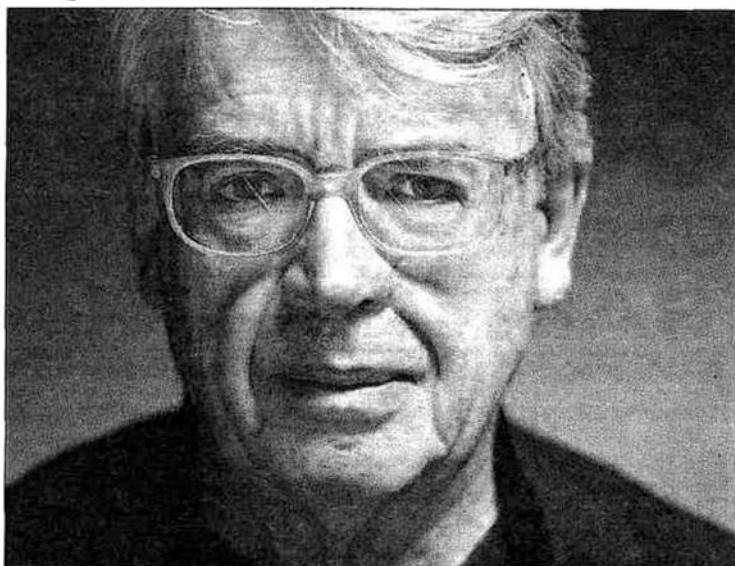
Après la projection, le public était ému, respectueux, plein de questions. Les yeux de Cavalier brillaient dans l'obscurité. Sans doute un peu ébloui, il ne reconnut pas Juliette Binoche, présente, qui lui posa trois jolies questions auxquelles il répondit avec hauteur, humour et simplicité. Quelqu'une lui demanda s'il était croyant. Il répondit : *"Quand j'étais enfant, j'ai cru aux images de la religion et puis, en grandissant, je les ai remplacées par celles du cinéma."* Aux "grandes" questions un peu trop littéraires que posent le film (la mort ? un film testamentaire ?) auxquelles on voulait le pousser, il opposa la simplicité de ses images, presque leur innocence, sa grande méfiance pour ne pas dire son rejet du symbolisme. *"Par rapport aux écrivains, aux peintres, etc., on est encore des enfants, nous, les gens qui faisons du cinéma. Et c'est tant mieux, car comme ça on n'est pas fatigués."* Un moment de grâce. **Jean-Baptiste Morain**

Festival international du film de La Rochelle
Le Paradis d'Alain Cavalier (Fr, 2014, 1 h 10), en salle le 8 octobre

25 avril 2014

➤ SAINTES/GALLIA

Alain Cavalier, cinéaste majeur, vous présente en avant-première sa dernière réalisation



Dans leur dernier programme, l'équipe du Gallia annonçait la projection d'un film surprise à l'occasion de la soirée organisée en partenariat avec le Festival International du Film de La Rochelle.

C'est donc Alain Cavalier, cinéaste aussi majeur qu'atypique dans le paysage cinématographique français des cinquante dernières années qui sera présent lundi 28 avril à 20h30.

Alain Cavalier est auteur de quelques films inoubliables, comme *Le Combat dans l'île* avec Jean-Louis Trintignant et Romy Schneider (1962), *La Chamade* avec Catherine Deneuve (1968),

Le Plein de Super avec Nathalie Baye, Étienne Chicot, Patrick Bouchitey (1976), *Thérèse* avec Catherine Mouchet (Prix du jury au Festival de Cannes, récompensé par 6 Césars en 1981) ou plus récemment *Irène* (2009) et *Pater* avec Vincent Lindon (Sélection officielle du festival de Cannes 2011).

Parallèlement à la réalisation de longs métrages, Alain Cavalier s'est toujours attaché aux formes courtes, qu'elles soient poétiques, intimes, documentaires ou plus théoriques.

Pour sa venue au Gallia, le cinéaste présentera en avant-première le film *Cavalier express*,

huit courts-métrages pensés et présentés sous la forme d'un récit unique. Un regard du film sur l'autre, mais aussi sur sa propre démarche cinématographique qui, des années 60 à aujourd'hui, n'a cessé d'évoluer vers une épure technique et artistique. Passé et présent se télescopent, se superposent et se nourrissent mutuellement.

Lundi 28 avril à 20h30 au Gallia Cinéma, soirée proposée en partenariat avec le Festival International du Film de La Rochelle. Tarifs habituels du Gallia; réservation possible à cette adresse: cinema@galliatheatre.fr

12 juin 2014

Clap départ le 27 juin

Du 27 juin au 6 juin, le festival international du film de La Rochelle déboule sur le Vieux-Port. De nombreux réalisateurs et acteurs internationaux sont attendus et un hommage sera rendu à Bernadette Lafont.

250 FILMS vont être présentés sans esprit de compétition.

Une philosophie développée depuis la création du festival en 1973, afin de mettre tous les réalisateurs sur un plan d'égalité. Les séances sont toutes ouvertes au public.

Des hommages vont ponctuer le rendez-vous et permettre des rencontres avec des réalisateurs et des acteurs. Seront présents: Hanna Schygulla (Allemagne), Bruno Dumont (France), Jean-Jacques Andrien (Belgique), Pippo Delbono (Italie) ou encore Midi Z (Birmanie, Taïwan). L'occasion d'en savoir plus sur leurs films de fiction, documentaires, courts métrages, films qu'ils ont réalisés pour la télévision, et films dans lesquels ils ont joué ou qu'ils ont produits.

Deux rétrospectives seront égale-



"La nuit de Varennes" avec Hanna Schygulla. L'actrice sera présente sur le Vieux-Port de La Rochelle.

ment proposées. L'une sur Howard Hawks à travers une vingtaine de films tournés sur terre, dans les airs et le long de mythiques rivières. L'autre sur l'âge d'or du cinéma muet soviétique.

Un hommage sera rendu à Bernadette Lafont avec la projection de sept films dont le mythique "La fiancée du pirate".

A l'affiche en outre: 32 films d'animation tchèques réalisés entre 1950

et 2010, et mettant en scène les marionnettes, présentes de très longue date dans ce pays. Humour caustique et inventivité extraordinaire ! Le public pourra également découvrir une quarantaine de films, parmi les plus marquants de l'année, inédits ou en avant-première, venus du monde entier. A noter que le festival propose en outre chaque jour, trois séances de films pour enfants. Et puis, deux dates à ne pas rater:

une projection en plein air gratuite vendredi 4 juillet à 22 h 30 sur le parvis de la médiathèque Michel-Crépeau et une nuit blanche thématique du samedi 5 juillet à 20 h au dimanche 6 à 7 h, dans la grande salle de La Cursive. Elle sera suivie d'un petit-déjeuner offert sur le Vieux Port, au lever du soleil.

Pour en savoir plus:
<http://www.festival-larochelle.org/>

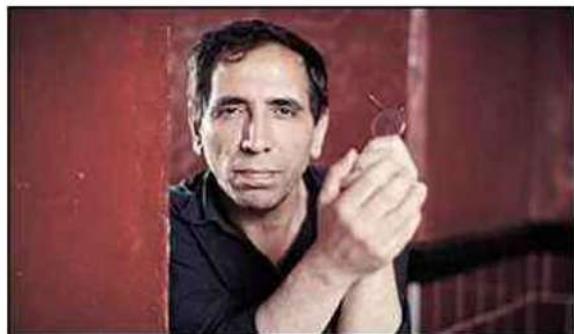
3 juillet 2014

► CÔTÉ INTERMITTENTS

Temps fort de la saison culturelle en Charente-Maritime, les Francofolies de La Rochelle ne pourraient pas être sans le travail fourni par les intermittents du spectacle. Depuis plusieurs semaines ces derniers se mobilisent avec, au cœur de leur contestation, la nouvelle convention assurance-chômage durcissant les conditions d'indemnisation des professionnels du spectacle. A La Rochelle les intermittents de la région se sont invités le 27 juin dernier au festival international du film, pour sensibiliser le public mais sans bloquer l'événement malgré les menaces de grèves relayées par la CGT spectacle Poitou Charentes. Qu'en sera-t-il demain ? Les Francos sont sur la liste dressée par le syndicat dans son appel à la grève. De son côté, l'organisation du festival, soutien le mouvement des intermittents. Elle indique d'ailleurs sur son site : « *Cette nouvelle réforme du 23 mai 2014 représente un nouveau pas vers la précarité et met en danger les conditions d'emploi de tout un secteur qui participe à l'exception culturelle française.* » Réunis mardi 2 juillet, les intermittents n'ont pas parlé de blocage de la manifestation mais plutôt d'actions ponctuelles qui seront menées. Ils sont en cours de négociations avec les organisateurs du festival musical.

28 septembre 2014

À compétition officielle, jury exceptionnel



Pour départager les films en compétition officielle internationale, un jury de choix se réunira sous la présidence de Mohsen Makhmalbaf. Né à Téhéran en 1957, ce scénariste, réalisateur et écrivain symbolise la nouvelle vague du cinéma iranien. Arrêté à l'âge de 17 ans, il a passé cinq ans en prison pour avoir lutté pour la démocratie. Un combat qu'il poursuit depuis toujours, notamment à travers ses œuvres. Ses films et ses documentaires – une trentaine à son actif ! – ont été récompensés dans le monde entier. À ses côtés pendant le festival : Prune Engler, déléguée générale du festival international du Film de La Rochelle, et membre des jurys de nombreux autres festivals (Cannes, Istanbul, Fribourg etc.), Patrick Chauvel, réalisateur de documentaires et photoreporter de guerre, Ghassan Salhab, réalisateur et écrivain libanais, et enfin Anne Girouard, comédienne, incarnant entre autres personnages la Reine Guenièvre dans la série télévisée Kaamelott.

S.L

29 octobre 2014

FESTIVAL *En mars 2015 à Bezons*

Ciné Poème : appel à projets

Pour sa quatrième édition, le festival Ciné Poème, premier festival unissant cinéma et poésie, ouvre sa sélection de films courts de quinze minutes maximum, produits après 2012 et francophones. Ciné Poème se déroulera les 19, 20 et 21 mars 2015 à Bezons, avec comme membres du jury professionnel : Serge Regourd (vice-président de la cinémathèque de Toulouse), Alain Borer (poète), Philippe Lefait (journaliste à France 2), Véronique Siméon (Printemps des poètes) et Prune Engler (déléguée générale du [festival] du film

de la Rochelle). À l'issue des trois jours de projections, le prix Laurent-Terzieff du court métrage de poésie, doté de 4 000 euros, sera remis. Un prix de la jeunesse doté de 1 500 euros, ainsi qu'un prix du public d'un montant de 1 000 euros viendront s'ajouter au palmarès.

Inscription en ligne sur www.filmfestplatform.com jusqu'au 5 décembre 2014. Plus d'infos sur le site partenaire www.printempsdespoetes.com ou à par mail via cine-poeme@mairie-bezons.fr

25 juin 2014

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM

PÉPITES ET DÉCOUVERTES

Cinéphiles de tous bords, réjouissez-vous ! Le festival International du Film de La Rochelle revient pour sa 42^e édition. Comme tous les ans, ces 10 jours de projections sur le Vieux Port, seront l'occasion de découvrir des cinéastes qui seront peut-être les grands de demain ou de (re)découvrir des auteurs et des acteurs qui ont marqué leur temps. Une programmation éclectique et pointue sans esprit de compétition, c'est ce qui fait la spécificité de ce festival et le rend si convivial. En effet, si les professionnels - qu'ils soient distributeurs ou exploitants - viennent nombreux, à La Rochelle contrairement à Cannes, c'est le public qui est la vedette. Et si l'on aperçoit moins de stars arpenter le Vieux Port que sur la Croisette, on voit tout autant de films, si ce n'est plus, dont beaucoup d'inédits. Cette année, comme à son habitude, le festival a choisi de rendre hommage à plusieurs grands noms du cinéma contemporain. Hannah Schygulla, Bruno Dumont et



Le festival, c'est l'occasion de se faire une toile en plein air sur le Vieux Port. (Photo Jean-Michel Sicot)

Pippo Delbono seront ainsi mis à l'honneur avec une rétrospective de leurs films. "Ptit Quinquin", la série de Bruno Dumont pour Arte sera également projeté en avant-première.

Parmi les cinéastes à découvrir, l'équipe du festival a choisi cette année, le Birman Midi Z, dont les films seront présentés pour la première fois en France. Une oeuvre politique et poétique sur les parcours de clandestins entre la Birmanie, Taïwan et la Thaïlande.

Le réalisateur sera présent à La Rochelle, du 3 au 6 juillet.

les enfants ne sont pas oubliés. Le coup de projecteur sur le cinéma d'animation tchèque leur donnera l'occasion de découvrir s'ils ne les connaissent pas déjà, des œuvres pleines d'humour et d'inventivité, comme "la petite taupe".

Il ne reste plus qu'à réserver vos places.

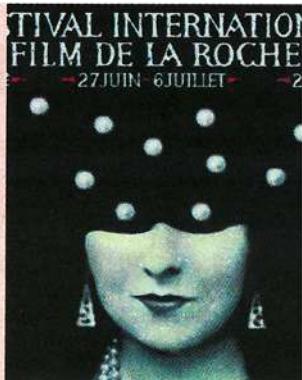
SLA

Du 27 juin au 6 juillet. Infos : www.festival-larochelle.org

25 juin 2014

Cinéma

La 42^e édition du Festival international du film de La Rochelle courra du 27 juin au 6 juillet avec des hommages.



La Rochelle

Festival du film, 42^e !

La prochaine édition du Festival international du film de La Rochelle se déroulera du 27 juin au 6 juillet.



Bernadette Lafont dans le film *La Fiancée du pirate*.

Photo D.R.

Aujourd'hui devenu une institution, ce rendez-vous de tous les cinéphiles est toujours autant suivi. À l'aube de la saison estivale, il plonge La Rochelle et ses alentours dans une ambiance "grand écran". Cette année n'échappera pas à la règle avec un programme dense que même les plus grands fans de cinéma auront probablement du mal à suivre à la lettre. Pour exemple, pour la seule journée du 28 juin, près de quarante projections ou rendez-vous sont programmés !

Des airs de croisette...

Au cours du festival, les organisateurs ont choisi de prolonger un peu la magie du Festival de Cannes à La Rochelle... En effet, le film lauréat de la Palme d'or, *Winter sleep*, du Turc Nuri Bilge Ceylan, sera projeté dimanche 29 juin. Par ailleurs, le festival s'ouvrira notamment avec le dernier film de Céline Sciamma, *Bande de filles*, qui a déjà ouvert la Quinzaine des réalisateurs à Cannes. Les quais rochelais auront des airs de

croisette cette année !

Tout au long des dix jours, les rendez-vous traditionnels du festival se succéderont (Ici et Alleurs, d'Hier à Aujourd'hui, programmation pour enfants...).

Parmi les événements à ne pas manquer, la rétrospective consacrée à Howard Hawks ou bien la programmation intitulée "Se souvenir de Bernadette Lafont", en hommage à la comédienne disparue l'année dernière. Plusieurs de ses films seront projetés pour l'occasion à La Rochelle, parmi lesquels *Les Mistons* de François Truffaut, *Les Bonnes Femmes* de Claude Chabrol, *La Fiancée du pirate* de Nelly Kaplan (en présence de la cinéaste), etc.

Enfin, comme chaque année, le festival se clôturera par une nuit blanche avec petit-déjeuner servi sur le vieux-port le dimanche matin. Quatre films sont à l'affiche sur le thème "La Nuit de l'évasion" avec *La Grande Illusion* (1937) de Jean Renoir, *Le Trou* (1960) de Jacques Becker, *Seuls sont les indomptés* (1962) de David Miller et *La Grande Évasion* (1963) de John Sturges. ■

J.L.

42^e Festival international du film de La Rochelle, du 27 juin au 6 juillet.
www.festival-larochelle.org

23 juillet 2014

En bref

Succès du Festival international du film de La Rochelle

L'édition 2014 du Festival international du film de La Rochelle a été un beau succès avec 82 122 entrées réparties sur 316 séances. L'engouement et l'enthousiasme ont véritablement marqué cette édition sur les 10 lieux du festival.

17 septembre 2014

Maison centrale

Par ici la sortie projeté salle Vauban

Le film réalisé entre 2009 et 2013 avec des personnes détenues à St-Martin est projeté salle Vauban le 23 septembre à 18h30.



Jean Ruback et Amélie Compain.

Photo D.R.

Dans le cadre du Festival International du Film de La Rochelle, un atelier cinéma est mené depuis 2009 à la maison centrale de Saint-Martin-de-Ré. Enseignant à l'École des Beaux-Arts de Poitiers, Jean Rubak a animé ces ateliers à la prison de l'île de Ré durant six années en compagnie d'Amélie Compain. "En présentant ce film réalisé à la prison de Saint-Martin, il est tentant de se retourner sur le chemin parcouru. Nous avons commencé par un dessin animé en papier découpé (et comme on le sait, le dessin animé a précédé de quelques années l'invention du cinéma). Dans le second, sont apparues les premières photos de personnages réels en mouvement (les frères Lumière étaient passés par là...). Le troisième utilisait des trucages (que Méliès

connaissait déjà...). Avec le quatrième, ce fut l'arrivée du "parlant", c'est-à-dire du "chantant" (ce que le cinéma a connu avec Le Chanteur de jazz). Le cinquième film privilégie les comédiens, le décor, le dialogue..." Ce film *Par ici la sortie* retrace les étapes majeures de l'histoire du 7^e art, ici vu et exprimé avec le regard de certaines personnes détenues à la maison centrale.

Le film de Jean Ruback et Amélie Compain est d'abord projeté à une classe de 3^e au collège Les Salières, puis il est présenté au public le 23 septembre, salle Vauban. ■

Projection du film *Par ici la sortie* le 23 septembre à 18h30, salle Vauban. Cette projection sera suivie d'échanges avec les professionnels. Des représentants du SPIP et de la Maison Centrale, du Festival International du film de La Rochelle, de la municipalité seront présents.

1er octobre 2014

Saint-Martin-de-Ré

Le cinéma ouvre ses portes aux détenus

Après leur présentation au Festival du film de La Rochelle les films réalisés par les détenus de la Maison centrale de Saint-Martin ont été projetés salle Vauban mardi 23 septembre.



Jean Ruback et Amélie Compain, lors de la projection salle Vauban, ont expliqué leur travail avec les détenus

Par ici la sortie, c'est le titre de cet ensemble de courts-métrages compilés par Amélie Compain et Jean Rubak, suite à leur travail avec des détenus de la maison centrale de Saint-Martin. Cette réa-

lisatrice de films d'animations et cet enseignant aux Beaux-Arts de Poitiers ont mené un projet de six ans avec la prison. Chaque année, ils ont franchi la grille pour préparer une production et la présenter

au festival.

Le montage a été projeté pour tous les publics dans la salle Vauban et pour les 3^e au collège des Salières. Les collégiens, fascinés, ont découvert la technique du collage dans ces

1er octobre 2014

petits films “qui ressemblent à l’origine du cinéma”, pour Jean Rubak.

Du bricolage

Au fil des ateliers, les techniques se sont perfectionnées, mais tout a commencé avec du bricolage. Le premier film a été réalisé par animation avec du papier découpé. Comme pour ces oiseaux survolant une prison où ont poussé des palmiers. Puis, la pixellisation a fait son entrée. Mais pas de caméra, tout a été filmé avec un appareil photo en mode rafales.

Pour les décors, ils sont tous faits de carton. “C'est difficile d'apporter du matériel dans la prison”, explique Jean Rubak. D'autant que leur studio est grand de 18 m². Ils ont quand même réussi à y faire entrer une fusée en carton haute de 6,80 mètres. Pour la bande-son, ce sont des détenus musiciens qui s'en sont chargés eux-mêmes. Les répliques ont été enregistrées après tournage, puisque le procédé obligeait à tourner en muet. “Comme ils avaient du mal à apprendre par cœur, je leur criais les textes pendant qu'ils jouaient”, s'amuse le professeur.

Avant d'obtenir des autorisations de droits à l'image, les réalisateurs ont dû aussi trouver des stratagèmes pour cacher les visages. Ainsi, dans une ville plongée sous les eaux à cause du réchauffement climatique, les trois héros se promènent

en scaphandres.

Un grand délire

“On est quand même un peu tapés”, confie Amélie Compain, lors du débat qui a suivi en présence des représentants des organismes participants : le SPIP (Service de probation et d'insertion pénitentiaire) et la municipalité, en plus du Festival de La Rochelle et de la maison centrale. La jeune femme s'est réjouie d'avoir été soutenue par tout ce monde dans son “délire”. Et d'abord par les détenus.

Les scénarios, farfelus mais pas insensés, ont été écrits à plusieurs mains. “D'abord, les détenus nous ont raconté des histoires, sur leur enfance par exemple, et nous les avons mises en forme ensemble”, a retracé Jean Rubak. Certains dessins ont été faits par les détenus, ou des textes écrits par l'un d'entre eux, poète. “Mais ils voulaient vite tourner, faire des choses, ne pas s'éterniser sur la pré-production.” Le processus de création, aux dires des intervenants, a été libre, et sans la présence de gardiens. “On n'était plus en prison”, auraient exprimé les comédiens et les participants qui étaient derrière la caméra.

Dans chacun de ces contes enchantés, en tout cas, par le ciel, par la mer ou simplement par la fenêtre, les personnages finissent toujours par sortir. ■ **Elina Baseilhac**

21 juin 2014

SORTIES

LES CHOIX DU MAG



Plus d'une centaine de films et d'autres choses, encore, à voir, du 27 juin au 6 juillet au Festival international du film de La Rochelle (17)

Dès vendredi 27 juin, et plus d'une semaine durant, il sera, sinon impossible d'y échapper, du moins chaudement recommandé de fréquenter les salles obscures : le 42^e Festival international du film de La Rochelle proposera plus d'une centaine de films de tous horizons, plus des rencontres et des soirées spéciales – dont une « nuit blanche » et une leçon de musique avec Bruno Fontaine. En focus, cette année, des rétros cinéma muet soviétique et

Howard Hawks, un hommage à Bernadette Lafont et un programme jeune public particulièrement relevé incluant un cycle ciné d'animation tchèque – en présence du génial Jiří Bárta, auteur de « Drôle de grenier » (notre photo). En amont, du 23 au 26, le marché des pros Sunny Side of the Doc s'ouvre le soir au grand public avec la crème du documentaire mondial.
www.festival-larochelle.org ;
www.sunnysideofthedoc.com

Mensuels

septembre 2014

FAIRE LE SIÈGE DE LA ROCHELLE EN JUILLET

S'il n'y a pas encore de festival de polar à La Rochelle, il y a en revanche un formidable festival de cinéma qui, en plus de quarante ans d'existence, s'est hissé au deuxième rang derrière Cannes par le nombre de films projetés et de spectateurs.

Chaque année, début juillet, la ville est assiégée par les fervents du septième art qui viennent découvrir le programme concocté par Prune Engler et Sylvie Pras. Classiques, films de patrimoine muets, cinéma indépendant ou avant-premières, il y en a pour tous les goûts. Et naturellement, le film noir et policier est toujours bien représenté. Cette année, hommage à Howard Hawks oblige, on a pu se régaler à revoir *Scarface*, chef-d'œuvre d'une étonnante audace qui n'a pas pris une ride. Quant au *Grand Sommeil*, l'amateur se dit à chaque nouvelle vision qu'il va enfin trouver le bon chemin dans le labyrinthe du scénario grâce à une vigilance de tous les instants. Peine perdue, ce film-là vous enserre dans ses tentacules mortels, vous errez dans le brouillard et vous vous demandez toujours à la fin qui a tué Geiger. Reste l'essentiel : une sublime transe à laquelle vous vous abandonnez, bercés par les voix de Bogart et Bacall. Un Hawks plus rare figurait également au menu : *Le Code criminel* avec Walter Huston, Philips Holmes et Boris Karloff. Film passionnant sur la prison et le caractère arbitraire de la justice, sa réalisation sèche et efficace lui confère la simplicité d'une tragédie. L'histoire de ce jeune homme qui tue par accident le fils du gouverneur, se retrouve derrière les

barreaux et apprend le « code criminel », c'est-à-dire le code qui régit les relations entre détenus, aurait pu être écrite par Edward Bunker. Seule la fin trop mélodramatique et optimiste détone, mais elle ne ruine en rien les qualités de ce film à découvrir ou à revoir.

Vous pensiez que c'était tout ? Pas du tout. Alain Cavalier est venu en personne présenter *Mise à sac* qui n'avait pas été projeté sur grand écran depuis longtemps. Adapté de *En coupe réglée* de Richard Stark, ce film de 1967 est, selon Cavalier, une fable politique imprégnée d'une ambiance révolutionnaire. Il le voit également comme un hommage à l'un de ses deux films préférés : *Quand la ville dort* (l'autre étant *Une partie de campagne* de Renoir). Le récit de ce hold-up monumental — il s'agit de mettre la main sur les richesses d'une ville entière — est construit avec une incroyable maîtrise du tempo. Aucune fioriture dans la mise en scène, pas d'effets spectaculaires propres au film de casse, mais au contraire un dépouillement « parkerien » et une ironie parfaitement conforme à l'esprit de Stark. Si l'incarnation de Parker par Lee Marvin est restée anthologique, celle de Michel Constantin dans *Mise à sac* surprend par sa crédibilité, sa justesse, son naturel. Malheureusement, pour la séance de rattrapage, ce sera difficile, puisque le film n'existe apparemment pas en DVD ! Avant le DVD, il faudra guetter la sortie en salles de deux films, projetés en avant-première au festival. *Qui vive*, premier long métrage de Marianne Tardieu, jeune réalisatrice sortie de l'école Louis-Lumière. Dans la tradition du cinéma noir et social, elle dessine le portrait tout en nuances d'un homme et de son milieu. Le milieu, c'est celui des travailleurs précaires et des banlieues défavorisées, l'homme (magistralement interprété par Reda Kateb), c'est un Algérien contraint d'habiter chez ses parents et d'accepter un boulot de vigile pour payer ses études d'infirmier. Bien entendu, un grain de sable va venir tout enrayer...

Saluons la mise en scène limpide et élégante, juste de bout en bout, sans doute parce que Marianne Tardieu ne cède jamais aux clichés, ni thématiques, ni stylistiques, pour pouvoir s'approcher de la vie au plus près. Une belle découverte, de même que *Tuer un homme* du Chilien Alejandro Fernández Almendras. Le titre semble annoncer la couleur, mais au final, le film se révélera encore plus sombre qu'on le prévoyait. De la première scène où on l'aperçoit à l'arrière-plan, au cœur d'une forêt, au plan final, on ne quittera quasiment pas Jorge, cet homme simple et honnête, dont la vie va se transformer en calvaire quand le pitoyable chef de bande d'une cité commence à le harceler. Jusqu'à l'insupportable. Jusqu'à l'irréparable. L'implacabilité de la trajectoire vers la chute glace le sang. Almendras parvient à la fois à ne rien épargner au spectateur et à éviter tout voyeurisme complaisant. Ce qui reste en tête, c'est une réflexion sur la nature et la cause du crime, sur la culpabilité individuelle, mais aussi un terrible constat social et politique. Il ne faudra pas manquer ce film quand il sortira sur les écrans.

Enfin, tous les habitués de La Rochelle le savent, le festival s'achève traditionnellement par une nuit blanche autour d'un thème. Cette année, l'évasion ! L'occasion de revoir entre autres *La Grande Evasion* (incontournable) et *Le Trou* de Jacques Becker.

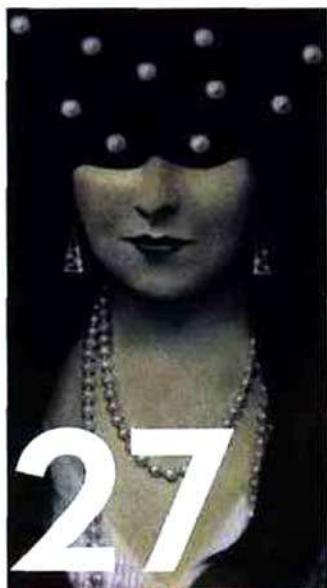
Si vous vous en voulez d'avoir raté tout cela, une seule solution : noter la date de la future édition dans votre agenda. C'est toujours la première semaine de juillet que ça se passe. Et ça passe toujours trop vite.

Jeanne Guyon

Renseignements :
www.festival-larochelle.org

juin 2014

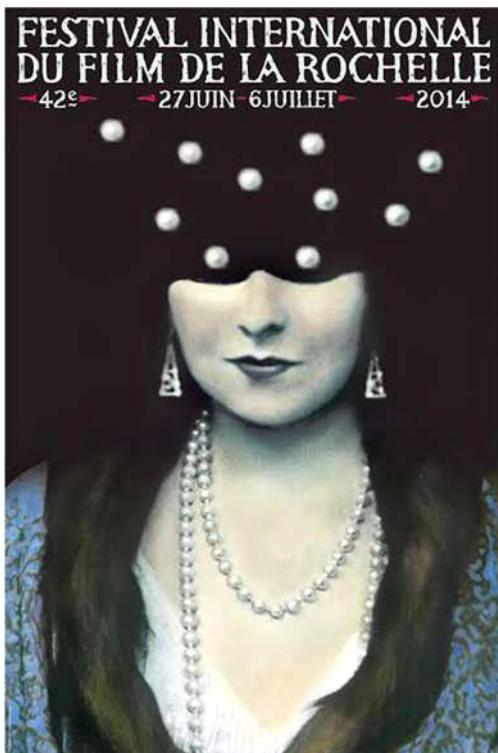
LES DATES DE JUIN



FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM LA ROCHELLE

Après Cannes et ses paillettes, l'été dévoilant ses premiers rayons, la cité blanche de La Rochelle déroule le programme de son 42^e festival international du film. Ici pas de compétition mais de l'exploration pure et dure. Au menu, une rétrospective Howard Hawks, l'âge d'or du cinéma soviétique, des hommages et des découvertes.

juillet 2014



■ | De La Rochelle au Forum des images

Du cinéma pour tous les goûts

L'été des festivals de cinéma commence traditionnellement avec l'incontournable rendez-vous de La Rochelle du 27 juin au 6 juillet. Le Festival international du film de La Rochelle rend cette année hommage, entre autres, à Hanna Schygulla, et à la regrettée Bernadette Lafont. Les programmateurs proposent deux rétrospectives, l'une consacrée à Howard Hawks et l'autre au cinéma soviétique muet.

Du 16 au 24 juillet, les 55^{es} ciné-rencontres de Prades (66) (www.cine-rencontres.org) invitent Jean-Pierre Darroussin et donnent carte blanche au réalisateur et critique Michel Ciment. À Paris, cinéphiles et promeneurs sont invités du 23 juillet au 24 août à s'installer sur les pelouses du parc de la Villette pour les séances quotidiennes de cinéma en plein air (*lire p. 45*). Si vous passez par l'Ardèche, ne ratez pas les États généraux du film documentaire de Lussas, du 17 au 23 août (www.lussasdoc.org), pour y découvrir ou y revoir le meilleur du genre, dans une ambiance chaleureuse et sans tapis rouge. Enfin, du 4 au 14 septembre, le bien nommé Étrange Festival ([www.étrangefestival.com](http://www.etrangefestival.com)) fêtera ses 20 ans au Forum des images à Paris et nous promet un cocktail de bizarries filmiques plus explosif que jamais pour célébrer l'événement. ●

juillet 2014

Ô clair de la lune › Plein air

Les classiques s'exhibent dans la cour de La Cinémathèque de Toulouse.

Comme chaque été et pour la dixième année, La Cinémathèque de Toulouse s'installe à ciel ouvert, sous les arbres de la cour de la rue du Taur, avec le bruit du projecteur en fond sonore. Durant ce cycle "Plein air", chacun des vingt-sept films programmés est présenté à la fois en extérieur, à la nuit tombée, mais également en salle en début de soirée. Dans cette nouvelle sélection estivale de classiques de l'histoire du cinéma, de nombreux genres sont représentés : la comédie, le musical, le drame, le western ou le polar, sans oublier le film d'auteur. Parmi les titres annoncés : "Quai des brumes" de Marcel Carné, "La Baie des Anges" (photo) de Jacques Demy, "Le Samouraï" de Jean-Pierre Melville, "La Piscine" de Jacques Deray, "Le Bel Antonio" de Mauro Bolognini, "L'Impératrice rouge" de Josef von Sternberg, "La Rivière sans retour" d'Otto Preminger, "Johnny Guitar" de Nicholas Ray, "La Garçonne" de Billy Wilder, "Kansas city" de Robert Altman, "Les Dents de la mer" de Steven Spielberg, "Shining" de Stanley Kubrick, "Alien, le huitième passager" de Ridley Scott, "Boulevard de la mort" de Quentin Tarantino, etc.



"La Baie des Anges" de Jacques Demy (1962)
© collections La Cinémathèque de Toulouse

Par ailleurs, à l'occasion de son cinquantième anniversaire, La Cinémathèque de Toulouse est invitée à présenter au "Festival du film de La Rochelle"⁽¹⁾ une sélection d'onze films muets issus de sa riche collection de films soviétiques. Quant aux trentièmes "Rencontres cinéma du Gindou"⁽²⁾, elles invitent comme chaque année la cinémathèque toulousaine pour une carte blanche dans le Lot. Elle y montrera cet été quelques-uns des films qui ont marqué les années 80.

> Jérôme Gac

• Jusqu'au 2 août, du mardi au samedi, à La Cinémathèque de Toulouse (69, rue du Taur, 05 62 30 30 11, lacinemathequedetoulouse.com)

(1) "Festival du film de La Rochelle", du 27 juin au 6 juillet (festivalharochelle.org)

(2) "Rencontres cinéma du Gindou", du 23 au 30 août (gindoucinema.org)

jeune cinéma

septembre 2014

LA ROCHELLE (juin-juillet 2014)

FESTIVALS

Le Festival de La Rochelle (27 juin-6 juillet 2014) s'est révélé cette année encore le rendez-vous incontournable des cinéphiles venus de toute la France pour savourer le menu concocté par Prune Engler et Sylvie Pras. Des hommages (Jean-Jacques Andrien, Pippo Delbono, Bruno Dumont, Hanna Schygulla), une rétrospective de dix-neuf films d'Howard Hawks, des films restaurés, des nouveautés (avec une forte présence française et européenne) se sont succédé sans faillir pendant dix jours.

L'un des événements les plus forts de cette 42^e édition fut l'hommage rendu à la Cinémathèque de Toulouse pour ses cinquante ans. À cette occasion ont été montrés onze films muets soviétiques. Un tel choix de programmation s'imposait tant le fonds russe et soviétique de Toulouse est important. Natacha Laurent, déléguée générale, a rappelé les liens que Raymond Borde, le fondateur, avait su tisser avec le Gosfilmofond, archive du cinéma en Union soviétique et son directeur Victor Privato. Ce dernier envoyait des films à Toulouse et Raymond Borde faisait de même vers Moscou. D'où cette collection exceptionnelle conservée dans la ville rose. La sélection s'est avérée fort pertinente dans la mesure où elle a vu cohabiter des noms connus, Eisenstein, Barnet, Vertov et d'autres moins célèbres, Preobrazenskaia, Ermler, Room (1). On a pu passer du mélodrame (*Le Village du péché* d'Olga Preobrazenskaia) à la comédie (*La Fête de Saint-Jorgen* de Yakov Protazanov, joyeuse satire anticléricale ou *La Maison de la rue Troubnaya* de Boris Barnet) ou par des films

ancrés dans la réalité sociale de l'époque (les films de Friedrich Ermler, *Le Cordonnier de Paris* ou *Katka, pomme reinette* en particulier).

Autre moment fort du festival, la programmation autour d'Alain Cavalier permettait d'appréhender l'évolution de son travail. Un film classique de 1967, *Mise à sac*, avec une formidable équipe de comédiens: Michel Constantin, Daniel Ivernel, Paul Le Person, tous engagés pour le casse du siècle... Ce film méconnu témoigne pourtant de la parfaite maîtrise par Cavalier d'un cinéma à suspense. Un programme de huit courts métrages, *Cavalier Express*, montrant l'étendue de son inspiration, du documentaire (*La Matelassière*) à une réflexion sur ce que filmer veut dire (*Faire la mort*) en passant par un kaléidoscope de portraits de Catherine Deneuve tirés de son film *La Chamade*. Enfin, une avant-première, *Le Paradis*, que le cinéaste résume magnifiquement dans le catalogue: "Deux mini-dépressions de bonheur, plus l'attente de la troisième, suffisent à un cinéaste pour croire en une certaine beauté de la vie, ce qui entraîne un plaisir de la filmer". La projection

jeune cinéma

septembre 2014



de cette œuvre si personnelle, si intime, si hors normes, fut suivie d'une rencontre avec le public d'une rare intensité.

L'un des plaisirs du festival, chaque année, est la (re)découverte de films restaurés, visibles ensuite dans les salles - une quinzaine de titres cette année. On a pu ainsi se rendre compte que *Jeux interdits* de René Clément (présenté par la malicieuse Brigitte Fossey) restait un film indémodable, interprété par des comédiens tous très justes. On a pu aussi revoir avec nostalgie *La Vieille Dame indigne* de René Allio, qui n'a rien perdu de son pouvoir émotionnel, grâce à l'actrice exceptionnelle qu'était Sylvie. Quant à *Paris, Texas*, redécouvert trente ans après sa Palme d'or, il nous éblouit encore, grâce notamment à la sublime photographie de Robby

Muller. Il reste peut-être le meilleur film de Wim Wenders, bien que son nouveau documentaire *Le Sel de la terre* sur le travail du photographe Sebastião Salgado, ne manque pas de qualités. Après sa projection à La Rochelle, chacun pourra le vérifier à l'automne, lors de sa sortie en salles...

Philippe Rousseau

1. *Le Fantôme qui ne revient pas* d'Abram Room, "film unique, bizarre et inattendu", comme le définissait Raymond Borde dans *Midi-Minuit Fantastique*, sera repris à la Cinémathèque de Toulouse le 4 novembre. *Un débris de l'empire* de Friedrich Ermler, réflexion engagée non-exempte d'esprit critique sur le passage au socialisme sera projeté en ouverture du prochain festival *Zoom arrière*, le 6 mars 2015. Enfin, une programmation intitulée *Tarkovski et autres poètes du cinéma soviétique* sera également proposée en octobre 2014. Les "Sudistes" (et les autres...) ne manqueront pas ces rendez-vous.

Le Fantôme qui ne revient pas (Abram Room, 1930)

juillet 2014



Bernadette Lafont dans *La fiancée du pirate*

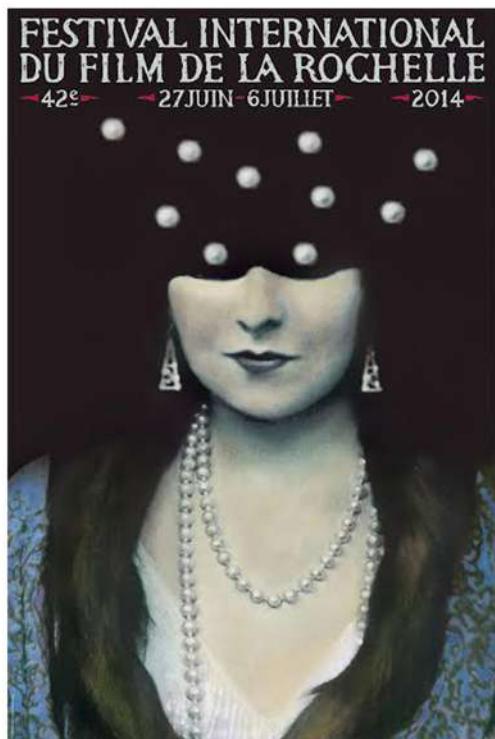
DU 27 JUIN AU 6 JUILLET À LA ROCHELLE

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

Deux rétrospectives (Howard Hawks et l'âge d'or du cinéma muet soviétique) ainsi qu'une ribambelle d'hommages à Hanna Schygulla, Bruno Dumont, Jean-Jacques Andrien, Pippo Delbono, Midi Z et au cinéma d'animation tchèque sont prévus du 27 juin au 6 juillet. Le 29, une soirée «région Poitou-Charentes» en présence de Nelly Kaplan est l'occasion de redécouvrir *La fiancée du pirate* et *Mademoiselle Kiki et les Montparnos*
05 46 52 28 96 www.festival-larochelle.org



juin 2014



LA ROCHELLE SUR GRAND ÉCRAN

Un festival parfaitement dans son rôle de transmission et d'innovation: de l'animation tchèque au cinéma muet soviétique, de Howard Hawks à Midi Z, unique cinéaste birman. Du 27 juin au 6 juillet. <http://www.festival-larochelle.org>

LA ROCHELLE madame

été 2014

Festival International du Film de La Rochelle

27 juin au 07 juillet 2014

Depuis plus de 42 ans, cette manifestation à la programmation éclectique a su conquérir un public grandissant d'année en année. Son originalité est de n'avoir ni prix ni jury. Il y a une volonté de comparaison plutôt que de compétition. Le programme est constitué de films en provenance de nombreux pays différents, ainsi que de rétrospectives de certains réalisateurs. Il a su trouver une place à part entière dans le réseau des festivals de cinéma nationaux en demeurant l'un des plus fréquentés et reconnus.

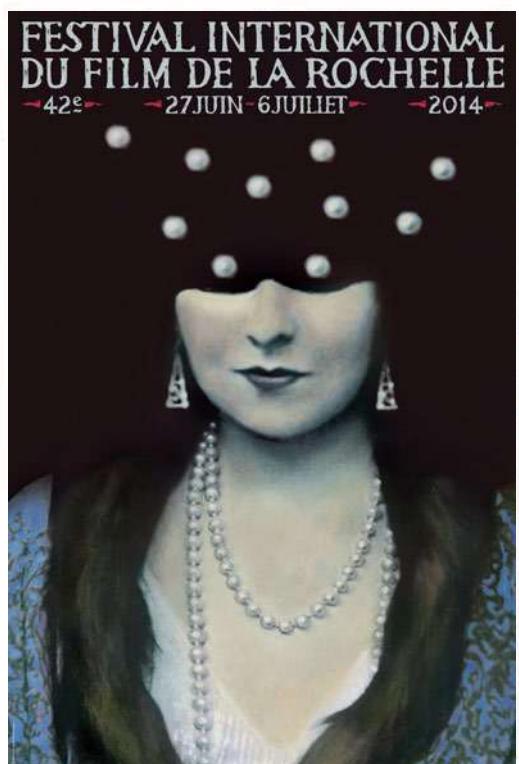
L'édition 2014 aura lieu du vendredi 27 juin au dimanche 6 juillet avec deux rétrospectives : Howard Hawks et l'âge d'or du cinéma muet soviétique.

Des hommages à Hanna Schygulla, Bruno Dumont, Pippo Delbono, et au cinéma d'animation tchèque. Une leçon de musique avec Bruno Fontaine.

Un hommage à Bernadette Lafont, pour se souvenir des facettes de cette comédienne incomparable.

Une séance en plein air le vendredi 4 juillet à 22h30.

Le Festival se termine dans la nuit du samedi 5 au dimanche 6 juillet par une nuit blanche des films d'évasion, suivie d'un petit déjeuner sur le vieux port, au lever du jour.



LE COURRIER

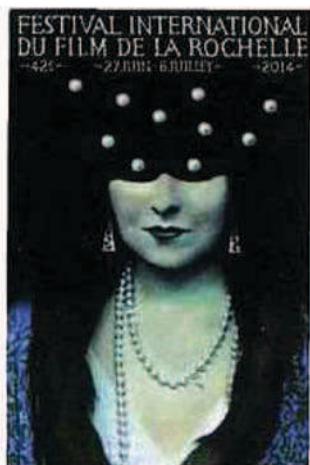
DE L'ASSOCIATION FRANÇAISE

ART & ESSAI

juin 2014

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

à La Rochelle (17), du 27 juin au 6 juillet



La 42^e édition du Festival de La Rochelle propose quatre hommages consacrés au cinéaste belge Jean-Jacques Andrien, à l'acteur italien Pippo Delbono, au réalisateur et scénariste français Bruno Dumont et à l'actrice allemande Hanna Schygulla, ainsi qu'une découverte du jeune et unique cinéaste birman Midi Z. Elle sera aussi l'occasion de découvrir plusieurs rétrospectives dédiées à l'âge d'or du cinéma muet soviétique, à Howard Hawks, à Bernadette Lafont, au cinéma d'animation tchèque, enrichies de nombreuses projections de films classiques récemment ou prochainement réédités en salles.

Comme chaque année, l'AFCAE s'associe aux deux journées de présentation de films de Patrimoine organisés par l'ADRC. Les professionnels pourront, ainsi, se retrouver les mercredi 2 et jeudi 3 juillet pour échanger leurs pratiques et la présentation du *line-up* des distributeurs de l'ADFP. Un échange sera consacré aux événements à créer pour faire venir le public vers les classiques et favoriser la fréquentation des salles. Huit films réédités seront présentés en avant-première, en présence des distributeurs : *Sacco et Vanzetti* de Giuliano Montaldo, *Paris Texas* de Wim Wenders, *Le Grand Paysage d'Alexis Droeven* de Jean-Jacques Andrien, *Seconds – L'Opération diabolique* de John Frankenheimer, *Mademoiselle Julie* de Alf Sjoberg, *L'Impossible Monsieur Bébé* de Howard Hawks, *La Grande Ville* de Satyajit Ray et *Miracle au village* de Preston Sturges.

www.festival-larochelle.org
www.adrc-asso.org

LE JOURNAL CCAS

mai 2014

Festivals partenaires



© PHILIPPE MARINI/CCAS

En bref, quelques dates à retenir pour participer à ces événements culturels, dont la CCAS est partenaire : **Les rencontres Arts nature** (Horizons) dans le massif du Sancy, du 12 juin au 12 septembre, avec un temps fort au centre CCAS de Superbesse le dernier week-end de juin.

Le Festival international du film de La Rochelle, du 27 juin au 7 juillet.
Les Étés de la danse, à Paris, du 10 au 26 juillet.
Le Festival du film européen de Lama, en Corse, du 26 juillet au 1^{er} août.
Les 17^{es} Rencontres internationales de théâtre ARIA, début août, en Corse.

mai 2014

Raymond Bellour (écrivain, France)



Deux émotions de cinéma

L'émotion de cinéma est impondérable. Elle frappe dans un semi-hasard, selon les gens et les moments. Son souvenir aussi va et vient librement, comme celui de toutes les images de mémoire. Aléatoire mais impératif, à chaque instant venu. Si bien qu'à la demande des *Cahiers*, un instant ou moment m'est ainsi revenu, qui a comme comblé l'attente accumulée depuis un demi-siècle de voir enfin sur un grand écran de cinéma *Wild River* de Kazan, qui m'avait toujours échappé (Festival de la Rochelle 2010, photos).

Le film est puissant, à la fois aérien et pesamment terrestre, les identifications fortes à des personnages marqués. La fatalité dont le film est nourri veut que deux êtres faits pour demeurer étrangers l'un à l'autre sont attirés par cette discordance. Lui, un administrateur envoyé de la ville pour surveiller la construction d'un barrage sur la rivière Tennessee. Elle, une jeune veuve et petite-fille d'une fermière farouchement opposée à toute intrusion extérieure. Montgomery Clift, Lee Remick. Ils sont maintenant près d'un arbre, à côté de la rivière. Ils se parlent, attirés l'un vers l'autre, sans se toucher encore. Ils se regardent, jeu des plans qui se rapprochent, champ, contrechamp, gros plans, etc. Il m'a fallu alors un temps pour comprendre le saisissement comme hors de proportion qu'avait provoqué cet échange de plans, au point d'être resté inoubliable. Un détail, de ceux dans lesquels Dieu gît. Le coupant insensé des regards qui transit tient au fait que les yeux de ces deux corps en proie à leur désir sont faits du même bleu. Un bleu métallique, à la fois transparent et insondable. Son intensité s'accroît à proportion des traits distinctifs propres aux deux visages : Montgomery Clift, le visage recomposé après son accident, au regard frappé d'une sorte de folie illocalisable. Lee Remick, les yeux trop enfouis sous ses arcades sourcilières, qui donnent à son beau visage un air de masque, comme si toujours elle pensait ou éprouvait trop au-delà d'elle-même.

Cette émotion qui peut sembler une émotion de scénario et tenir à l'histoire contée est aussi, avant tout, ou après tout, une pure émotion de forme, de force, d'intensité qui surgit, passant directement du corps du film au corps du spectateur qui en reste étourdi et en conservera la marque, au fer bleu d'une expérience.

Mais il faut redire aussi que la qualité d'une émotion peut tenir à une minceur exemplaire. Revision, dans une des séances (« Filmer la (de) nuit ») du programme « La Nuit a des yeux », conçu et animé par Marie-Pierre Duhamel-Muller au récent Cinéma du réel, d'un moment de *La Captive* de Chantal

Akerman dont Sabine Lancelin a fait la lumière.

Simon erre la nuit à la recherche d'Ariane, plein de l'inquiétude jalouse dont Marcel couvait Albertine. Il croise une jeune femme, commence à en suivre une autre qui devient une ombre, au fil de plans acérés qui déjouent toute orientation possible de telle rue par rapport à telle autre. Soudain, il tombe sur Hélène, qui s'enquiert d'eux, de leur disparition hors du monde qui leur est commun ; et Simon se tourmente soudain à la mention d'une ancienne camarade d'Ariane dont Hélène avance le nom. Deux fois, pendant leur dialogue, des formes humaines ombreuses passent au fond de la perspective floue ouverte à droite, comme une fenêtre, dans la profondeur du cadre. Une fois dans un sens et une fois dans l'autre. Et soudain, après qu'Hélène a arrêté un taxi et que Simon demeure seul désemparé à l'intérieur du cadre fixe, une troisième silhouette indécise surgit, d'un pas rapide, de droite à gauche, dans une position latérale analogue à celle qu'occupe Simon depuis le second moment du plan où sa marche s'est interrompue pour faire face à l'irruption d'Hélène.

C'est la seule des trois formes ombreuses qui m'a saisi en projection. Les deux autres, préparant sans doute son effet, ne me sont apparues que sur le DVD. Comment nommer cet effet ? Sa minceur même empêche de lui donner un nom. Mais il captive le regard, frappant d'une soudaine animation la prostration passagère de Simon, immobile, les bras ballants, qui reprend sa marche siôt la forme disparue. Comme si l'intériorité supposée du segment de jalouse qui le ronge se trouvait exprimée par ce froissement passager qui se produit dans le fond de l'image. Mais c'est déjà trop dire. On pense aussi à un de ces effets de sens obtus ou de *punctum* par lesquels Barthes se sentait arrêté devant des photogrammes ou des photographies. Mais ce serait encore trop précis ; et surtout cette forme est en mouvement, c'est son passage quasi instantané (de une à deux secondes), son élasticité mystérieuse qui frappe. Elle produit une sorte de pli dans l'image, qui évoque plutôt l'écart développé par Deleuze, dans le chapitre « La perception dans les plis » de son livre sur Leibniz, entre la perception consciente et les petites perceptions, les niveaux macroscopique et microscopique de la perception.

Cinéma en majeur de Kazan, cinéma en mineur d'Akerman, image-mouvement, image-temps : la chose forte, dans ces deux cas qui se sont associés sous l'effet d'une mémoire involontaire, tient au fait qu'une sorte d'écart ou de supplément du récit par rapport à lui-même ménage chaque fois un événement d'image, aveuglant dans un cas, furtif dans l'autre, comme aux extrêmes de l'émotion de cinéma.

octobre 2014

HOMMAGE. Rencontre avec le réalisateur de *Krysar* à La Rochelle, où du 27 juin au 6 juillet le festival rendait hommage au cinéma d'animation tchèque.

Jirí Barta, lent et libre

I y a bien une énigme Jirí Barta. Si le concepteur d'un des films phares des années 80, le moyen métrage *Krysar* (1985), version expressionniste et crépusculaire du *Joueur de flûte de Hamelin*, est aujourd'hui considéré comme un maîtres de l'animation, rares sont ceux qui sont capables de citer plusieurs de ses œuvres. Il y a pourtant ses participations, modestes mais brillantes, à des films collectifs d'envergure, dont les *Autoportraits animés*, en compagnie de Plympton, Pärn, Tezuka ou son compatriote Švankmajer. Mais aussi des courts stupéfiant, dont le très beau *Yuki Onna*, montré à Annecy en 2013, et un long formidable, à la fois hommage à la tradition de la marionnette tchèque et sommet de l'hybridation animée, *Drôle de grenier!* (2009). Comme *Krysar*, il était montré cet été à La Rochelle, dans le cadre d'une rétrospective, limitée mais enthousiasmante, du cinéma d'animation tchèque. Impossible, en rencontrant Jirí Barta aujourd'hui à quelques pas

de La Coursive, de ne pas l'interroger sur ses projets ajournés ou avortés. Or, bien loin de l'aigreur de l'auteur maudit, apparaît la lucidité d'un artiste déterminé et combatif qui refuse de jouer les victimes ou de rendre les armes.

Le maître de l'hybride

S'il confesse, à 65 ans, que de nombreux cahiers de notes abandonnés se sont empilés dans ses tiroirs, Jirí Barta se plaît d'abord à mettre en avant le recours, d'un film à l'autre, à des techniques



Krysar de Jirí Barta (1985).

très diverses : « *Je vais jusqu'à me créer moi-même des obstacles, dans ma volonté constante de creuser la forme, de trouver une esthétique. Si tout était lisse, il n'y aurait pas de création, mais une routine.* » De fait, Barta choisit pour chaque film formes, textures et types d'animation qu'il se plaît à métisser pour mieux brouiller les cartes. C'est ainsi qu'il refuse l'arbitraire de la frontière trop vite tracée entre la prise de vues réelles et l'animation. Le savoureux *Monde disparu des gants*, en 1982, a recours à la pixilation pour recréer l'histoire des genres cinématographiques à partir d'un animisme de cuir et de laine. *Krysar*, de facture très différente, oppose des marionnettes figurant paradoxalement des êtres humains sculptés dans toute la raideur de leurs jointures apparentes à des rats animés pour obtenir un rendu « réaliste et biologique » qui n'est pas sans rappeler celui des animaux de Starewitch. La présence de gros plans de rats vivants ne fait qu'ajouter à l'hybridation de l'ensemble. *Yuki Onna*, qui retrace l'histoire traditionnelle de la Dame des neiges japonaise, pousse le principe le plus loin. Barta y projette ses propres prises de vues sur des feuilles de cire qu'il va ensuite animer avec une infinie patience.

Une telle minutie paraît anachronique aux yeux des décideurs : « *Les producteurs aimeraient que les choses soient rapides, bon marché, et que je puisse leur assurer un retour financier... dont je suis incapable.* » De fait, les soucis récurrents du cinéaste autorisent à se demander si, dans le cas de l'animation, la chute du communisme n'a pas substitué une censure économique à la censure idéologique. « *J'ai cette conviction, avance Barta sans céder réellement à la nostalgie. Quand je regarde en arrière, avant 1989, j'ai l'impression que les problèmes étaient nombreux mais peut-être moins douloureux. Il y avait une pression idéologique mais nous avions la formidable liberté du temps. Nous étions lents et libres.* » D'ailleurs, le tournage de *Krysar* a été celui d'une équipe « *qui percevait ce travail comme un acte d'opposition et presque de résistance contre l'establishment.* » Barta poursuit « *J'ai senti alors que je pouvais exprimer les choses comme je les voyais sans penser à un spectateur qui serait le destinataire du film. Aujourd'hui, l'un des problèmes que je rencontre est qu'on m'oblige à travailler pour une tranche d'âge donnée. Or c'est une idée reçue que de penser que les films d'animation sont destinés prioritairement aux enfants.* »

Dans l'attente du Golem

S'il y a un lien intime entre animation et enfance, le cinéaste le

situe ailleurs : « *L'animation consiste à redonner vie à des souvenirs. C'est se ressouvenir de quelque chose de révolu, redonner vie à quelque chose qui est laissé de côté, retourner dans l'inconscient...»* *Drôle de grenier*, qui a été salué à sa sortie comme un « *Toy Story réalisé par David Lynch* », est peut-être le film le plus emblématique. Fable d'émancipation qui s'affranchit des tyrannies formelles, cette histoire de revanche de jouets au rebut au cours de laquelle les pièces d'échecs s'animent autant que les poupées tient autant de l'art poétique que du film d'aventures. Unique long métrage de Barta à ce jour, *Drôle de grenier* mène tout naturellement à l'évocation du grand film fantôme, qui aurait dû être son grand œuvre de cinéaste. Entamée il y a plus de vingt ans, perpétuellement abandonnée faute de financement, puis relancée, l'aventure de son mythique *Golem* est aujourd'hui une nouvelle fois au point mort : « *Il passe son temps à se réveiller puis à se rendormir !* » plaisante le réalisateur. De ce film maudit n'existe pour l'heure qu'un pilote visible sur Internet, étonnant fragment qui devrait suffire à convertir les financeurs les plus endurcis et les juristes les plus procéduriers. Jirí Barta n'a donc pas dit son dernier mot : « *Le film est toujours d'actualité. Je ne cesse d'en parler. Merci de m'avoir posé la question !* »

Thierry Méranger
Merci à Jean-Gaspard
Pálenícek.

juillet 2014

CINÉ FOLIE
LE FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM DE LA ROCHELLE
PROGRAMME UN HOMMAGE
DE MANIAQUE À **HOWARD**
HAWKS, L'ARTIFICIER
DE LA « SCREWBALL COMEDY »
✓ *Jusqu'au 6 juillet.*
www.festival-larochelle.org

mai 2014

AUDIOVISUEL

>



Cinéma \

La Rochelle

La 42^e édition du Festival international du film de La Rochelle fera la part belle aux hommages et rétrospectives de grands cinéastes. À noter: la leçon de musique avec le compositeur Bruno Fontaine ainsi qu'un concert exceptionnel du cycle de composition de musique à l'image du CNSMDP.

> **La Rochelle, 27 juin-6 juillet,**
festival-larochelle.org

octobre 2014



Le Cuirassé « Potemkine » de S. M. Eisenstein

La Rochelle 2014

Les muets soviétiques

« L'art, comme un organisme autonome, croît de sa propre force comme un être doué de vie, disait Rohmer, il a son enfance, sa maturité, sa vieillesse. » Né avec la photographie, le 7^e art mène une existence singulière scandée au fil du temps par les inventions techniques : passage du muet au parlant, du noir et blanc à la couleur, de l'argentique au numérique. Pourtant, comme en peinture, en musique ou en littérature, il n'y a pas de progrès au cinéma mais une histoire où l'expression artistique trouve parfois son plein accomplissement.

Depuis sa création, le festival de La Rochelle poursuit son exploration dans l'espace-temps du cinéma : films d'ici et d'ailleurs, d'hier et d'aujourd'hui, confrontés les uns aux autres selon les principes d'une programmation pertinente. Cette année, les univers ima-

ginaires de Howard Hawks, Bruno Dumont, Pippo Delbono ou Jean-Jacques Andrien s'entrecroisent, les films d'animation tchèques de l'âge d'or se mêlent à l'actualité la plus récente. Et les acteurs honorent le festival de leur présence : Hanna Schygulla se frotte aux divas russes des années 20 et à Bernadette Laffont.

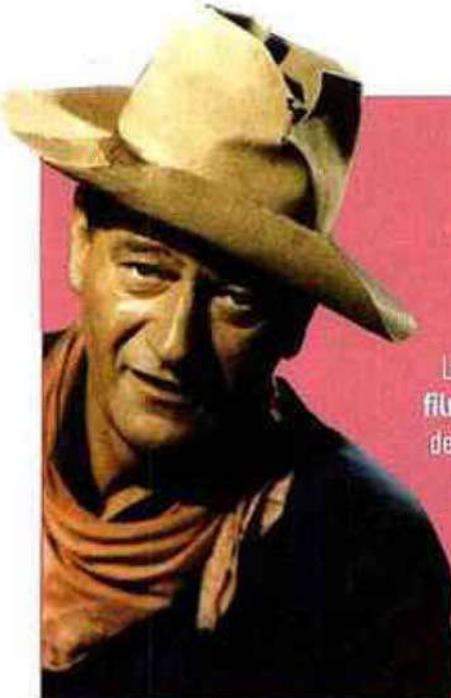
L'édition 2014 concentre les regards sur le cinéma soviétique des origines : 11 longs métrages puisés dans le fonds conservé à Toulouse sous l'autorité et la compétence de Natacha Laurent. Soutenues sur la scène par les improvisations inspirées du pianiste Jacques Cambra, les projections offrent un aperçu rétrospectif sur cette période confuse et troublée. Sous le discours de propagande attendu perce une réalité complexe que le contrôle idéologique n'a pas encore définitivement corsetée. Il faudra attendre que la machine et les rouages du système stalinien fonctionnent à plein régime pour

que la mainmise sur les productions soit totale. Mais avant l'accession au pouvoir du successeur de Lénine, en cette phase chaotique de mise en place du système communiste où les censeurs, obsédés par la bonne conformité des scénarios aux impératifs de la pensée totalitaire, sous-estiment la puissance d'évocation que les images projetées sur l'écran portent en elles, le cinéma soviétique laisse entrevoir le tempérament des cinéastes tourmentés par les contradictions sociales et politiques imposées par le nouveau régime. Présenté dans sa version restaurée, *Le Cuirassé « Potemkine »* d'Eisenstein affiche un lyrisme révolutionnaire de commande, véritable affront à la vérité historique, mais les vues sublimes du port d'Odessa, sorties tout droit du romantisme allemand de Friedrich, démontrent qu'un véritable esthète se tient derrière la caméra. Moins connues du grand public, les œuvres muettes d'Abram Room, Olga Preobrajenskaia, Barnet ou Vertov, nappées d'une sauce rhétorique plus ou moins marquée, témoignent d'une diversité foisonnante où le mélodrame se marrie au réalisme, la comédie urbaine à la chronique paysanne, l'histoire individuelle au destin collectif. *Un débris de l'empire* d'Ermler, dont le héros erre comme un colonel Chabert amnésique dans un monde qu'il ne reconnaît plus, est une parabole saisissante sur le traumatisme de la Grande Guerre. À l'image d'un prologue apocalyptique en clair-obscur, la nuit s'abat sur la Russie. Le muet soviétique s'achève en 1929. Un an plus tôt, Howard Hawks tournait *Une fille dans chaque port*, comédie enlevée qui respire l'air de la liberté.

Stanislas Bouvier

PREMIERE

juillet 2014



5 juillet

Le 42^e Festival international du film de La Rochelle (17) présente deux cycles, l'un sur Howard Hawks, avec entre autres *Rio Bravo*, l'autre sur l'âge d'or du cinéma muet soviétique. Jusqu'au 6 juillet. (www.festival-larochelle.org)

juin 2014

Ressortie, le 2 juillet, du Jour se lève. Sorti sous le régime de Vichy, le film de Marcel Carné fut d'abord interdit car jugé défaitiste.

LA ROCHELLE DU DÉSIR

La 42^e édition du Festival se tiendra du 27 juin au 6 juillet.



Pour sa 42^e édition, le Festival du cinéma de La Rochelle propose deux rétrospectives, sur Howard Hawks et sur l'âge d'or du cinéma muet soviétique. L'animation tchèque sera également à l'honneur, ainsi que de nombreux hommages, comme à la comédienne Bernadette Lafont, à Hanna Schygulla, Bruno Dumont, Jean-Jacques Andrien, Pippo Delbono et Midi Z. Enfin, Bruno Fontaine nous ravira d'une leçon de musique lors d'une séance en plein air le 4 juillet, à 22 h 30, et d'une nuit blanche les 5 au 6 juillet. Festival-larochelle.org ■ C.C.



LA ROCHELLE FÊTE L'ÉTÉ

Des Francofolies au Festival international du film, la capitale de la Charente-Maritime marque une entrée dans l'été en fanfare.



Y
ALLER
AVEC
TGV

Au départ de :
Paris, en 3 h 10⁽¹⁾,
(1,6 kg de CO₂⁽²⁾).
Poitiers, en 1 h 32⁽¹⁾,
(0,5 kg de CO₂⁽²⁾).
Niort, en 42 min⁽¹⁾,
(0,2 kg de CO₂⁽²⁾).

1. Meilleurs temps de parcours avec TGV.
2. Estimation des émissions de CO₂ par passager pour ce trajet (base : consommations d'énergie et fréquentations 2012). Pour en savoir plus, rendez-vous sur snCF.com.

Avec ses quatre ports et ses embruns vivifiants, la capitale de la Charente-Maritime diffuse un parfum de vacances. Ouverte sur l'Atlantique, elle est célèbre pour le reflet des rayons du soleil sur la pierre blanche de ses maisons à arcades. Mais La Rochelle se visite et s'apprécie d'autant plus en été.

Ainsi, La Rochelle fêtera en bonne et due forme, du 10 au 14 juillet, le trentième anniversaire des Francofolies. En ouverture de

ce festival, Bernard Lavilliers, Jacques Higelin et tous leurs copains revisiteront, en musique, leurs meilleurs souvenirs des Francos. La fête se poursuivra au village public de Saint-Jean-d'Acre : l'occasion, entre autres, de danser sur les mix des DJ. Pour se rendre à cette manifestation à petit prix, deux TGV 100 % Prem's, de Paris à La Rochelle, seront proposés aux voyageurs*. Et pour se mettre dans le bain, un TGV Live partira de Paris le matin du 9 juillet, à 10 h 12, avec un concert surprise en voiture-bar!

La Rochelle ne manque pas non plus d'attrait en matière de septième art: à partir du 27 juin, et jusqu'au 6 juillet, le Festival international du film mettra à l'honneur, lors de rétrospectives, Howard Hawks ainsi que l'âge d'or du cinéma muet soviétique. Des hommages seront également rendus au cinéma d'animation tchèque, à Hanna Schygulla et à plusieurs réalisateurs. À noter : la projection en plein air du 4 juillet et la Nuit blanche des films d'évasion, le 5 juillet.

*Au départ de Paris à 19 h 12 le 9 juillet et 15 h 12 le 14 juillet.

TRAFIG

hiver 2014

■ *Howard Hawks!*

■ *par Marie Anne Guerin*

« *Hawks est une pierre de touche pour ceux qui veulent parler du cinéma.* »

Jean-Claude Biette

Au moment où depuis *Rio Lobo* (1970), son dernier film, et « Vieillesse du même » (l'article de Serge Daney), il me semble que Personne, sinon pour soi-même, n'écrit plus sur le cinéma de Howard Hawks, dont le style « *sec, économique, rongé par la vie*¹ » a enthousiasmé cet été les salles de la Coursive, lieux-dits de la cinéphilie, lors du Festival international du film de La Rochelle. Prune Engler et Sylvie Pras y ont programmé dix-neuf Hawks. Il est rare toutefois que ce (cette) Personne, au cours de la dispute de trottoirs qu'est la conversation cinéphile, ne fétichise tel film du cinéaste, ou ne déclare sa préférence, portant aux nues ses comédies au détriment de ses westerns ou inversement. Comme s'ils n'étaient pas frères, parfois faux jumeaux, *Rio Bravo* (1959) et *El Dorado* (1967), ou l'écho si ce n'est le miroir terni l'un de l'autre comme *Si bémol et fa dièse* (*A Song Is Born*, 1948), variante infantile de *Boule de feu* (*Ball of Fire*, 1941), deux films qui suivent strictement la même intrigue située dans des milieux différents, les musiciens après les encyclopédistes. J'ai vu ce petit troupeau de films comme pour la première fois. Les films de Hawks appartiennent à une même portée, animale (race, ressemblance et distinction), musicale (variations, tempo) et langagière (ressources dialectiques et la question du dernier mot). Ils se regardent l'un l'autre. Comme des frères ou de vieux amis, l'un incarne la mémoire de l'autre. L'observation combative et attendrie d'un personnage, jusqu'à la veille, jusqu'au jeûne, jusqu'à l'addiction, jusqu'à en devenir la cible, est le sujet majeur du cinéma de Hawks : elle détermine qui de l'un ou de l'autre, elle ou lui, détient, parfois à tour de rôle, l'autorité. Être occupé par l'autre, subordonné à lui, est le pendant expressif de ce regard protecteur et dévorant. Pour

1. Manny Farber, à propos de l'évincement du « *film d'action viril* » (Hawks et Wellman) par des films envahis par le fantastique et les super-héros qui ont renoncé au « *style de cinéma sec, économique, rongé par la vie, qui fit toute la valeur de leurs observations sur l'Homme américain* », in *Espace négatif*, trad. Brice Matthieu-sent, P.O.L, coll. « Trafic », 2004, dans l'article intitulé « *Films souterrains* », écrit en 1957, p. 25.

TRAFIG

hiver2014

Hawks, cinéaste, metteur en scène et producteur, l'autorité (plus opaque que le pouvoir) est une vision et un motif. Le quant-à-soi, le rapport de force, l'attention décisive, la domestication de l'autre et leurs conséquences façonnent la boucle du récit hawksien. Ça commence avec l'emballement d'une rencontre intempestive, d'un couple qui s'incarne nerveusement sans jamais s'établir vraiment pour les comédies, avec des retrouvailles mettant au premier plan l'affection primordiale entre deux amis, qui anticipe l'arrivée d'un autre homme plus jeune pour les westerns. Ça débute sur un conflit ou par une situation délicate, et autour d'eux rôde l'idée de réconciliation, rétive, piétinant et pestant tout au long des comédies, ou celle d'une séduction très formelle qui prend son temps pour regarder dans un frisson de jalousie le regard plein d'ironie de Lauren Bacall qui observe Humphrey Bogart dans les films noirs, ou encore l'idée d'une amélioration mutuelle infusant sous la peau des westerns. À sa façon, Hawks a marqué la fin de la vitalité de ces genres narratifs nés avec le cinéma. Il a enterré le western auquel John Ford (cinéaste préféré de Hawks) avait donné une geste; il a renouvelé et exacerbé la vieille comédie de l'humiliation fondée sur la capture, l'affaiblissement et la privation de ses héros – masculins –, il a donné une forme unique au film noir, et embrumé, porté aux nues, les films d'aventures et « *d'action virile*¹ ».

À chaque film deux personnages apparaissent, d'entrée de jeu liés par le désir, par un malentendu, ou par un passé commun, biologiquement inséparables pendant les deux heures, ou plus, du film, qui consiste en un parcours plein d'embûches et s'achève généralement sur les mêmes données qu'au début : les deux disparaissent après avoir avancé ensemble, passé du temps qui les a assouplis, pliés, accidentés, et a adouci la brutalité de leur rapport. Pas d'exception à cette règle.

J'ai été frappée et intimidée par ce que Manny Farber appelle la « *vie intérieure impressionnante*² » des personnages de Hawks, qui sans préambule nous rend spectateurs d'une scène privée d'où l'on perçoit seulement leurs mots et leurs mimiques, ce qu'ils secrètent et ce qu'ils profèrent. D'où l'impact des larmes discrètes des hommes par contraste avec celles truquées des femmes qui font semblant de sangloter : Cary Grant pleure à la fin de *Seuls les anges ont des ailes* (*Only Angels Have Wings*, 1939); Robert Mitchum dans *El Dorado*; Gary Cooper a les yeux embués dans *Sergent York* (*Sergeant York*, 1941) et dans *Boule de feu*; et les larmes d'Edward Arnold au dernier plan, qui comme il se doit est une reprise d'un plan du début du *Vandale* (*Come and Get It*, 1935).

La plupart du temps, le personnage féminin et le film désirent le même homme. Pour l'une comme pour l'autre le but est de ne pas perdre de vue cet être idéal, il leur est indispensable. Le reste du temps, le personnage masculin aspire à la compagnie d'un autre homme, fût-il ivrogne – il n'y a que Humphrey Bogart, dans *Le Grand Sommeil* (*The Big Sleep*, 1946), qui se suffise à lui-même, à la fois héros et alcoolique –, pour retrouver ensemble son monde adolescent d'action et d'aventures. Toute la

TRAFIG

hiver 2014

fiction repose sur Lui. Et toute l'ironie sur le couple hétérosexuel. Les comédies les plongent, elle et lui qui ne s'entendent pas, dans un simulacre de voyage de noces – remariage dans *La Dame du vendredi* (*His Girl Friday*, 1940) et dans *Allez coucher ailleurs!* (*I Was a Male War Bride*, 1949) –, dans la mesure où, enfermés dans la parenthèse du film, ils deviennent l'un pour l'autre. Les westerns ou les autres films qui décrivent le travail dangereux des hommes – les « *flying human beings* » de *Seuls les anges ont des ailes* – les isolent des dames. Il y en a toujours une, *chorus girl* en général, qui s'impose, de Bonnie Lee (Jean Arthur dans *Seuls les anges ont des ailes*) à Angie Dickinson dans *Rio Bravo* en *Feathers* – nommée d'après l'héroïne des *Nuits de Chicago* (*Underworld*, 1927) de Josef von Sternberg, que Hawks admirait. Celle-ci affronte la volonté mythique d'un seul homme, le plus autoritaire, qui a souffert (ailleurs, chez Walsh, chez Preminger ou chez Renoir) de l'abandon d'une femme et ne veut plus s'y brûler les doigts. Cet homme réticent physiquement se retrouve flanqué de cette femme pour laquelle il représente un idéal. La comédie adolescente et ironique est le mode privilégié du couple d'adultes, la seule façon qui leur est accordée de se retrouver : dans *Seuls les anges ont des ailes*, film si sombre qui débute et s'achève sur deux accidents mortels, se mutilant de deux personnages merveilleux (Joe et le Kid) qui, eux, aimaient Bonnie, la séquence où celle-ci prend un bain dans la chambre de Geoff (Cary Grant, idéal) en son absence puis se fait surprendre en déshabillé par son retour est tout à coup une scène de comédie : chez Hawks, la comédie est le mode de récit du courage hétérosexuel. Il en faut. À ce propos j'ai lu « Vieillesse du même » avec la « *circonspection* » recommandée par Jean-Claude Biette. Daney, l'esprit trop posé dans les bras pensifs de Jacques Lacan, termine son article en disant que les hommes haïssent les femmes. Je penserais (il n'est plus là pour m'écouter) que les hommes hawkisiens adorent l'autorité qu'ils ne font que *représenter*, et aussi que cette autorité est *incarnée* par le désir des femmes. J'ajouterais que les messieurs sont le cœur et la cible de toutes les émotions interprétées par les dames, y compris leur haine et leur mépris. À la fin de *Rio Lobo* (et de la carrière de Hawks), la vengeance d'Amelita (Sherry Lansing), tuant le shérif qui lui a balafré la joue (*Scarface*), aurait pu se légendier du « *So long bastard!* » fordien. Sauf qu'avec Hawks les sentiments ne s'expriment pas avec le langage, mais par des gestes et des regards, par l'action. Les dialogues sont des actes, des alertes, une gymnastique, les signes d'une présence ou d'une approche qui densifient la langue parlée. Chez Hawks le personnage féminin a une longueur d'avance et présume de ce que l'homme ne sait pas. Aussi élégante et nerveuse que ses collègues messieurs, plus arrogante, Elle sait qu'Il va devenir celui qu'Elle désire qu'Il soit : Susan (Katharine Hepburn) dans *L'Impossible Monsieur Bébé* (*Bringing up Baby*, 1938), Dallas (Elsa Martinelli) dans *Hatari!* (1962), assurée par un ami de Sean (John Wayne), Abigail (Paula Prentiss) dans *Le Sport favori de l'homme* (*Man's Favorite Sport*, 1964), confient à l'oreille d'un autre que David (Cary Grant), Sean et Roger (Rock Hudson) les aiment mais « *ne le savent pas encore* ». Dans *La Dame du vendredi*, Hildy (Rosalind Russell) est exaspérée par son patron et son ex, Walter (Cary Grant). Elle le déteste tout en

TRAFIG

hiver 2014

méprisant absolument Ralph (Bruce Baldwin), son fiancé. Quand Walter énonce à son propos qu'elle reviendra travailler au journal mais qu'elle « *ne le sait pas encore* », il devient par ces mots un rival hanté par le contrôle, efféminé, de Hildy habillée par Hawks en tailleur de flanelle à rayures tennis, tissu des costumes d'hommes. *La Dame du vendredi* est une exception : Hildy, ni *chorus girl* ni héritière, a l'étoffe d'un homme. Elle est journaliste, et l'espace masculin du film est son lieu de travail, ce qui ne sera pas le cas pour Dallas, photographe dans *Hatari!*, ni pour Abigail, publiciste dans *Le Sport favori de l'homme*. Dans *La Dame du vendredi*, le rôle habituel des héroïnes fantasques, tenaces et sans scrupule est tenu par un homme, Walter, qui incarne une variante excédée de ces femmes hawkisiennes en pantalon. Ceci explique cela : un soir, Hawks ayant fait lire le scénario à une jeune femme en lui donnant la réplique, décida le lendemain de donner le rôle du reporter prévu pour Cary Grant à une actrice. Cette inversion sexuelle a permis à Rosalind Russell de prendre la place d'un homme, de le *représenter*, et à Cary Grant de devenir son (sa) rival(e), de l'*incarner*.

C'est curieux que Daney omette de parler d'*El Dorado*, film charnière entre *Rio Bravo* et *Rio Lobo* en ce qui concerne la relation de Hawks à Wayne, et à la constance du couple qu'il lui inflige de former avec un homme (forcément) plus faible que lui, seules les femmes se révélant à sa hauteur. Le jeu entre homme et femme est addictif au contraire de la relation confortable instituée entre hommes, apaisante quoique mouvementée. À l'inverse des duos masculins, le couple ne fait *rien* ensemble. Leur bagarre constante et frustrée n'a pas l'autorité de celle des hommes qui est montrée comme un accomplissement, et le rite d'une amitié fondée sur la rivalité qui est, chez Hawks, le fait de la masculinité.

La féminité invasive et indiscrete est un autre sujet majeur de Hawks. La virilité en devient un terrain occupé et vulnérable jusqu'à l'hystérie de Cary Grant ou de Rock Hudson, ou jusqu'à l'acceptation forcée par le célibat de John Wayne. Le cinéaste fait vraiment la différence entre les deux sexes, selon une sorte de folklore américano-hollywoodien : ses acteurs sont racés, majoritairement américains – exceptions notables des Français (des petits bruns) Marcel Dalio, puis Gérard Blain. La classe n'est pas sociale mais physique. Les deux genres, féminin et masculin, sont imbriqués chez les individus des deux sexes. La dame est une intruse qui s'impose à l'homme en qui elle a repéré sa proie idéale et son *obscur objet du désir*. Que faire de ce *corps* idéal qui n'en est pas un, mais bel en bien la fiction d'un corps ? Cet homme idéal est un homme atteint – Grant en David humilié tentant de survivre au harcèlement de Susan dans *L'Impossible Monsieur Bébé*, puis en Henri Rochard à l'ironie sadique du lieutenant Gates (Ann Sheridan) dans *Allez coucher ailleurs !*, transforme sa vigueur refoulée en mimiques et en acrobaties physiques, et à l'autre bout du spectre John Wayne trop vieux pour faire l'amour, biologiquement affaibli, perruqué, le corps logé de balles, de *La Rivière rouge* (*Red River*, 1948) à *Rio Lobo* où Hawks l'habille avec des chemises roses et des foulards mauve pastel, et où il représente un refuge pour la jeune femme qui, sur le campement, s'endort à son flanc.

TRAFIG

hiver 2014

Pendant cinquante ans, cet artisan du cinéma a raconté la même fable en créant des univers réalistes dans un monde irréel : partant de cette saturation de l'intrigue, avec le temps de plus en plus évanescente, il a travaillé des temps différents et créé des atmosphères à l'opposé l'une de l'autre. Se pillant lui-même, avec cet enthousiasme caractéristique à l'idée qu'il pourrait « faire mieux » en « refaisant¹ », Hawks accueille les traces (situations, répliques, choix vestimentaires...) qui dérivent de ses mises en scène antérieures, et de sa biographie, les laissant contaminer ses nouvelles entreprises. Ses films se chevauchent comme les dialogues de *La Dame du vendredi*, film sans musique, qui sont écrits « de telle façon que le début et la fin des phrases étaient inutiles, ils ne servaient qu'à faire se chevaucher les répliques ». L'interaction entre les récits des collaborateurs du cinéaste et ceux de ses personnages donnent une idée biographique de la vie de Hawks, dont le cœur demeure opaque : on connaît la chronologie et la teneur des événements, mais rien de prononcé sur la façon dont il en a été affecté. On comprend que l'amitié de Hawks avec Victor Fleming, née au moment où il entre dans l'histoire du cinéma, puis celles avec Ernest Hemingway, Gary Cooper et William Faulkner ont été essentielles. On apprend que Howard a perdu son frère Kenneth dans un accident d'avion au cours d'un vol auquel il aurait dû lui-même participer, et on voit d'où pourrait venir la dimension funèbre du récit de *Seuls les anges ont des ailes*, hanté par les absents. On voit aussi les rapports légers, volages, et sans passion charnelle, qu'il entretient avec les femmes. Hawks a commencé en réalisant des films noirs et des comédies et terminé avec des westerns, creusant le folklore culturel américain. Les scènes de la comédie constitutive du désir hétérosexuel et celles du mélodrame fondateur de la relation d'amour entre les hommes restent imbriquées au sein de tous ses films. L'esprit, les nerfs et la souplesse physique des personnages sont subordonnés à leur propre vigilance. La singularité du récit est nourrie du paradoxe entretenu par l'intensité de la présence physique, qu'il s'agisse de la bagarre ou du flirt excédé, et par le fait que ces corps ne répondent daucun besoin vital : ils ne mangent ni ne dorment. Tous sexes confondus, ils boivent, fument, prennent des bains, et ils pensent – stratégiquement. Peut-être ces êtres de fiction sont-ils des formes pleines, par opposition aux « formes vides » – l'usage de faux animaux que dénonce Jean-Claude Biette dans son article sur *Chérie, je me sens rajeunir* (*Monkey Business*, 1952)². Les films sont dopés par leur énergie (sexuelle) refoulée et leur hauteur d'esprit. John Wayne quitte Fen (Coleen Gray) qui, au tout début de *La Rivière rouge*, incarne la femme qu'il aime, et qui veut le suivre. C'est un double sacrifice : il se prive d'elle, entendez : il va faire le film sans elle, et elle y sacrifie sa vie, tuée en son absence par les Indiens. Leur histoire n'appartient pas à un film de Hawks. Wayne s'engage privé d'une partie (sexuelle) de lui dans ce grand

1. La rédaction de cet article m'a amenée à lire la biographie de Howard Hawks. Écrite par Todd McCarthy (Institut Lumière/Actes Sud, 1999), elle est ma source d'information en ce qui concerne les différents récits sur la manière de travailler du cinéaste et les propos rapportés sur l'homme.

2. Jean-Claude Biette, « Le cinéma descend du singe », in *Poétique des auteurs*, Éditions de l'Étoile/Cahiers du cinéma, coll. « Écrits », 1989, p. 155.

TRAFIG

hiver 2014

récit de la rivalité masculine – entre la langueur et le regard névrotique de Monty Clift et l'autorité de Duke. Dans une des premières scènes de *L'Impossible Monsieur Bébé*, quand Alice Swallow (Virginia Walker), fiancée et assistante du paléontologue David Huxley (Cary Grant), lui annonce qu'ils ne feront pas de voyage de noces ni d'enfants car la science a besoin de toute l'énergie de son futur mari, ils sont trois dans le cadre : un de trop, et l'on aurait pu croire qu'il s'agirait de leur patron le professeur La Touche (D'Arcy Corrigan, non crédité), qui, dans un plan rapproché, vient de leur rappeler qu'ils vont se marier le lendemain. La Touche est cadré à hauteur de poitrine, en un plan à la Griffith, existentiel, qui l'isole des autres. Cette valeur de plan donne un accès fugace à la fiction d'une vie intérieure du personnage, et sépare de celle des autres la teneur de son regard – les larmes de Grant après la mort du Kid dans *Seuls les anges ont des ailes*, celles de Mitchum humilié dans *El Dorado*, ou encore, sur un mode ironique, le mouvement de caméra qui recadre le visage de Huxley dans la pose du penseur perché sur le dos du squelette de brontosaure au début de cette scène. Hawks met au même niveau l'annonce des noces et la découverte d'un os de brontosaure (un corps complété). Effectivement il y a un os : cette « *clavicule intercostale* » va faire obstacle au mariage, exploitant et recyclant le refoulement exponentiel de Huxley. La fin de la séquence met une croix sur la personne en trop. En disant qu'« *aucun souci domestique* » ne doit entraver le travail de David, Alice, placée entre les deux hommes, crée une gêne qui fait qu'ils se parlent par-dessus elle. Mettant un terme à cette conversation embarrassante, David part à son rendez-vous en disant « *Au revoir Alice* » tout en serrant la main de La Touche. Leurs bras tendus et leurs mains serrées barrent franchement la silhouette de la fiancée reléguée à l'arrière-plan. Ce découpage du délaissé est repris, plus cruel, dans *La Dame du vendredi*, quand le médecin et le shérif engagent une conversation obscène, discutant cyniquement de leurs intérêts au premier plan, reléguant à l'arrière-plan le condamné à mort qui doit être exécuté le lendemain, auquel ils sont censés rendre visite.

Quel que soit l'enfermement dont il est la proie, le personnage hawksien est physiquement rétif, et ce frottement avec la domestication (par l'autre sexe dans les comédies, par le même dans les westerns) l'oblige à composer et à ruser : les fantaisies tyranniques de Katharine Hepburn dans *L'Impossible Monsieur Bébé* poussent Grant à adopter un jeu hystérique, dépassant sa maîtresse en dingueries. Il se venge deux ans après en manipulant cruellement Rosalind Russell dans *La Dame du vendredi*, mais sera plus docile, même si tout aussi réticent, presque catatonique, perdu dans l'ironie de son sort d'homme progressivement émasculé et travesti par Ann Sheridan dans *Allez coucher ailleurs !* Souvent filmée, la prison est le lieu emblématique du domptage de l'autre qui, chez Hawks, qui ne tient compte que des sentiments et se fiche du documentaire, ne s'y retrouve jamais en tant que criminel, ni même en faux coupable. Les institutions, les villes, le paysage et l'espace social commun ne sont que des décors, la prison un endroit d'emblée fantasmatique où mettre en scène les contrastes d'une promiscuité. Le frottement à la société carcérale est sadique dans

TRAFIG

hiver 2014

Le Code criminel (The Criminal Code, 1931), où Robert, victime accidentelle interprétée par le jeune et blond Phillips Holmes, est pris dans une chaîne d'enfermements successifs, sous le regard amoureux de Brady (Walter Huston), qui joue d'abord le procureur qui le fait incarcérer, puis devient directeur de la prison où le jeune homme est sous les verrous et figure l'autre absolu, un être angélique et sans caractère (sans sexe), en permanence humilié parmi les canailles. Marie (Constance Cummings), fille adorée de Brady, tombe amoureuse de Robert. À la fin, Brady devient le beau-père de Robert, et ainsi l'aura constamment sous les yeux. Le film décrit avec une pugnacité insistantes les haut-le cœur du prisonnier, ainsi que cet effet pervers à se sentir protégé par son enfermement. Dans *L'Impossible Monsieur Bébé*, la séquence loufoque en prison (digne des Marx Brothers) met Susan et David, ces fous qui détiennent l'autorité du récit dans une promiscuité impossible avec les autorités reconnues, le sheriff et le psychologue, l'un aussi inconsistant que l'autre. Tous les rôles y sont déplacés. La prison est mise en scène comme l'endroit du déplacement – au double sens du mouvement physique et de l'incongruité. La présence fantomale du léopard (Bébé et son double), dont le déplacement est incontrôlable, est, paradoxalement, la seule chose réelle. L'affirmation répétée par les autorités : « *Il n'y a pas de léopards dans le Connecticut* », ridiculise le sheriff, et Hawks nous met définitivement sous le charme du point de vue de la fiction. Le seul moyen de sortir de ce leurre institutionnel qu'est la prison (les portes des cellules ne sont même pas fermées) est d'en réinventer d'autres, ce que fait Susan, qui se grime en crapule se faisant passer pour un membre d'une bande de braqueurs, « le Gang du Léopard » ! La promiscuité avec l'ennemi visible derrière les barreaux est un refuge, pour les trois héros éternels des plus beaux westerns non fordiens du monde. La prison se transforme en camp retranché pour la compagnie de John Wayne, et de son alter ego, vieil ami diminué, alcoolique, et pour son nouvel associé, un jeune homme qui porte le nom d'un État (Colorado, puis Mississippi).

Il existe à toute règle des exceptions. Et chez Hawks elles sont magnifiques ! Les films avec Gary Cooper, parce qu'il est le seul dont la féminité et la virilité ne s'hystérisent ni ne se combattent : *Sergent York*, unique film scrupuleusement ancré dans la vie authentique d'un homme, qui plus est un héros de la Grande Guerre, et *Boule de feu*, une comédie sentimentale, et aussi *Le Vandale*, avec Frances Farmer, dont William Wyler a achevé la réalisation et qui est un mélodrame. Ce que Hawks demande à Cooper et à Farmer est si riche que cela mériterait un autre article – à suivre. À la règle de l'abandon de Hawks par la critique, les exceptions notables sont les articles de Jean-Claude Biette dans les *Cahiers du cinéma*, et ceux de Raymond Bellour et de Bill Krohn dans *Trafic*.

Ce que j'aime dans le cinéma classique, de Griffith à Bergman, c'est qu'il me met aux portes de l'endormissement : le seuil merveilleux du sommeil est l'endroit d'où je vois. À La Rochelle j'ai pu distinguer la règle d'où les exceptions se manifestent, les paupières alourdies quelques secondes voilant ainsi les deux, ce qui fait loi et ce qui s'en écarte, tandis que les oreilles gardent tout. Le son et l'image dissociés un instant

TRAFIG

hiver2014

permettent de voir mieux. L'action est souvent mise en scène par le son. Surtout dans *Rio Bravo*, et cette phrase de Chance (Wayne) à Colorado (Ricky Nelson), tous deux couchés à terre, les fusils braqués avant de tirer : « *Let's make some noise, Colorado!* », en est presque un mot d'ordre. Les acteurs (toutes espèces confondues) sont des émetteurs sonores, capables de toutes sortes de bruits (le fameux cri du dindon imité par Cooper dans *Sergent York*), et de les identifier. Aussi diminués physiquement soient-ils, ils entendent tout. Le moindre feulement dans la nuit, dans *La Captive aux yeux clairs* (*The Big Sky*, 1952), est susceptible d'interprétations diverses. Qu'il s'agisse de dialogues, de sifflements, de chansons, de tirs au fusil, de coups, et de cris d'animaux, tous les bruits sont des appels au déplacement, à l'image : ils instaurent les plans. L'attention au son est le pendant de la vigilance des personnages.

Hawks invente trois espèces de personnages, trois natures : les hommes, les femmes et les bêtes, liés par une passion précise pour l'exercice (physique et intellectuel). Les films mettent en scène une ménagerie fabuleuse (Bellour). Ce que Biette a écrit sur la patience de Hawks, indispensable pour filmer le vrai singe de *Chérie, je me sens rajeunir* (j'ajouterais à notre conversation fantôme le vrai ours brun sur la moto rouge dans *Le Sport favori de l'homme*) est à l'œuvre dans tous les films. Comme chez La Fontaine, les animaux hawksiens sont des sujets, comparables parfois aux humains dans ces « *intrigues de récit d'aventures pour gamin de douze ans*¹ ». La dérision va avec la performance – le sport ? – du jeu des acteurs, plein d'aplomb et de confiance. C'est son revers inéluctable. L'action (le temps) de *Hatari!* s'engage et se termine par la question irrésolue, puisque John Wayne n'est pas seul face à l'animal, de savoir qui des deux ancêtres, lui ou le rhinocéros, l'emportera dans l'obstination, mettant en scène la force antique de leurs deux carapaces (l'une formée par Hollywood, l'autre par la Nature, Hollywood donnant accès à la Nature). Face à Dallas, concentré hawksien d'une femme qui s'approche, s'impose et n'en fait qu'à sa tête, supérieure par son désir et son rapport privilégié aux bêtes, on sait d'emblée qui va gagner. Alors que la capture de l'animal donne sa durée au film : le rhinocéros l'emporte en opacité mais John Wayne gagne en humanité en le capturant.

Le détournement hawksien par l'espace de cinéma, le cadre, loin du théâtre alors qu'il s'agit de scènes, de huis clos, hors des sentiers battus de la représentation et du spectacle, nous mène à un terrain de chasse ironique où résonne, toute à elle-même, la mise en scène d'une fable des rapports affectifs entre humains, ingénue, élégante, brillante, retranchée de la noirceur sociale, et qui contourne avec ardeur toute doxa – sociale, psychologique, religieuse, politique et sexiste. Si les familles n'y ont presque pas leur place (*Sergent York* et *Le Vandale* sont encore les exceptions), les films mettent en scène les stratégies de personnages qui prennent soin l'un de l'autre, se substituant à leur famille. Dans l'étonnant et tenu *Le Port de l'angoisse* (*To Have and Have Not*, 1944), Humphrey Bogart est un marin pêcheur en mer qui s'improvise médecin et passe son temps sur terre à soigner les blessés. Les personnages

TRAFIG

hiver 2014

sont souples. À cela s'ajoutent l'entêtement et la mélancolie des femmes qui ont compris qu'elles ont définitivement perdu leurs princes charmants (à l'exception de Gary Cooper!) et ne peuvent qu'affronter de plein fouet les hommes, qui, eux, sont des cibles en mouvement, entraînés à agir coûte que coûte. L'attirail du fumeur contient les objets fétiches de drague. Demander une allumette, porter la cigarette à la bouche, la prendre aux lèvres de l'autre sont des gestes récurrents. Rappelez-vous du générique du *Grand Sommeil*, grand film sur l'addiction où les silhouettes de Bogart et de Bacall fument, se profilant en ombres chinoises avant de laisser leurs mégots se consumer dans un cendrier pour rejoindre le film. Les leurres et autres difficultés d'apprehension de l'intrigue du *Grand Sommeil* ne sont plus une excentricité dès lors qu'on s'aperçoit que le temps du film sert à Vivian (Bacall), lui permettant de se défaire de son attitude addictive à la surprotection dont elle concentre l'usage sur les dépendances de sa petite sœur Carmen (Martha Vickers) – le regard de Hawks semble presque surpris par ce personnage chandlier accro au sexe. Pour preuve, le film s'arrête au moment où Vivian quitte son rôle de déesse (Athéna), acceptant par amour pour Marlowe (Bogart) de déléguer à une institution les soins nécessaires à Carmen.

La force et la densité du découpage de Hawks viennent du fait que chaque personnage, central ou secondaire, incarne un récit. Sa propre histoire (son scénario biographique) est totalement occultée par sa présence physique, et par celle que raconte la présence de l'autre. La question m'a paru moindre de savoir de quoi parle Hawks que de se demander d'où viennent ses fictions. On l'a vu, le mystère passe par l'élaboration de personnages tout en vibrations intérieures. Ce sont les acteurs qui font les films de Hawks. Ensemble ils travaillent, de concert avec les scénaristes présents au long des tournages. J'aurais aimé voir cette réunion filmée par Hawks, telle celle des encyclopédistes au travail dans *Boule de feu*, selon ces cadres dont les lignes géométriques sont bosselées, animées et cernées par les silhouettes de fées en amorce, venues d'un autre monde – du muet? –, de là où parler était la règle puisqu'on n'entendait rien. Dans cette séquence de travail, Hawks a mis en scène une rare profondeur de champ qu'il justifie, parlant des encyclopédistes comme d'un groupe qui « fonctionne comme une personne unique ». Il ajoute : « Je les considérais comme un seul acteur. » Robert Mitchum raconte que quand Hawks lui a demandé s'il voulait jouer et partager la vedette avec John Wayne dans *El Dorado*, il s'était machinalement enquis de l'histoire du film. Le cinéaste avait rétorqué : « Histoire ? Il n'y a pas histoire ! Toi et Duke jouez deux vieux cow-boys ! » Mitchum ajoute : « Il avait raison. Il n'y avait pas d'histoire. C'était les développements de la relation entre les personnages qui l'intéressaient. » L'acteur (génial en réplique plus sexuée de Dean Martin) ajoute qu'avant les plans, l'équipe réclamait le silence pour que Hawks, debout à côté de la caméra, puisse continuer à écrire. « Un jour, il est resté si longtemps que j'ai cru qu'il allait s'endormir debout. Finalement il a dit : "C'est tout pour aujourd'hui!" Il y avait un vrai mystère autour de lui¹. » Marcel Dalio voyait

TRAFIG

hiver 2014

Hawks comme l'un des « derniers chevaliers made in USA tombés par erreur un siècle trop tard¹ », l'opposant à « ces administrateurs de films avec qui j'ai parfois travaillé », sauf John Ford, dont il dit qu'il est « le génie, l'artiste ». Dalio, qui a tourné dans *Le Port de l'angoisse* et dans *Les hommes préfèrent les blondes* (*Gentlemen Prefer Blondes*, 1953), décrit avec enthousiasme la méthode hawksienne consistant à continuer d'écrire et d'inventer au tournage et aussi son comportement avec les « seconds rôles » qu'il « plaçait en vedette, au centre de l'écran » quand ils ont « une réplique importante à dire », reléguant « les grands, Bogart, par exemple, dans un coin du champ, et si sa mise en scène l'exige, de profil ou même de dos ».

Hawks, admiratif de *Cœurs brûlés* (*Morocco*, 1930) de Josef von Sternberg – on l'imagine : Dietrich en smoking! –, avait embauché son scénariste, Jules Furthman, pour *Le Vandale* puis pour *Seuls les anges ont des ailes*. Furthman a par la suite collaboré pour *Le Port de l'angoisse* avec William Faulkner, à qui s'est ajoutée Leigh Brackett pour *Le Grand Sommeil* et *Rio Bravo*. Le cinéaste, qui a le goût des variations, disait de lui : « *S'il y a cinq façons de jouer une scène, Furthman en trouvera toujours une sixième!*² »

Enfin, quand tout est prêt sur le plateau, écrit, récrit, répété, discuté entre ces trois instances (cinéaste, acteur, scénariste), quand les déplacements sont décidés, alors seulement Hawks fait venir le chef opérateur. Mais là chaque acteur a encore le loisir d'improviser – surtout Cary Grant! Ann Sheridan raconte que quand Hawks n'était pas tout à fait satisfait d'une scène, il posait la question aux acteurs pour savoir ce qu'ils feraient dans une telle situation : « *On y réfléchissait, et invariablement c'était Cary Grant qui trouvait la solution.* » Grant est aussi l'auteur du gag répété de la marche de l'homme en smoking collé aux fesses de la dame dont la robe est déchirée dans le hall d'un grand hôtel (*L'Impossible Monsieur Bébé* puis *Le Sport favori de l'homme*). Leur « comportement débridé et imprévisible » devient un « *enfer pour le chef opérateur* » (dixit Joseph Walker, qui a éclairé *La Dame du vendredi*). Les autres membres de l'équipe font le film pratiquement sans Hawks. Il ne mettait pas un pied au montage et ne donnait aucune instruction au monteur. Contrairement à Fritz Lang (les plans d'ouverture de *Clash By Night*), il déléguait, sans exception, le tournage des parties documentaires de ses films aux amis de ses débuts, tous de la bande de Vic Fleming, notamment aux frères Rosson. Richard Rosson, son bras droit (les métaphores anatomiques vont bien à son cinéma) depuis *Scarface* (1932) dont il est coréalisateur, a filmé quatre mois en amont du tournage de la fiction du *Vandale* les scènes impressionnantes d'abattage des arbres, d'explosion de la glace à la dynamite, et du transport fluvial des troncs dans l'Idaho, le Wisconsin et au Canada. Pendant que le cinéaste tourne en studio, Rosson filme les scènes de nuit au Metro-

1. In *Visages du cinéma*, n° 1, entretien avec Dalio réalisé par Pierre-André Teynet et Patrick A. Deval.

2. Au moins depuis *Train de luxe* (*Twentieth Century*, 1934), une fois le scénario écrit, en l'occurrence avec Ben Hecht, Hawks prit l'habitude de proposer aux auteurs d'essayer de « *trouver une façon nouvelle, différente, de dire la même chose* ». Il a ajouté : « *On s'est bien amusés pendant trois jours à inventer des variations.* »

TRAFIG

hiver 2014

politan Airport de Van Nuys et les montagnes enneigées à Las Vegas pour *Seuls les anges ont des ailes*, ou la pêche en mer sur la côte Pacifique du Mexique pour *Le Harpon rouge* (*Tiger Shark*, 1932). Hawks confie à Arthur Rosson le tournage des scènes à New York dans *Boule de feu*, les mouvements complexes de déplacement du bétail dans *La Rivière rouge*, et les scènes sur le fleuve dans *La Captive aux yeux clairs*. Après le tournage houleux et compliqué d'*Allez coucher ailleurs!*, Paul Helmick, jeune deuxième assistant à la Fox, avait été chargé par Hawks, qui en fut très content, d'organiser « *le métrage déjà filmé et d'aider à déterminer ce dont on avait encore besoin* ». Douze ans plus tard, pour *Hatari!*, Helmick est parti filmer des scènes de chasse aux bêtes sauvages du Tanganyika et repérer pendant un mois avec Russell Harlan, le chef opérateur. Sans Hawks – lequel avait donné rendez-vous à Elsa Martinelli dans un magasin new-yorkais pour aller acheter ses costumes, dix tenues de safari en double exemplaire. Les documents de Hawks sont les acteurs et la fiction écrite du scénario. Ainsi Hawks n'a pas tourné les scènes musicales qui figurent dans *Les hommes préfèrent les blondes*, confiant le travail au chorégraphe Jack Cole, au chef opérateur Harry J. Wilde, et au monteur Hugh S. Fowler. On comprend : ces shows montrent, mettent en valeur plutôt qu'en scène les talents musicaux de Monroe et Russell, mais figent leurs personnages, les mettant sous la haute protection des numéros de chant et de danse. Leur pendant incontestable est la scène au tribunal où Jane Russell se fait passer pour Marilyn, rivalisant avec Cary Grant quand il se glisse sous les oripeaux de la féminité (le déshabillé dans *L'Impossible Monsieur Bébé*, la perruque, la jupe et les talons dans *Allez couchez ailleurs!*). On l'a vu, l'idéal masculin des dames est souple, susceptible de céder (se convertir est le mot – *Sergent York*) à son désir, quitte à se transformer, la femme devenant l'ultime transformation de l'homme. La conversion est toujours envisageable, dût-elle en passer par la régression : Ginger Rogers, l'unique femme mariée, prend un petit garçon pour Cary Grant, son mari savant qui aurait pris une trop forte dose de potion rajeunissante, dans *Chérie, je me sens rajeunir!*

À La Rochelle les spectateurs applaudissaient le ponctuel et ultracourt générique de fin. Les films de Hawks se terminent sur le sentiment d'une durée accomplie et nécessitée non par la résolution, mais par la mise en sommeil d'une situation périlleuse, ou seulement houleuse. Les personnages, disons les rescapés, sortent du tunnel où ils ont crapahuté. Rien n'y a été facile, ni même plaisant, ils n'ont pu ni dormir ni manger, ont été blessés, offensés, moqués, agressés. La traversée a été particulièrement rude pour les couples. Les duos masculins ont pris le temps de se défendre contre les attaques constantes à leur force et à leur énergie physiques. La virilité est à la fois un ennemi et un surmoi, y compris celle des femmes. Le dernier plan des films nous ramène aux couples et duos du début où leur alliance indéfectible est anticipée comme le nœud du mouvement, ou du surplace narratif des films. La fin présage d'un vide qui ne peut qu'entraîner, ou embaumer, les deux finalistes d'une lutte qui s'est amorcée avec le film. Ils se retrouvent à deux et ce n'est pas gagné. Il faudrait beaucoup d'ingéniosité et de talent d'invention pour le rester, ainsi qu'ils

TRAFIG

hiver 2014

l'ont prouvé pendant le film. Chez Hawks, les héros, tous sexes confondus, sont futés et obsessionnels. Jamais les acteurs n'ont été plus physiques et épidermiques, par contraste avec charnels ou sensuels. Ce sont des acrobates – la silhouette athlétique de jeune homme de Louise Brooks dans *Une fille dans chaque port* (*A Girl in Every Port*, 1928) ou Cary Grant qui tenait à faire lui-même ses cascades, et passe dix minutes en travesti, dans *Allez coucher ailleurs!*

Après « Génie de Howard Hawks » (Jacques Rivette, à la sortie de *Chérie, je me sens rajeunir*), puis « Les maîtres de l'aventure » (Maurice Scherer, à partir de *La Captive aux yeux clairs*), deux articles publiés en 1953 par les *Cahiers du cinéma*, le « *Je viens de voir un Hawks* » pouvait s'accompagner d'un silence terrorisé allié à une jouissance supérieure des cinéphiles intègres. Rivette commence ainsi son article sur le cinéaste (qui, surpris par cette reconnaissance européenne, disait : « *Je me contente de filmer les acteurs* », sans se rendre compte que c'était une déclaration de modernité) : « *L'évidence est la marque du génie de Howard Hawks.* » Puis l'achève en écrivant que Hawks « *prouve le mouvement en marchant, l'existence en respirant. Ce qui est, est* ». Rohmer/Scherer écrit : « *Je fais, moi aussi, de Hawks le plus grand cinéaste qui, Griffith excepté, naquit en Amérique.* » Et termine ainsi son article : « *Je pense qu'on ne peut aimer profondément aucun film si l'on n'aime profondément ceux de Howard Hawks.* » Cette emphase jamais présente dans les films de Hawks caractérise cette grande critique enthousiaste, celle qui se met par son travail à la hauteur d'aimer ce qui ne lui ressemble pas et ce qui ne l'aime pas. Sans que le lecteur, exalté par cet enthousiasme, et alerté de l'importance du cinéma en fonction des affects qu'il déclenche, ait la moindre idée du film dont il est question.

Chez Hawks, la dépendance au désir de l'autre est cinégénique. Face à lui, il sait plus précisément qui ou ce qu'il aime. Pour moi, chaque film a été une joie, ponctuée d'un point d'exclamation.

(Mes profonds remerciements à Julia Marty. Et, par ordre chronologique, à Benjamin Esdraffo, à Jean-Luc Mengus et à Pierre Eugène.)

juin 2014



FESTIVAL

Du 27 juin au 6 juillet, le 42^e festival international de **La Rochelle**, non compétitif et ouvert au public, accueillera notamment des hommages (Bruno Dumont...), des rétrospectives (le cinéma muet soviétique...) et des avant-premières (*Bande de filles*, *Timbuktu*...).

juin 2014

Agenda Que faire la semaine du 30 juin ?

MERCREDI

Se faire des toiles à la Rochelle

Dix jours de cinéma, cinq séances par jour, deux-cent cinquante films, des documentaires, des dessins animés, des courts, des longs, des moyens-métrages... Le tout ouvert au public et non compétitif. Depuis quarante-deux ans, le Festival du film de la Rochelle fait la fête au cinéma à l'orée de l'été. Entre autres réjouissances, une nuit blanche le 5 juillet, une projection en plein air le 4 sur le parvis de la médiathèque Michel Crépeau, trois séances par jour de films pour les enfants, une retrospective Howard Hawks, un hommage à Bruno Dumont, avec avant-première exceptionnelle de sa série *P'tit Quinquin*, présentée en mai à Cannes et diffusée sur Arte en septembre, une quarantaine d'avant-premières tous horizons (*Les Combattants*, de Thomas Cailley, *Bande de filles*, de Céline Sciamma, *Sils Maria*, d'Olivier Assayas, la palme d'or *Winter Sleep* de Nuri Bilge Ceylan)... Et puis des concerts, des ateliers, des rencontres... Le programme est excitant, curieux, éclectique... Si vous êtes dans le coin, et même s'il fait beau, profitez-en pour passer quelques heures à l'ombre.

Du 27 juin au 6 juillet à la Rochelle. Infos : www.festival-larochelle.org



PHOTO LE PORT DE L'ANGOISSE

Internet

Natacha Laurent chez "Cinema Russe Entièrement" avec Ksenia Ragot



Natacha Laurent

Certes, la censure existe, mais elle n'est pas encore ce qu'elle deviendra pour Staline.

Et surtout, cette période qui correspond à celle de la NEP (Nouvelle Politique Économique, introduite par Lénine en 1922), est marquée par une rare coïncidence entre l'Art et la Politique: à un moment où la révolution politique et la révolution esthétique sont étroitement liées, le Cinéma se place ainsi à l'avant-garde des recherches artistiques". Natacha Laurent, Déléguée Générale de la cinémathèque de Toulouse et Maître de conférences en Histoire à l'université de Toulouse Jean-Jaurès. Notre invitée spéciale, Natacha Laurent parle dans notre émission de la rétrospective organisée par la Cinémathèque de Toulouse "L'âge d'or du cinéma muet soviétique" dans le cadre du Festival International de La Rochelle du 27 juin au 6 juillet 2014.

À CETTE SÉANCE

la lettre d'informations de *Ciné-ma différence*

Ciné-ma différence au 42^e Festival International du Film de La Rochelle

Pour la troisième année consécutive, en partenariat avec le Festival International du Film de La Rochelle, Ciné-ma différence a organisé une séance exceptionnelle le samedi 5 juillet 2014 avec, au programme, *Fatty se déchaîne*, une série de trois courts métrages burlesques de Roscoe « Fatty » Arbuckle. L'organisation bien rodée a permis à nouveau un très beau moment de cinéma partagé dans une ambiance détendue et chaleureuse. Un grand merci aux bénévoles venus de Paris et de Poitiers, ainsi qu'à l'équipe du Festival.



A La Rochelle, génie de Hawks et de Bruno Dumont

12/06/2014 | NATHAN RENEAUD | LA ROCHELLE

Festival sans compétition, la Rochelle offre la programmation la plus riche et la plus attrayante du début de l'été, aussi bien en termes de rétrospectives (Dumont, Hawks, cinéma muet soviétique, Bernadette Lafont, classiques restaurés...) que d'avant-premières (reprises cannoises, pour certaines en présence de leur réalisateur/trice). The place to be.



Le festivalier ne saura où donner de la tête entre les avant-premières de films cannois, les rétrospectives et les reprises de films de patrimoine, certains dans leur version restaurée comme *La mort aux trousse*, *Playtime*, *Paris, Texas* ou les russes *Le Cuirassé Potemkine* et *L'homme à la caméra*, présentés dans le cadre du focus « L'âge d'or du cinéma muet soviétique ».

S'il préfère les vivants, il lui faudra aller voir du côté de Bruno Dumont (réetrospective intégrale, *Le Pt'it Quinquin* compris), Hannah Schygulla (égérie fassbinderienne et réalisatrice de cinq courts métrages), Brigitte Fossey et Alain Cavalier, tous présents à la « Ville Blanche » entre le 27 juin et le 6 juillet 2014. S'il préfère les morts, il pourra « Se souvenir de Bernadette Lafont » (titre de la programmation consacrée à l'actrice disparue en juillet 2013) ou se délecter de la rétrospective Howard Hawks, génie de la comédie et cinéaste de la virilité (« t'as vu mon gros pistolet ? ») qui a deux points communs avec John Ford : le western et John Wayne, acteur du vieillissement comme aime à le souligner Luc Moullet dans *La politique des acteurs*. Wayne et Mitchum claudicant dans le dernier plan de *El Dorado* (1966), voilà un beau symbole de l'épuisement de la forme classique, un an avant l'avènement du Nouvel Hollywood. On pourra voir ou revoir Wayne dans ce dernier film de Hawks mais aussi dans *La rivière rouge*, *Rio Bravo* et *Hatari*.

Le festival rendra également hommage, en leur présence, à deux personnalités dont le travail reste méconnu du grand public : le belge Jean-Jacques Andrien et l'italien Pippo Delbono. Côté découverte, on ne sait pas trop quoi attendre du focus consacré à Midi Z. Son polar *Poor Folk*, vu aux 3 Continents 2013, ne nous avait pas convaincu. Quid de *Ice Poison*, son dernier film en date présenté à la dernière Berlinale ? Au vu de son synopsis (la vente de métamphétamine dans une région multi-ethnique de Birmanie), il y aurait à dire sur Midi Z comme cinéaste frontalier, situant ses récits et ses personnages dans plusieurs territoires (Birmanie, Thaïlande, Taïwan) et refusant de choisir entre fiction et documentaire.

Pour ce qui est des reprises cannoises, la liste est longue. On y retrouvera quelques films déjà chroniqués ici : *Bande de filles* de Céline Sciamma, *La belle jeunesse* de Jaime Rosales, *Jauja* de Lisandro Alonso, *Mange tes morts* de Jean-Charles Hue, *Les Merveilles d'Alice* Rohrwacher, *The Tribe* de Myroslav Slaboshpyskiy, *White Godde* Kornél Mundruczo.

SOIRÉES ET RENDEZ-VOUS :

Soirée d'ouverture vendredi 27 juin à 20h avec *Bande de filles* présenté par Céline Sciamma

Rencontre autour du cinéma d'animation tchèque le samedi 28 juin à 16h15 à La Coursive (salle de spectacle, lieu de projection et centre névralgique du festival)

Soirée Bernadette Lafont dimanche 29 juin à 20h avec *La Fiancée du pirate* présenté par Nelly Kaplan

Rencontre avec Hanna Schygulla animée par Nicolas Thévenin (revue Répliques), le lundi 30 juin à 16h15 à La Coursive

Rencontre autour d'Howard Hawks le jeudi 3 juillet à 16h15, à La Coursive

Rencontre avec Bruno Dumont animée par Jean-Michel Frodon (Slate), le mercredi 3 juillet à 16h15 à La Coursive

Projection en plein air de *La mort aux trousses* (version restaurée) vendredi 4 juillet à 22h30 (entrée libre)

Nuit Blanche des films d'évasion du samedi 5 juillet (20h) au dimanche 6 juillet (7h, petit déjeuner offert sur le Vieux Port) avec *La Grande Illusion*, *Seuls sont les indomptés*, *Le Trou* et *La Grande évasion* et « quelques surprises »

Soirée de clôture dimanche 6 juillet à 20h15 avec *Geronimo* présenté par Tony Gatlif et Céline Sallette



Festival International du film de la Rochelle

L'Adami partenaire du Festival International du film de la Rochelle

du 27 juin au 6 juillet 2014

L'Adami organise en collaboration avec le Festival une lecture de scénarios réalisée par Jeanne Labrunie

Mardi 1er juillet à 16h15

Salle Bleue - La Coursive - entrée libre

par les comédiens [Talents Adami Cannes 2014](#) :



[Fannie Outeiro](#) [Guillaume Loublier](#) [Léo Reynaud](#)

Les lectures seront précédées de la projection des films Talents Adami Cannes 2014 :

- *Pim-Poum le petit panda* d'[Alexis Michalik](#),
- *La Nouvelle musique* de [François Goetghebeur et Nicolas LEBRUN](#),
- *Office du Tourisme* de [Benjamin Biolay](#)

Cette opération s'inscrit dans le cadre de sa mission de soutien de l'Adami à la création.



Festival de La Rochelle 2014 : Bruno Dumont et Howard Hawks à l'honneur

Par M.D • mardi 27 mai 2014 - 15h30

Des hommages à Bruno Dumont et au cinéma tchèque, une rétrospective Howard Hawks, une soirée Bernadette Laffont... Focus sur le programme du 42e Festival international de La Rochelle, qui se tiendra du 27 juin au 6 juillet.



Alors que le Festival de Cannes vient tout juste de se clôturer, les cinéphiles peuvent maintenant prendre la direction de La Rochelle, pour le Festival international du film. Au programme de cette 42e édition, qui se tiendra du 27 juin au 6 juillet, deux rétrospectives, l'une sur [Howard Hawks](#) et l'autre sur l'âge d'or du cinéma muet soviétique.

Parmi les autres temps forts du Festival, notons les hommages rendus à [Hanna Schygulla](#), [Bruno Dumont](#), [Jean-Jacques Andrien](#), [Pippo Delbono](#) et [Midi Z](#) ainsi que la soirée [Bernadette Lafont](#), le 29 juin.

Enfin, ne manquez pas la projection en plein air de [La Mort aux trousses](#), l'un des chefs-d'œuvre d'[Alfred Hitchcock](#), le vendredi 4 juillet.

Pour retrouver la programmation complète, [rendez-vous ici](#).



La Mort aux trousses Bande-annonce (2) VO

Festival de La Rochelle 2014 : Bande de filles en ouverture

Par M.D • jeudi 12 juin 2014 - 12h45

"Bande de filles" de Céline Sciamma fera l'ouverture du 42e Festival de La Rochelle, qui se tiendra du 27 juin au 6 juillet.



203 Partages



[Bande de filles](#) ouvrira le 42e [Festival de La Rochelle](#) ! Le film (très attendu) de [Céline Sciamma](#) a déjà été présenté à Cannes, en ouverture de la Quinzaine des réalisateurs. En attendant sa sortie, le 22 octobre 2014, le long métrage poursuit donc sa tournée des Festivals.

Porté par des comédiennes inconnues, repérées dans la "vraie vie", le film est une "*éducation sentimentale*" qui veut rester "*juste sociologiquement*", selon la réalisatrice.

À quelque mois de sa sortie, le film a déjà fait sensation et ce grâce à une séquence musicale : Rihanna chez Céline Sciamma ? La réponse le 27 juin à 20h15 à La Rochelle, en présence de la réalisatrice.



Cinéma d'animation tchèque au festival de La Rochelle 2014

11.06.2014 / 16:46

Utilisant essentiellement les marionnettes, présentes de très longue date dans leur pays, les cinéastes poètes d'animation tchèques font preuve d'un humour souvent ironique et d'une inventivité extraordinaire. 32 films sont réunis, courts et longs, réalisés entre 1950 et 2010, pour témoigner de ce merveilleux foisonnement auprès des spectateurs qui ont choisi de garder leur cœur d'enfant. Festival international du film de La Rochelle 2014 (27 juin - 6 juillet 2014).

Rencontre autour du cinéma d'animation tchèque

samedi 28 juin à 16h15

à La Coursive

avec **Jiří Barta** (cinéaste), **Michael Wellner-Pospíšil** (cinéaste et directeur du Centre tchèque de Paris), **Jean-Gaspard Páleníček** (écrivain et directeur adjoint du Centre tchèque de Paris), **Michal Bregant** (directeur de la Cinémathèque de Prague) et **Xavier Kawa Topor** (spécialiste du cinéma d'animation et directeur de l'Abbaye de Fontevraud).

Au programme du festival:

Jiří Barta, en sa présence *Le Monde disparu des gants* (1982) / *Krysar, le joueur de flûte de Hamelin* (1985) / *Drôle de grenier* (2009)

Karel Zeman *Inspiration* (1949)

Jiří Trnka *Le Moulin du diable* (1950) / *Le joyeux cirque* (1951) / *Le Rossignol de l'empereur de Chine* (1951)

Zdeněk Miler *Conte de la lune* (1958) / *Le Carnaval de la petite taupe* (1968-75) – 5 films en avant-première

Břetislav Pojar *Un verre de trop* (1953) / *Le lion et la chanson* (1959) / *Conte de minuit* (1960) / *Monsieur et Monsieur* (3 films 1965-73) / *Balablok* (1972)

Hermína Týrlová *Deux pelotes de laine* (1962)

Václav Vorlíček *Qui veut tuer Jessie ?* (1966)

Jan Švankmajer *Alice* (1987)

David Súkup *La Lettre* (2001)

Vlasta Pospíšilová *Barka l'avare* (1987) / *Quand les chênes n'auront plus de feuilles* (1991) / *Le Rêve* réalisé (2001)

Aneta Kýrová *Oups, erreur* (2009)

Eva Skurská *Au royaume des couverts* (2009)

Libor Pixa *Graffitiger* (2010)

La table mise (film collectif UMPRUM 1993)



FRANCIE: ZAMĚŘENO NA ČESKOU ANIMACI

Wednesday, June 25th, 2014

Francozský festival La Rochelle věnuje jeden ze svých tematických bloků české animaci. Uvede celkem 32 českých filmů vyrobených v rozmezí let 1950 – 2010 a slavnostní zahajovací večer otevře Zaniklý svět rukavic (1982) Jiřího Barty.



Krteček Zdeňka Milera

Mezinárodní festival La Rochelle se každoročně koná po dobu deseti dnů a letošní termín spadá na 27. června – 6. července. Zahajovacími filmy festivalu bude *Zaniklý svět rukavic* (1982) Jiřího Barty a *Dívčí parta* (2004) Céliny Sciammové. Oba filmy se také dočkají autorského uvedení. Jiří Barta bude druhý festivalový den pokračovat s prezentací filmu *Na půdě aneb Kdo má dneska narozeniny* (2009) a následně s jeho projekcí.

28. června se na festivalu uskuteční **Setkání o českém animovaném filmu**, kterého se zúčastní **Michael**

Wellner-Pospíšil (ředitel Českého centra Paříž), **Jean-Gaspard Páleníček** (spisovatel a zástupce ředitele Českého centra Paříž), **Michal Bregant** (ředitel NFA), **Xavier Kaw Topor** (odborník na animovaný film a ředitel Fontevraudského kláštera) a **Jiří Barta** (režisér).

Po dobu festivalu se v tematickém bloku **At'žije česká animace** objeví filmy Karla Zemana, Jiřího Trnky, Zdeňka Milera, Břetislava Pojara, Hermýny Týrlové, Jana Švankamajera, Jiřího Barty nebo Vlasty Pospíšilové.



Plakát Mezinárodního festivalu La Rochelle
2014

Více informací o programu festivalu naleznete na

À VOIR, À LIRE

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE 2014 SE TIENDRA DU 27 JUIN AU 6 JUILLET

La 42ème édition du Festival International du Film de La Rochelle aura lieu du 27 juin au 6 juillet 2014. Cette année, le festival mettra à l'honneur, Howard Hawks, le cinéma muet soviétique et les films d'animation tchèque.

Dès le 27 juin, le Festival International du Film ouvrira ses portes à La Rochelle. L'occasion pour tous les cinéphiles de rencontrer des professionnels venus du monde entier et d'assister à des représentations et des débats inédits. Vous aurez l'occasion de découvrir en avant-première la plupart des films sélectionnés à Cannes, dont la Palme d'or.

Pour cette 42ème édition, deux rétrospectives, l'une sur Howard Hawks, réalisateur américain, auteur de *Scarface*, *L'Impossible Monsieur Bébé* ou encore *Rio Bravo* et l'autre sur l'âge d'or du cinéma muet soviétique avec des projections de *Le Fantôme qui ne revient pas* d'Abram Room, *Un débris de l'empire* de Fridrikh Ermler ou encore *Le Village du péché* d'Olga Preobrajenskaia.

Des hommages seront également rendus à Hanna Schygulla, Bruno Dumont, Jean-Jacques Andrien, Pippo Delbono et Midi Z sans oublier la journée spéciale sur l'animation tchèque et la soirée Bernadette Lafont le dimanche 29 juin dès 20h15.

Ne manquez pas non plus la projection en plein air de *La Mort aux Trousses* d'Alfred Hitchcock, vendredi 4 juillet à 22h30. Vous pouvez retrouver toute la programmation du 42ème Festival International du Film, ici : [http://www.festival-larochelle.org/...](http://www.festival-larochelle.org/)





CINÉMA

Festival International du Film de La Rochelle

ccas.fr



27 juin au dimanche 6 juillet 2014

Le festival

Le programme du Festival International du Film de La Rochelle, créé en 1973, se veut chaque année éclectique, géographiquement et thématiquement divers, exigeant et équilibré. Le Festival maintient son refus de compétition, de prix et de jury, dans une volonté de comparaison plutôt que de confrontation. Au programme, des hommages à des réalisateurs ou à des acteurs invités, des rétrospectives de réalisateurs ou acteurs disparus, des découvertes de jeunes réalisateurs ou cinéastes encore inconnus ou méconnus en France, une sélection de longs-métrages d'actualité du monde entier et inédits en France, des films pour enfants, des expositions, une nuit blanche, des avant-premières de films rares, restaurés ou réédités...

Le partenariat avec la CCAS

Dans le cadre de cette convention, LE FIF de La Rochelle s'engage à mettre à disposition de la CCAS et de la CMCAS de la Rochelle :

- Le bénéfice des tarifs réduits suivants, à tous les ressortissants des CMCAS sur présentation de la Carte Activ ou de l'attestation de la carte Activ :

- Carte permanente (nominative) : 65€ (tarif plein : 88€)
- Carte 10 entrées (nominative mais l'agent peut en faire bénéficier sa famille ou ses amis) : 30€ (48€ tarif plein)
- Carte 5 entrées (nominative mais l'agent peut en faire bénéficier sa famille ou ses amis) : 18€ (25€ tarif plein)
- Carte 3 entrées (nominative mais l'agent peut en faire bénéficier sa famille ou ses amis) : 12€ (16€ tarif plein)
- Billet à l'unité : 4,50€ (6€ tarif plein)

- Soirée spéciale CCAS / CMCAS le lundi 30 juin au grand théâtre de la Coursive :
 - 18h30 : atelier-rencontre "Découverte du cinéma islandais" avec Benedikt Erlingsson (pour 30 personnes)

dans la salle des rencontres de La Coursive.

- 20h15 : projection du film "Des chevaux et des hommes" (Islande, 2013) de Benedikt Erlingsson, en sa présence et en celle de la comédienne principale, Charlotte Böving (Grande salle de La Coursive - 250 places).
- 22h : cocktail dinatoire dans la salle de réceptions (3ème étage de La Coursive) pour les agents et les différents partenaires, en présence du cinéaste et de la comédienne principale du film.

Le FIF de La Rochelle s'engage également à :

- donner l'accès à la projection de 7 courts métrages « Balablok » + atelier « manger en images », le samedi 5 juillet à 10h45, à trente enfants (conseillé à partir de 8 ans) et parents de la CMCAS de la Rochelle, au cinéma CGR Le Dragon.



Rapprochons-nous

[Accueil](#) » [Actualités](#) » [Infos célà tv](#) » [2014](#) » 201407-soirée spéciale Festival International du Film de La Rochelle

Soirée Festival International du Film de La Rochelle



publié le : (01/07/2014)

Ce mercredi 2 juillet 20h20, Célà tv vous propose de vous plonger dans l'univers du Festival International du Film de La Rochelle avec 4 réalisations produites par le festival.

Au programme :

"La Palice / Hors-Champ" : Un documentaire de Yves-Antoine Juddé.

Depuis 10 ans, le port de commerce de La Rochelle/La Palice est devenu une zone portuaire interdite au public. Le cinéaste a convié les participants à ce film/atelier à explorer ce territoire frontière.

"La retraite de Paulette" : Un documentaire de François Perlier avec des jeunes du quartier de Villeneuve-les-Salines.

Paulette a passé plus de trente ans derrière la caisse du supermarché de son quartier : comme elle dit, ce boulot, c'était presque toute sa vie. A l'heure de sa retraite, le réalisateur, accompagné de trois jeunes du quartier, va à sa rencontre : ses souvenirs se mêlent aux questionnements sur la vie après le travail...

"The Hamster Shower" : Un clip réalisé par les élèves du lycée hôtelier sous la direction de Pascal-Alex Vincent.

Impossible de résister à la mélancolie folk des Hamster's Shower, lauréats du tremplin rock L'Hisséo en 2012. Les incroyables voix de Caroline et Carla convoquent tout un imaginaire lié au Grand Ouest américain, si loin, que le clip convoque dans notre Ouest à nous, si proche.

"Par ici la sortie" Une fiction de Jean Rubak et Amélie Compain en collaboration avec les détenus de la maison centrale de St-Martin-de-Ré.

Réalisés depuis 2008 avec les détenus de la Maison Centrale de Saint-Martin-de-Ré, les films loufoques et fantaisistes de Jean Rubak et Amélie Compain sont réunis sous le titre ironique et générique de "Par ici la sortie".

Vive le cinéma d'animation tchèque !

Les cinéastes poètes d'animation tchèques font preuve d'un humour souvent caustique et d'une inventivité extraordinaire. 31 films sont réunis, courts et longs, réalisés entre 1950 et 2010, pour témoigner du merveilleux foisonnement auprès des spectateurs qui ont choisi de garder leur cœur d'enfant.

Jiří Barta, en sa présence *Le Monde disparu des gants* (1982) / *Krysar, le joueur de flûte de Hamelin* (1985) / *Drôle de grenier* (2009)

Karel Zeman *Inspiration* (1949)

Jiří Trnka *Le Moulin du diable* (1950) / *Le joyeux cirque* (1951) / *Le Rossignol de l'empereur de Chine* (1951)

Zdeněk Miler *Conte de la lune* (1958) / *Le Carnaval de la petite taupe* (1968-75) - 5 films en avant-première

Břetislav Pojar *Un verre de trop* (1953) / *Le lion et la chanson* (1959) / *Conte de minuit* (1960) / *Monsieur et Monsieur* (3 films 1965-73) / *Balablok* (1972)

Hermína Týrlová *Deux pelotes de laine* (1962)

Václav Vorlíček *Qui veut tuer Jessie ?* (1966)

Jan Švankmajer *Alice* (1987)

David Súkup *La Lettre* (2001)

Vlasta Pospíšilová *Barka l'avare* (1987) / *Quand les chênes n'auront plus de feuilles* (1991) / *Le Rêve réalisé* (2001)

Aneta Kýrová *Oups, erreur* (2009)

Eva Skurská *Au royaume des couverts* (2009)

Libor Pixa *Graffitiger* (2010)

La table mise (film collectif UMPRUM 1993)



Soirée d'ouverture

vendredi 27 juin à 20h15

La Coursive/Grande salle

Le Monde disparu des gants, Tchécoslovaquie, 1982, de Jiří Barta, avec une introduction par le réalisateur

Bande de filles, 2014, France, de Céline Sciamma, en sa présence

samedi 28 juin à 14h

Rencontre autour du cinéma d'animation tchèque

dimanche 29 juin à 13h

La Coursive/Theâtre Verdière

avec Jiří Barta (cinéaste), Michael Wellner-Pospíšil (cinéaste et directeur du Centre tchèque de Paris), Jean-Gaspard Páleníček (écrivain et directeur adjoint du Centre tchèque de Paris), Michal Bregant (directeur de la Cinémathèque de Prague) et Xavier Kawa Topor (spécialiste du cinéma d'animation et directeur de l'Abbaye de Fontevraud).

Et tout au long du festival :

Graffitiger au Muséum d'Histoire naturelle

à 14h, 15h, 16h, 17h et 18h

FESTIVALS France

Vitrine splendide à La Rochelle

par FABIEN LEMERCIER

26/06/2014 - Près de 250 films du 27 juin au 6 juillet dont une rafale de titres cannois et des hommages notamment à Bruno Dumont, Hanna Schygulla et Pippo Delbono



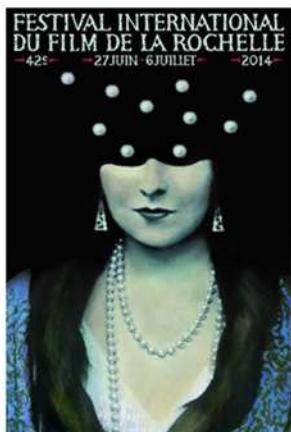
Coup d'envoi demain du 42^{ème} [Festival International du Film de la Rochelle](#) qui présentera jusqu'au 6 juillet un somptueux programme de 250 films (dont 200 longs métrages de fiction). Au menu figurent notamment une section baptisée "Vive le cinéma d'animation tchèque" (avec en particulier Jiri Barto qui fera le déplacement), un programme "Se souvenir de Bernadette Laffont" et des hommages en leur présence à l'actrice allemande Hanna Schygulla, au réalisateur français Bruno Dumont (avec notamment l'avant-première du sélectionné cannois *P'tit Quinquin* [+]), au cinéaste belge Jean-Jacques Andrien et au metteur en scène italien Pippo Delbono.

La section "Ici et ailleurs" qui compte une quarantaine de films parmi les plus marquants de l'année proposera entre autres une rafale d'oeuvres arrivant en droite ligne du [Festival de Cannes](#) : la Palme d'Or *Winter Sleep* [+] du Turc Nuri Bilge Ceylan, le Grand Prix *Les merveilles* [+] de l'Italienne Alice Rohrwacher, les compétiteurs *Sils Maria* [+] d'Olivier Assayas, *Timbuktu* [+] du Mauritanien Abderrahmane Sissako et *Still the Water* [+] de Naomi Kawase, le vainqueur du Certain Regard *White God* [+] du Hongrois Kornel Mundruczo, la Caméra d'Or *Party Girl* [+] du trio Marie Amachoukeli - Claire Burger - Samuel Theis, mais également *Bande de filles* [+] de Céline Sciamma, *Les combattants* [+] de Thomas Cailley, *Mange tes morts* [+] de Jean-Charles Hue, *Amour fou* [+] de l'Autrichienne Jessica Hausner, *La belle jeunesse* [+] de l'Espagnol Jaime Rosales, *Jauja* [+] de l'Argentin Lisandro Alonso, *Hope* [+] de Boris Lojkine, *Mercuriales* [+] de Virgil Vernier, *Qui vive* [+] de Marianne Tardieu, *Hippocrate* [+] de Thomas Lilti, *Geronimo* [+] de Tony Gatlif, *Gente de bien* [+] du Colombien Franco Lolli et *National Gallery* [+] de l'Américain Frederik Wiseman.

A signaler aussi au même programme entre autres le primé berlinois *Chemin de Croix* [+] de l'Allemand Dietrich Bruggemann, *Des chevaux et des hommes* [+] de l'Islandais Benedikt Erlingsson, le titre autrichien *Steadiness* de Lisa Weber ou encore le film polonais *Little Crushes* d'Alexsandra Govin et Ireneusz Grzyb.



42e Festival international du film de La Rochelle



La 42e édition du Festival international du film de La Rochelle se déroulera du 27 juin au 6 juillet 2014.

Ce festival non compétitif, créé en 1973, présente à chaque année une programmation riche de plus de 200 films de long et court métrage du monde entier : fictions, documentaires, films d'animation ou du patrimoine...

Au programme de cette 42e édition

Soirée d'ouverture du festival : projection du long métrage *Bande de filles* de Céline Sciamma

Des hommages aux cinéastes Bruno Dumont, Jean-Jacques Andrien, Pippo Delbono et Hannah Schygulla, à travers des projections de films qu'ils ont réalisés ou auxquels ils ont participé ainsi que des échanges en leur présence.

Des rétrospectives consacrées à des réalisateurs et acteurs aujourd'hui disparus : *L'âge d'or du cinéma muet soviétique*, *Howard Hawks* et *Se souvenir de Bernadette Lafont*

La Découverte de Midi Z, jeune cinéaste birman, avec la projection de 6 de ses œuvres

Un focus sur le **cinéma d'animation** tchèque, avec 32 films projetés et une rencontre professionnelle

Ici et ailleurs : les coups de coeurs de l'année en avant-première de leur sortie en salles ou inédits et présentés pour la première fois en France

D'hier à aujourd'hui : des films du patrimoine, restaurés et réédités, présentés en avant-première

Musique et cinéma

> en savoir plus

A suivre sur Facebook et Twitter



Bande Annonce 2014

FIFLR

01:42

Festival du Film de la Rochelle, 42e édition Galerie de chef-d'œuvre

« Si je vous montrais la photo d'un chaton en vous demandant de lui jeter une fléchette dans les yeux, vous ne pourriez pas vous empêcher d'avoir le sentiment que c'est l'animal que vous touchez, et non seulement son image. » Formulée par une conférencière à l'attention d'un public non averti, cette métaphore sur l'effet de croyance qui relie l'image et la chose à laquelle elle réfère ouvre National Gallery de Frederick Wiseman présenté au Festival international de La Rochelle après sa projection à la Quinzaine des réalisateurs en mai dernier.

Le parcours de trois heures qu'effectue le documentariste dans le musée londonien n'est pas une déambulation comme pouvait l'être L'Arche russe de Sokourov (2002) qui embrassait le musée de l'Hermitage en un unique plan séquence. L'objet tableau n'est pas, non plus, le cœur du sujet : le travail des régisseurs, par exemple, qui occupait une large part dans La Ville Louvre de Philibert (1990), n'apparaît ici que sporadiquement. On aurait, aussi, pu attendre Wiseman du côté du portrait de l'Institution : comme il a jadis ausculté l'assurance maladie ou la justice américaine, il aurait pu procéder à une radiographie des enjeux politiques, financiers et culturels de ce lieu de patrimoine. Même si les luttes d'influence entre le département du marketing et celui de la conservation transparaissent par instants, le cœur du sujet se trouve ailleurs. C'est bien le discours sur les œuvres, le langage que suscite leur interprétation qui est au cœur du nouveau film de Wiseman. Comme les repentirs révélés par les rayons X sur un tableau de Rembrandt, les exégèses fonctionnent par strates qui se recouvrent l'une l'autre, voire se contredisent, selon qu'elles proviennent des guides, des conservateurs, des restaurateurs ou des scénographes. Réflexion sur le geste artistique qui s'inscrit dans la lignée de La Danse, le ballet de l'Opéra de Paris (2009), National Gallery dessine un autoportrait de l'artiste, comme le suggère la séquence finale.



National Gallery, Frederick Wiseman

Orienté vers une programmation de patrimoine, le Festival International de La Rochelle, propose une programmation éclectique qui, aux côtés de rétrospectives offrant en quelques films un panorama sur une période, une cinématographie étrangère ou un genre, présente des reprises de films d'aujourd'hui montrés dans d'autres festivals. La Quinzaine des réalisateurs était ainsi représentée par Bande de filles de Céline Sciamma qui ouvraient le festival. La sélection Un certain regard était reprise notamment dans le touchant film de Jaime Rosales, La Belle Jeunesse, sur les errements d'un couple espagnol symbole de toute une génération sans avenir, ou le récompensé White God (Kornél Mundruczo), qui, en s'échinant à nous apprendre qu'il existe une part d'animalité chez l'homme, nous donnait envie de filer revoir des films de Howard Hawks traitant la même idée avec bien plus de subtilité.

Éclectisme pointu

Toujours symptôme de l'intrusion du désir, les animaux, chez Hawks, viennent semer le désordre de la pulsion chez des hommes qui pourtant absorbés par l'accomplissement d'une grande œuvre, qu'elle relève d'un projet scientifique ou entrepreneuriale. Le léopard de *L'Impossible Monsieur Bébé*, le singe de *Chérie je me sens rajeunir* comme le troupeau de *La Rivière rouge* fonctionnent comme des doubles désirant des hommes qu'ils accompagnent. En près de vingt films, cette programmation cherchait à offrir une vision de la continuité des thèmes chers à Hawks, tout en proposant un panorama balayant les genres et les différentes périodes de son œuvre.



Allez coucher ailleurs, Howard Hawks

C'est le même souhait de rendre compte de la diversité d'une cinématographie qui animait les rétrospectives consacrées au cinéma d'animation tchèque, perçu à travers ses grands noms (Jiri Trnka, Karel Zeman, Zdenek Miler) mais également par la relève (Aneta Kýrová, Vlasta Pospišilová), ou de la belle sélection consacrée à l'âge d'or du cinéma soviétique. Conçue à l'occasion des cinquante ans de la Cinémathèque de Toulouse, par sa déléguée générale Natacha Laurent, cette rétrospective puisait dans les richesses d'une collection soviétique acquise par Raymond Borde, fondateur de l'Institution en 1964. La petite dizaine de films, aussi magnifiquement choisis que présentés au début de chaque séance, traçait un parcours dans la diversité de la production de cette époque entre films de science fiction, films politiques ou d'avant-garde. On a pu ainsi découvrir *Le Cuirassé Potemkine* (Eisenstein, 1925) dans une copie splendide prêtée par la Cinémathèque de Berlin, restituant la partition commandée par le cinéaste, ainsi que le drapeau rouge vif hissé sur le mât du Cuirassé, et peint au pochoir par le cinéaste lui-même sur chaque copie. Parmi les curiosités, *Trois dans un sous-sol* d'Abram Room (1927), étonnant par la modernité de son sujet comme de son traitement : les détails de l'évocation de la vie quotidienne de modestes employés, la naissance du désir chez Lioudmila pour le meilleur ami de son mari qui aboutit à rien de moins qu'un ménage à trois, et le jeu d'acteur époustouflant de Nikolaï Batalov.



Trois dans un sous-sol, Abram Room

Entre la redécouverte des grands classiques, le festival offrait aussi la chance de découvrir Jean-Jacques Andrien, cinéaste belge reconnu mais méconnu qui, à travers ses cinq longs métrages, a construit une œuvre singulière questionnant la notion d'identité en même temps que celle du territoire. Fascinant, *Le fils d'Amr est mort !* (1975) suit Pierre Clémenti de Bruxelles au désert tunisien, sur les traces de son complice de vol décédé brutalement. Le récit saute d'un monde à l'autre, jouant de l'opposition de lumière entre l'un et l'autre magnifiquement appuyée par l'image de Yórgos Arvanítis. S'il est bâti sur le même canevas narratif (un homme voyage entre son présent en Australie et le retour vers son passé dans sa famille en Belgique), *Australia est*, lui, plus engoncé dans son souci de reconstitution historique des années 1950 et dans sa direction de grands acteurs comme Fanny Ardant et Jeremy Irons. La magie de l'évocation documentaire et poétique surgit pourtant lors des belles scènes qui donnent à observer le traitement de la laine dans les usines coopératives.



Le fils d'Amr est mort !, Jean-Jacques Andrien

Un festival de cinéphiles

Nous rendions compte récemment de la dernière édition de Côté court à Pantin, rendez-vous consacré à l'émergence de la création qui affiche sa volonté de se faire le carrefour des rencontres entre professionnels. La Rochelle en est l'exact opposé, festival cinéophile tourné vers le public et concentré sur la redécouverte du cinéma de répertoire. La pyramide des âges de ces deux festivals se trouve tout naturellement inversée elle aussi : « J'ai vu ce film pour la première fois lors de sa sortie », est l'une des phrases qu'on entend le plus dans les couloirs de la Coursive, lieu central du festival. Satisfaire tous les goûts semble bien être le mot d'ordre de la programmation, ce qui n'est en rien péjoratif, tant elle s'attache à un souci de qualité constant.

Plus que dans tout festival compétitif, qui témoigne toujours d'un engagement pour un certain type de cinéma et qui propose toujours une photographie du contemporain depuis un point précis, La Rochelle offre au festivalier un étrange parcours au sein de sa propre cinéphilie. Le cheminement dans une programmation qui fait l'éloge du grand écart permet de sauter, en passant d'une séance à l'autre, d'*Inspiration*, court métrage dans lequel Karel Zeman anime de figurines de verre, à *La Rivière rouge*, ample western hawksien qui reconstitue tout un monde d'hommes et de bêtes traversant le désert. Cela ne va pas sans certains effets de frustration de ne pouvoir tout voir : « Dommage, je n'ai pu voir aucun film de l'hommage à Bernadette Lafont » ou « Ah, j'ai encore raté Horizons perdus en copie restaurée ! ». Cela crée aussi un drôle de rapport aux films, qui existent autant par eux même que par les liens improbables qui se tissent entre eux. Comme les rapprochements d'images opérés par Aby Warburg dans ses tableaux *Mnemosine*, le festivalier échafaude une parenté entre des films qu'a priori rien n'appelait à être apparentés. Après ces quelques jours de marathon de projection, demeure donc des images reliées entre elles par le principe de la ritournelle marabout/bout d'ficelle. Les bras de Nikolai qui s'étire au réveil, dans le petit lit qu'il partage avec sa femme Lioudmila au début des Trois dans un sous sol ; le claquement de cymbales obsessionnel de la marionnette du Rossignol et l'empereur de Chine ; le thé à la

menthe qui passe de la théière au verre et réciproquement dans *Le fils d'Amr est mort !* ; le clignement d'œil de Cary Grant, dépité et résigné, dans le dernier plan d'*Allez coucher ailleurs*, lorsqu'on lui rappelle pour la énième fois les termes de la loi militaire qui a définitivement mis à mal sa masculinité. Les films se mettent à dialoguer entre eux par des effets de pensée qu'ils soient aléatoires, fantasmatiques ou pertinents.

Tout comme Wiseman construit, par le montage de National Gallery, des correspondances entre les toiles de Rubens, Manet ou Watteau, la programmation de La Rochelle fait s'entrechoquer les films au point de créer entre eux de belles rencontres.



Le Rossignol et l'Empereur de Chine, Jiří Trnka

17

juin
2014

Festival international du film de la Rochelle 2014 : Hawks, Dumont ou Cavalier au menu!

Dans [Cinéma](#)

Aucun commentaire - [Laisser un commentaire](#)

Comme tous les ans, le Festival international du film de La Rochelle (qui se tient du 27 juin au 6 juillet pour son édition 2014) nous propose un grand panorama liant à la fois cinéma contemporain, classiques et raretés.

Les deux grandes rétrospectives seront consacrées cette fois à **Howard Hawks** (avec le jeudi 3 juillet une rencontre consacrée au cinéaste en compagnie de critiques, à l'âge d'or du cinéma muet soviétique, et à **Bernadette Lafont**. Mais de nombreux autres hommages seront rendus, accompagnés de projections : **Bruno Dumont**, **Pippo Delbono**, l'actrice allemande **Hanna Schygulla**...



A noter aussi les focus consacrés au cinéaste belge **Jean-Jacques Andrien** et au rare cinéaste birman **Midi Z** (dont l'oeuvre est présentée pour la première fois en France) : des rencontres seront à ce titre organisées le 5 juillet avec ces deux artistes.

L'animation tchèque sera à l'honneur avec la projection de plusieurs œuvres, classiques ou moins, signées **Zeman**, **Svankmajer** et bien d'autres... Une conférence le 28 juin éclairera cette cinématographie passionnante.

Comme tous les ans la section d'*Hier à aujourd'hui* projettera plusieurs grandes rééditions en avant-premières (comme *Seconds* de **John Frankenheimer**, ou *Mise à Sac* d'**Alain Cavalier**) et des documentaires... De nombreuses avant-premières contemporaines sont également à prévoir dans la section *Ici et ailleurs*, avec notamment la première mondiale du *Paradis* d'**Alain Cavalier**, et la projection de plusieurs œuvres vues à Cannes cette année.

Pour retrouver le programme complet : rendez-vous sur le site du festival!



Dolittle

de vrais enfants

Vendredi 13 Juin 2014

FESTIVAL DU FILM INTERNATIONAL DE LA ROCHELLE

Sortie

Le Festival du Film International de la Rochelle c'est tout d'abord un public curieux qui vient voir des films venus du monde entier et de différentes époques.

Pour ce 42e festival, c'est Howard Hawks et l'âge d'or du cinéma muet soviétique qui sont mis à l'honneur. Du côté des kids, la programmation s'articulera autour de films d'animations tchèques réalisés par Jiri Trnka, Brestislav Pojar, Zdenek Miler, Hermina Tyrlova... et bien d'autres découvertes : des courts-métrages à partir de 2 ans, des films en avant-première avec des histoires d'aventures drôles et enchantées. En parallèle, des ateliers autour de l'animation seront proposés aux enfants, orchestrés par des spécialistes.

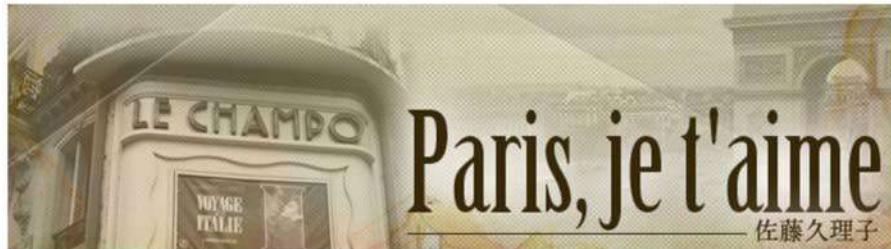


Pour un cinéma qui ouvre à d'autres horizons ? C'est à La Rochelle qu'il faut aller.

À partir de 4,50 € Du 27 juin au 6 juillet. Attention les ateliers nécessitent une réservation.

Pour plus d'informations et pour les réservations : www.festival-larochelle.org

C.D.



映画愛好家が集う避暑地の映画祭「ラ・ロシェル国際映画祭」

先日、7月6日まで開催されたラ・ロシェル国際映画祭に行ってきました。ラ・ロシェルは大西洋岸にある古くからの港町。現在はブルジョワ層の避暑地として知られ、とくに橋を渡った沖合の島は、フランスの財界人やセレブたちの別荘があることでも知られる。第2次大戦中、ドイツ軍によって建設された潜水艦基地が今も残り、「U・ボート」や「レイダース／失われたアーケ〈聖櫃〉」の撮影もここで行われた。さらにここから約30キロ南下すると、「ロシュフォールの恋人たち」で有名なロシュフォールの町があり、なにかと映画に馴染み深い地方だ。

今年すでに42回目を迎えるラ・ロシェル映画祭は、日本ではあまり知られていないかもしれないが、フランス国内でカンヌの次に大きな、由緒ある映画祭である。欧州連合の機関から援助を受けているため、上映作品の70パーセントがヨーロッパ映画に限られるという制限があるにもかかわらず、実は日本映画とも縁が深い。フランスでは知名度の低かった吉田喜重を本格的に紹介したり、2006年に「誰も知らない」の柳楽優弥がカンヌで最優秀男優賞を取った後、いち早く是枝裕和のレトロスペクティブを開催し、レアなテレビ作品も含めて紹介した。おそらくコンペティションがないのがいまひとつ話題になりにくい理由なのかもしれないが、公式の賞が一切存在しないのは、映画に優劣をつけないことをモットーにしているため。スターや著名な監督が訪れることがあるが、レッドカーペットの類いは存在せず、彼らが海辺のカフェでさっさと客席に居た観客たちに混じってお茶を飲んでいたりする緩さが、心地いい。さらにクラシックから新作まで、多彩なジャンルとあらゆる傾向の作品が揃う。いわばカラーがないのが本映画祭のカラーだろうか。



【拡大画像】





そのお陰か、ラ・ロシェルの観客は驚くほど知識の深い映画愛好家が多い。彼らの存在が映画祭を支えているのも確かなら、映画祭が彼らを育ててきたとも言える。地元のみならず、フランスやヨーロッパ各地から本映画祭を目当てにリピーターが増えているとか。今年は82万人を集客したそうだから、映画を宣伝する側にとっても重要な場であることは間違いないだろう。

今年の主なプログラムは、ライナー・ベルナー・ファスビンダーのミューズとして知られたハンナ・シグラ、フランスのブリュノ・デュモン監督、昨年7月に死去した大女優ベルナネット・ラフォンらの特集上映、チェコアニメやハード・フォークス特集、ピアノ伴奏付きのロシアの無声映画など。特に伴奏付きで無声映画を日替わりで上映するシネコンサートは、ラ・ロシェル名物のひとつだ。カンヌでパルムドールに輝いたトルコ映画「ウィンター・スリープ（英題）」もあれば、フランスではまったく知られていないミャンマーの30歳の若手監督ミディZの全作品の上映もあった。映画祭のアーティスティックディレクターのひとりで、パリのポンピドゥーセンターの映画プログラムも担当するシルビー・プラは、「バラエティに富んでいること、そして旧作の再発見とともに、フランスで無名の若い才能を積極的に紹介していくことも本映画祭の使命です」と語る。



日本からは今回、カンヌ映画祭で話題になった河瀬直美の「2つ目の窓」が出品された。カンヌでは激しく賛否が分かれただけに観客の注目度は高く、会場は入れない人々で溢れた。上映後は拍手が起ったが、反応はやはり賛否両論。「否」の意見としては、「ムードに流れすぎ説得力に欠ける」「キャラクターが曖昧」という感想が聞かれた。もっとも、以前から河瀬監督を高く評価し、「カンヌでも本作が自分にとってのパルムドールだった」と断言する前出のプラ女史はこう擁護する。「優れた作家というものは往々にして意見の分かれる作品を生み出すものではないでしょうか。私にとって、本作は河瀬監督のなかでもっとも成熟した傑作です。シンプルな中に美しさ、気高さ、エモーションを内包し、愛や死といった本質的なものを見つめる。死を描くことで生を祝福する、とても美しい作品だと思います」

「2つ目の窓」のフランスの一般公開は10月1日。いまやカンヌ常連となった河瀬監督の知名度は徐々に大きくなっているだけに、その反響が待たれるところだ。ちなみにプラ女史によれば、2016年を目指しポンピドゥーセンターにおいて河瀬監督のレトロスペクティブを開催する予定だという。（佐藤久理子）

Cinéma : retour de La Rochelle

Michèle Tatu continue sa quête d'images et de souvenirs. Son retour en train du festival international du film lui a donné le temps de penser à ce que l'imaginaire trie... Florilège d'impressions sur la nature humaine et les paysages, le réel et la fiction.



Paris Texas, de Wim Wenders, restauré 30 ans après sa sortie.

Laisser derrière soi, la lumière blanche de la Rochelle, les lumières bleues du soir quand juillet s'étire sous les volutes roses des nuages.

Laisser derrière soi, la multitude d'images vues lors de la 42 ème édition ; en emporter certaines. En oublier d'autres.

Se pencher ensuite contre la vitre du TGV pour traverser la France jusqu'à l'Est. Renoncer à la beauté de l'océan pour regagner les paysages de moyenne montagne. Faire comme si, lorsque la mémoire s'efface, il fallait désormais compter avec les fragments, les séquences marquantes.

Se souvenir du cinéma.

Et au cours du voyage, revenir sur les images de paysage qui parcourent les films et se déposent dans l'imaginaire, comme de précieux souvenirs.

Et ce dont on se souvient, à l'instar des voyages serait, - au-delà des contrées traversées -, comment les cinéastes parlent du monde et ce qu'ils dessinent de la géographie intime des personnages, de leur déplacement d'un lieu à l'autre, d'un espace fermé au vaste horizon.

Party Girl de Marie Arnachoukeli, Claire Burger, Samuel Thies est un film hybride, sur la frontière entre fiction et documentaire, entre l'histoire vraie

d'Angélique et sa mise en récit derrière la caméra. Tourné à Forbach, ville frontalière avec Sarrebrück, le film se déplace entre deux langues, entre deux espaces (la boîte de nuit et la ville) entre le jour et la nuit. Bel exemple de cinéma de territoire, ce beau film dessine en arrière-plan les contours de l'ancien bassin minier de Lorraine. (Sortie le 27 août)

Dans *Le Sel de la terre*, de Wim Wenders, le cinéma quitte par instant le territoire de l'image animée pour regarder la photo en face et nous la donner à voir en gros plans noirs et blancs. Ce parcours dans l'œuvre du photographe Sebastião Salgado depuis son témoignage des évènements majeurs (conflits internationaux, exodes, etc.), jusqu'à *Genesis*, son hommage à la planète, révèle son regard singulier sur les hommes et les paysages. (Sortie le 15 octobre).

Dans *Des Chevaux et des hommes*, Benedikt Erlingsson montre les passions qui secouent une petite communauté humaine isolée au cœur de la lande islandaise. Avec une ironie non feinte, le cinéaste aborde le lien entre l'animal et l'homme. L'absence de dialogues souligne une nature sauvage propice aux situations incongrues. Dans ces grands espaces, le cheval permet aux hommes de se rencontrer, de se séparer ou de survivre. (Sortie le 23 juillet)

Rétrécissement de l'espace, l'institution spécialisée de *The Tribe*, film ukrainien, incarne une société basée sur le trafic et la prostitution. Tout en noirceur le film explore des lieux fermés. Le couple improvisé fait l'amour dans d'improbables hangars désaffectés alors qu'en arrière-plan les filles se prostituent dans la cabine des camions. Rehaussé par le jeu des acteurs, tous sourds muets, le film s'impose, sombre métaphore des pouvoirs.

Frontière dans *Ice Poison*, de Midi Z, film où un jeune Birman essaie d'aider une femme à faire revenir son enfant de Chine pour qu'il retrouve son pays natal. Pour y parvenir il tente de s'échapper de la pauvreté de la campagne et s'engouffre dans la complexité cruelle de la ville. Le film surfe sur la frontière entre les deux pour nous dire que la misère est partout. Midi Z passe d'un territoire à l'autre, de la ruralité où vivre est difficile à la ville où là aussi c'est encore l'enfer.

Paysage encore dans *Sils Maria*, quand les montagnes de l'Engadine servent de prétexte à Olivier Assayas pour une réflexion sur l'écriture théâtrale. Je me souviendrai longtemps de l'idée du serpent de nuage, à la fois graal poétique, source d'inspiration de l'écrivain et signe du temps qui passe. (Sortie le 20 août).

Longue traversée aussi pour les émigrants de *Hope* de Boris Lojkine qu'on découvre aux alentours de Tamanrasset alors qu'ils s'apprêtent à gagner les côtes du Maroc pour arriver enfin dans une enclave espagnole. Dans le déplacement, cette quête vers l'émancipation figurée par le bateau, les hommes rencontrent égoïsme et cruauté, douleur et désillusion.

Et pour conclure, il faudrait parler du Nord qui est le territoire de la plupart des fictions de Bruno Dumont. Lors d'une rencontre à la Coursive le cinéaste Et ce dont on se souvient, à l'instar des voyages serait, - au-delà des contrées traversées -, comment les cinéastes parlent du monde et ce qu'ils dessinent de la géographie intime des personnages, de leur déplacement d'un lieu à l'autre, d'un espace fermé au vaste horizon.

Party Girl de Marie Arnachoukeli, Claire Burger, Samuel Thies est un film hybride, sur la frontière entre fiction et documentaire, entre l'histoire vraie expliquait : « C'est quoi un paysage ? C'est un lieu qui va être filmé. Un beau paysage n'est pas forcément bien pour le cinéma. La caméra éveille ce qu'elle filme ». Et dans son œuvre il s'agit bien de cela, magnifier le paysage, magnifier les visages. Transcender : « on trouve l'humanité à force de filmer... », ajoutait le cinéaste pour conclure. (A voir absolument sur Arte « Le Petit Quinquin » les 18 et 25 octobre).

Entre le paysage et l'homme, le cinéma se déplace d'un territoire à l'autre et capte des fragments du monde comme autant de récits possibles : le regard de Jean-Jacques Andrien sur le monde rural est à cet égard singulier : les fermes entourées de hangars montrent la transformation de l'agriculture : « le paysage est le produit du travail de l'homme et le symptôme d'une crise plus large » expliquait le cinéaste.

Au Festival de La Rochelle, on parcourt le monde du matin au soir, de fiction en documentaires, de l'intime au collectif, de l'imaginaire au réel.

Actuellement sur nos écrans

Paris Texas de Wim Wenders.

Film mythique, Palme d'or en 1984, *Paris Texas* ressort actuellement sur nos écrans. Restauré par l'Immagine Ritrovata, un laboratoire italien, le film retrouve sa splendeur originelle. Travis, un homme hagard et malingre erre dans le désert du Texas. Il a perdu la mémoire et s'enferme dans le mutisme. Ponctuée par la musique de Ry Cooder, son errance géographique du Texas à Houston, se transforme en voyage intérieur avec au centre la très surprenante séquence dans le peep show. Travis engage une conversation avec une blonde vêtue d'un pull angora. Ils se parlent à travers une vitre sans tain et ce moment de cinéma restera une figure centrale de l'œuvre du cinéaste : voir sans être vu. Entendre sans voir. Tout est là entre cet homme égaré et la femme qu'il a reconnue.

Ce voyage-là présenté au Festival de la Rochelle, n'est pas un parcours initiatique. Le héros fatigué ne cherche pas à découvrir quelque chose mais à reconstituer sa vie.

Publié le 01/06/2014

FESTIVAL DE LA ROCHELLE 2014: le programme



Du 27 juin au 6 juillet aura lieu la 42e édition du Festival de la Rochelle. Au programme: des rétrospectives Howard Hawks et Bernadette Lafont, des hommages à Jean-Jacques Andrien, Hanna Schygulla, Bruno Dumont et Pippo Delbono, un focus découverte sur le réalisateur birman Midi Z, des panoramas sur l'âge d'or du cinéma muet soviétique et sur le cinéma d'animation tchèque, des reprises et des programmes destinés aux enfants.

Un très large éventail d'avant-premières est également prévu. Parmi celles-ci: [Chemin de croix](#) de Dietrich Brüggemann ([lire notre entretien](#)), primé à la Berlinale, [Still the Water](#) de Naomi Kawase, [Bande de filles](#) de Céline Sciamma, [Amour fou](#) de Jessica Hausner, [Les Merveilles](#) d'Alice Rohrwacher, [Pays Barbare](#) de Yervant Gianikian et Angela Ricci Lucchi ou encore [Sommeil d'hiver](#), la Palme d'or de Nuri Bilge Ceylan.

[Pour toutes les informations, cliquez ici !](#)

Et pour ne rien louper de nos news, dossiers, critiques et entretiens, rejoignez-nous sur [Facebook](#) et [Twitter](#) !

par Nicolas Bardot

“La retraire de Paulette” au festival international du film de La Rochelle

26 juin 2014 by antoine



Durant le festival international de La Rochelle qui débute vendredi 27 juin et jusqu'au dimanche 6 juillet, vous aurez l'occasion de voir de nombreux films. Parmis les deux rétrospectives, les nombreux hommages et les différentes sélections, vous pourrez découvrir le résultat de la résidence de François Perlier avec des jeunes du quartier de Villeneuve-les-Salines. Le film s'intitule “La retraite de Paulette” et c'est un documentaire de 18 minutes.

Toute la programmation du festival international du film de La Rochelle.

Paulette a passé plus de trente ans derrière la caisse du supermarché de son quartier: comme elle dit, ce boulot, c'était presque toute sa vie. À l'heure de sa retraite, le réalisateur, accompagné de trois jeunes du quartier, va à sa rencontre: ses souvenirs se mêlent aux questionnements sur la vie après le travail...

Le film a bénéficié du soutien de la DRAC Poitou-Charentes, de l'Agence pour la Cohésion Sociale et l'Égalité des Chances et de la Communauté d'agglomération de La Rochelle. En collaboration avec l'Apapar de Charente-Maritime, le Collectif de Villeneuve-les-Salines et le Local Zig Zag.

GENTE DE BIEN ET THE TRIBE AU FESTIVAL DE LA ROCHELLE

3 juillet 2014

La 42^e édition du Festival de la Rochelle présente GENTE DE BIEN de Franco Lolli et THE TRIBE de Myroslav Slaboshpytskiy.



Extrait de GENTE DE BIEN

Les films GENTE DE BIEN de Franco Lolli, lauréat 2012, et THE TRIBE de Myroslav Slaboshpytskiy (lauréat de l'Aide Fondation Gan à la Diffusion 2014, Semaine de la Critique) sont présentés au Festival International du Film de la Rochelle (du 27 juin au 6 juillet).

Les deux longs métrages sont projetés dans la Section *Ici et Ailleurs*, une section consacrée à des films inédits du monde entier de jeunes réalisateurs ou de cinéastes confirmés.

Franco Lolli sera présent pour l'occasion.

La Rochelle a rendez-vous vendredi avec son festival international du film

La 42ème édition du festival s'ouvre ce vendredi 27 juin à La Rochelle. Pendant dix jours, les cinéphiles auront le choix entre 155 longs-métrages et une rétrospective Howard Hawks. Plus de 80.000 festivaliers sont attendus sur place.

EG d'après AFP Publié le 26/06/2014 | 09:24, mis à jour le 26/06/2014 | 09:24



© FIFLR Lauren Bacall dans "Le Port de l'Angoisse" de Howard Hawks (1945). Le film sera projeté à l'occasion du festival.

C'est le deuxième festival français en terme de fréquentation.

Le [Festival international du film de La Rochelle](#) s'ouvre ce vendredi et durera jusqu'au 6 juillet. Cette 42ème édition sera notamment marquée par une rétrospective consacrée au réalisateur Howard Hawks et des projections sur l'âge d'or du cinéma muet soviétique.

Ni palmarès, ni paillettes

Ce rendez-vous annuel permettra aux cinéphiles de visionner 155 longs métrages, 77 courts métrages sur douze écrans avec cinq séances par jour; **un vrai marathon pour les amateurs.**



"C'est avant tout un **rendez-vous d'amoureux du cinéma**", explique sa présidente Hélène de Fontainieu: "Nous n'avons ni palmarès, ni paillettes, ni montée des marches. Nous avons une **programmation exigeante et ouverte**, permettant aux cinéphiles comme aux curieux de faire un tour **hors des sentiers trop battus** et d'avoir l'occasion de rencontrer des acteurs et des réalisateurs", a-t-elle ajouté.

La recette semble fonctionner puisqu'en 2013 le festival, prévu jusqu'au 7 juillet, a enregistré **plus de 80.000 entrées**, se hissant en deuxième position après Cannes.

De Howard Hawks à Bernadette Lafont

Cette année, quatre hommages seront rendus dont un à l'actrice et réalisatrice allemande **Hanna Schygulla**, dont on projettera une vingtaine de films, notamment "Lili Marleen", "Scènes de chasse en Bavière" ou "Le mariage de Maria Braun".

Le festival projettera huit films du cinéaste français **Bruno Dumont**, notamment "Petit Quinquin", en avant première. Deux autres hommages seront rendus également aux réalisateurs belge **Jean-Jacques Andrien** et italien **Pippo Delbono**.

Bernadette Lafont, décédée en 2013, sera également honorée, avec la projection de quatre films dont "La Fiancée du Pirate", en présence de sa réalisatrice Nelly Kaplan. Une vingtaine de films de la légende de Hollywood **Howard Hawks** seront également projetés, dont "Rio Bravo", "Scarface", "Le Grand sommeil" ou "Les hommes préfèrent les blondes".

Découvertes et grands classiques

Côté histoire du cinéma, une série de projections en ciné-concert accompagnées par des musiciens de films de **l'âge d'or du cinéma muet soviétique** sont prévues. L'occasion de revoir le fameux "**Cuirassé Potemkine**" en version restaurée sur grand écran.

Dans la catégorie découverte 2014, sera présentée l'oeuvre d'un **jeune cinéaste birman** **Midi Z**, qui sera présent. "Les six films qu'il a réalisés, parfois en tournant clandestinement en Birmanie, dont le dernier, *Ice Poison* (2014) seront projetés. C'est la première fois que l'ensemble de son oeuvre sera présentée en France", a expliqué Mme de Fontainieu.

Une quarantaine de films récents encore inédits en France, dont la Palme d'Or du Festival de Cannes, "Winter Sleep" du Turc **Nuri Bilge Ceylan**, qui avait présenté ses films à La Rochelle en 2009 et, en avant-première mondiale le dernier film du cinéaste Alain Cavalier "Le Paradis".

Découvrez le jury international du festival War On Screen

Du 1er au 5 octobre, Châlons-en-Champagne, Mourmelon et Suippes accueillent la deuxième édition de ce rendez-vous parrainé par Albert Dupontel, seul festival français consacré au film de guerre. France 3 Champagne-Ardenne est partenaire de ce festival.

Par Lionel Gonzalez Publié le 30/09/2014 | 16:24



© <http://waronscreen.com/>

Le festival **War on Screen** débute ce mercredi 1^{er} octobre à Châlons-en-Champagne.

Voici les membres du jury international

Mohsen Makhmalaf
Prune Engler
Patrick Chauvel
Ghassan Salhab
Anne Girouard

Ils remettront les prix suivants :

Grand prix du jury
Mention spéciale du jury
Prix de la mise en scène

Trois films québécois à La Rochelle



Que ta joie demeure, un film de Denis Côté.

Photo Eyestelfilm



André Duchesne

La Presse

Trois longs métrages québécois font partie de la programmation du 42e Festival international du film de La Rochelle qui s'amorce le vendredi 27 juin.

Le long métrage de fiction *Une jeune fille* de Catherine Martin y sera présenté avec le documentaire *La marche à suivre* de Jean-François Caissy et l'essai *Que ta joie demeure* de Denis Côté. Tous trois sont présentés dans la section «Ici et ailleurs».

Les films de MM. Caissy et Côté ont été lancés plus tôt cette année à la Berlinale alors que le long métrage de Catherine Martin a connu sa première mondiale en septembre dernier à Toronto.

Cette dernière, tout comme Jean-François Caissy, accompagnera leur film sur place. «Une première française!», s'est enthousiasmé sur sa page Facebook M. Caissy à propos de la présentation de son film à La Rochelle.

Ce dernier ajoute que la programmation du festival est «vraiment superbe».

On ne peut le nier! Cette 42e édition rendra hommage à Jean-Jacques Andrien, Pippo Delbono, Bruno Dumont et l'actrice allemande Hanna Schygulla, proposera une rétrospective sur le cinéma muet soviétique et donnera un coup de chapeau au réalisateur américain Howard Hawks ainsi qu'à la comédienne française Bernadette Lafond.

Le festival de La Rochelle se terminera le dimanche 6 juillet.

SOIREE FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE : DOC CONCERT SURPRISE

Musique / & / cinéma

mercredi 2 juillet 2014

Le Festival International du Film de La Rochelle & La Sirène présentent :



PROJECTION du DOCUMENTAIRE "The Silent Killer"
de Jacques Losay - France 2012- 1h30

+ CONCERT SURPRISE

20H15 / Le film : Salle du Cap - Places Assises

Présentation du film par son réalisateur: Jacques Losay

Le 15 janvier 2004, le chalutier breton **Bugaled Breizh** disparaît mystérieusement en moins de **deux minutes** au large de la Cornouaille britannique, entraînant la mort de ses cinq marins... Jacques Losay, proche des victimes, **retrace toute l'affaire** avec ses multiples rebondissements, fausses pistes, mensonges et manipulations.

A l'issue de la projection dans la grande salle du Cap, vous serez conviés à gagner le club pour le verre de l'amitié et une rencontre et un échange avec le réalisateur Jacques Losay. Quelques minutes plus tard, vous gagnerez à nouveau le Cap où le cinéma provisoire évaporé vous retrouverez alors votre lieu de concert préféré!

Place sera alors faite à la musique et à la fête.

22H15 / Le concert : Salle du Cap - Concert debout

Re-visitée, ré-orchestrée, ré-arrangée, vous découvrirez **sept musiciens reconnus de la musique celte**. Quelques jours avant leur prestation sur **le plus important festival breton** (et de l'Hexagone) de musiques actuelles et après une ultime escale dans l'antre de La Sirène pour mettre au point le spectacle, nos amis (dont le nom restera secret...) **nous feront l'honneur d'un concert de sortie de résidence en avant première...**



DU 27 JUIN AU 6 JUILLET 2014 **LA ROCHELLE**

Festival **INTERNATIONAL** du **FILM de LA ROCHELLE**

10 jours de cinéma !

Depuis 1973, le Festival International du Film se tient à chaque année au début de l'été, pendant 10 jours sur le Vieux Port de La Rochelle. Il rassemble 12 écrans, à raison de 5 séances par jour (de 10h à 22h15) et par salle.

Plus de 250 films

Ce festival présente environ 250 films dont 200 longs métrages de fiction, des documentaires, des films d'animation, originaires du monde entier, dans tous les formats. Ce Festival a toujours été non compétitif, afin que les réalisateurs et leurs films soient présentés sur un plan d'égalité. Les séances sont toutes ouvertes au public.

FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM DE LA ROCHELLE
— 42^e — 27 JUIN - 6 JUILLET — 2014



L'organisation du Festival

Hommages en leur présence, à des réalisateurs ou à des acteurs invités. Sont présentés leurs films de fiction, leurs documentaires, leurs courts métrages, les films qu'ils ont réalisés pour la télévision, et aussi les films dans lesquels ils ont joué ou qu'ils ont produits, si c'est le cas.

Rétrospectives de réalisateurs ou acteurs disparus. Leur oeuvre est,

autant que possible, programmée dans sa totalité, en privilégiant les films oubliés ou restés inédits.

Découvertes en leur présence, de cinéastes méconnus en France ou de cinématographies trop peu diffusées.

D'hier et aujourd'hui, l'histoire du cinéma à travers des films rares, restaurés ou réédités, en avant-première.

Ici et ailleurs, une quarantaine de films, parmi les plus marquants de l'année, inédits ou en avant-première, venus du monde entier. Le Festival propose également, chaque jour, 3 séances de films pour les enfants.

Une nuit blanche thématique est proposée du samedi 5 juillet à 20h au dimanche 6 à 7h dans la grande salle de La Coursive, suivie d'un petit-déjeuner offert sur le Vieux Port, au lever du soleil.

Une projection en plein air gratuite : le vendredi 4 juillet à 22h30 sur le parvis de la médiathèque Michel Crépeau. ■

DATE : Du 27 juin au 6 juillet 2014.

LIEU : Vieux Port de La Rochelle

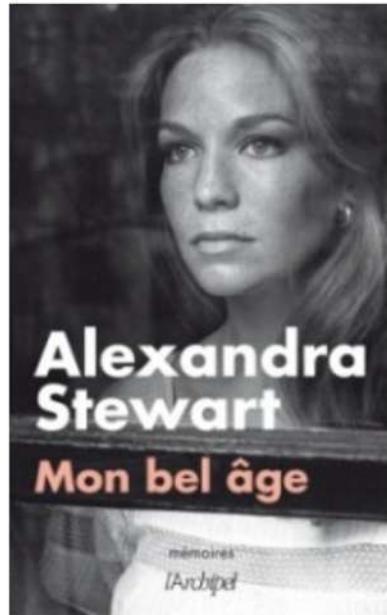
TARIFS : Consultez www.festival-larochelle.org

RENSEIGNEMENTS : 05 46 52 28 96

www.festival-larochelle.org

→ 42^e →

FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM DE LA ROCHELLE



Soirée Cinéma avec Alexandra Stewart et le Festival du Film de la Rochelle

Lundi 23 juin 2014 à 18h30

Rencontre et Signature

Le Salon, by Thé des Ecrivains, vous convie à une soirée placée sous le signe du 7ème Art en accueillant deux invités : l'actrice Alexandra Stewart, qui vient de publier ses Mémoires (*Mon Bel âge*, l'Archipel) et Prune Engler, déléguée générale du Festival International du Film de La Rochelle.

Alexandra Stewart, dans son récit autobiographique, revient sur son riche parcours, symbole d'une époque foisonnante : de *cover girl* à la fin des années cinquante à ses apparitions hollywoodiennes en passant par son statut d'égérie de la Nouvelle Vague. Son talent et sa beauté ont magnétisé les plus grands : Godard, Truffaut, Chabrol, Malle, Vadim, John Huston, Otto Preminger... Elle se lie d'amitié avec des figures de proue du milieu artistique, telles qu'Orson Welles, Boris Vian, Chris Marker, Rudolf Noureev, Ernest Hemingway, Simone Signoret... Toutes ces personnalités défilent dans *Mon Bel âge*, au travers d'émouvants portraits.

En sa compagnie, Prune Engler présentera l'édition 2014 du Festival International du Film de La Rochelle, rendez-vous incontournable de la cinéphilie. Du vendredi 27 juin au dimanche 6 juillet, le Festival organisera deux rétrospectives consacrées à Howard Hawks et à l'âge d'or du cinéma muet soviétique, et rendra hommage à Hanna Schygulla, Bruno Dumont, Jean-Jacques Andrien, Pippo Delbono, et Midi Z. Egalement au programme : le cinéma d'animation tchèque, une leçon de musique avec Bruno Fontaine, une séance en plein air, une nuit blanche...

Toutes les lumières d'un certain Cinéma seront à l'honneur au Salon en ce lundi 23 juin.
Partager

Coup d'envoi ce vendredi du Festival international du film de la Rochelle



Coup d'envoi ce vendredi du Festival international du film de la Rochelle - DR.

L'année dernière, le festival avait enregistré plus de 80 000 entrées.

La 42ème édition du Festival international du film de La Rochelle, deuxième festival de cinéma français pour sa fréquentation, débutera ce vendredi 27 juin. Ce rendez-vous annuel permettra aux cinéphiles de visionner 155 longs métrages, 77 courts métrages sur 12 écrans avec cinq séances par jour. L'année dernière, le festival avait enregistré plus de 80 000 entrées, se hissant en deuxième position après Cannes. Pour cette nouvelle édition, plusieurs hommages seront rendus dont un à l'actrice et réalisatrice allemande Hanna Schygulla, dont on projettera une vingtaine de films, notamment « Scènes de chasse en Bavière » ou « Le mariage de Maria Braun ». L'événement proposera également huit films du cinéaste français Bruno Dumont, tel que « P'tit Quinquin », en avant première, ainsi que des réalisations du cinéaste belge Jean-Jacques Andrien et de l'italien Pippo Delbono. Bernadette Lafont, partie en 2013, sera honorée, avec la projection de quatre films dont « La Fiancée du Pirate », en présence de sa réalisatrice Nelly Kaplan.

Bande Annonce 2014 par FIFLR

Les participants pourront également redécouvrir une vingtaine de films de la légende de Hollywood, Howard Hawks, dont « Rio Bravo », « Scarface », « Le Grand sommeil » ou « Les hommes préfèrent les blondes ». Côté histoire du cinéma, une série de projections en ciné-concert accompagnées par des musiciens de films de l'âge d'or du cinéma muet soviétique sont prévues, avec le « Cuirassé Potemkine » en version restaurée sur grand écran. Dans la catégorie découverte 2014 sera présentée l'oeuvre d'un jeune cinéaste birman, Midi Z, qui assistera à l'événement.

Créé en 1973, le Festival International du Film de La Rochelle a fêté ses 40 ans en 2012. Parallèlement au travail de programmation classique qui constitue le cœur de son activité, le Festival International du Film de La Rochelle mène, depuis de nombreuses éditions, un ensemble d'actions pédagogiques à l'année. Lors de son édition précédente, le Festival International du Film s'était associé à l'Institut Français pour proposer à 15 jeunes étrangers de 18 à 30 ans un dispositif de découvertes et d'expérimentations professionnelles dans le domaine du cinéma. ●

Du vendredi 27 juin au dimanche 6 juillet. Retrouvez les tarifs sur le site de l'événement.

Cécilia Delporte

NOUVEL ÉCRAN

Festival : Révolution, fraîcheur et évasion sur le port de La Rochelle

Dans le charme de la ville portuaire de La Rochelle, au cœur de la saison estivale, entre deux bains de soleil et d'eau salée, il n'est pas idiot de se mettre au frais dans une salle de cinéma. Le 42^e Festival International du Film de La Rochelle sera donc pour vous, du 27 juin au 6 juillet, the place to be if you missed the Croisette or not.

Le [programme](#) qui vous sera servi éblouira donc par un éclectisme savoureux, voyageant entre patrimoine et nouveauté, entre pièces rares et grands films de demain.



Qui dit port, dit forcément Howard Hawks car le festival retrace cette année sa carrière dans une filmographie qui vous fera prendre le large du Port de l'angoisse à La Captive aux yeux clairs ; la croisière s'annonce fameuse.

Un hommage d'une de ces grandes actrices que fut Bernadette Lafont, à travers Chabrol, Truffaut ou bien Jean-Daniel Pollet lui sera également consacré.

Des hommages, il y en aura d'autres : Hanna Schygulla, la muse de Rainer Werner Fassbinder, Pippo Delbono, le grand metteur en scène de théâtre italien faisant depuis peu du cinéma ou encore Bruno Dumont ou Jean-Jacques Andrien pour représenter la Belgique.

NOUVEL ÉCRAN



On découvrira également Midi Z, jeune et unique cinéaste birman, remarqué dans deux nombreux festivals à travers le monde pour ses films qui balancent entre violence et tendresse.

D'autres découvertes auront lieu tout au long de cette semaine, certaines plus attendues (*Winter Sleep*, Palme d'or au dernier festival de Cannes, *Mr. Turner* ou encore *Bande de filles* (soirée d'ouverture), d'autres plus surprenantes (*Mes Souliers rouges* de Sara Rastegar).



Et si tout cela ne vous donne pas envie de vous évader, sachez que la Nuit blanche finale sera justement consacrée à ce thème (l'évasion.)

České animované filmy ve Francii

Ve znamení českého animovaného filmu probíhá tento týden ve francouzském městě La Rochelle mezinárodní filmový festival. Jednou z jeho hlavních sekcí je totiž pocta české animaci s názvem Ať žije český animovaný film!.



pátek 4. července 2014, 13:51

Výběr odráží nejzásadnější historické milníky ve vývoji české animace, návštěvníci uvidí 31 snímků, z nichž nejstarší je Inspirace Karla Zemana z roku 1949. Soudobou tvorbu pak reprezentují Království příborů Evy Skurské, Chybíčka se vloudí Anety Kýrové či Graffitiger Libora Pixy.

Čestným hostem festivalu je režisér Jiří Barta. „Jsem velmi potěšen iniciativou Českého centra, které se zasloužilo o prezentaci českého animovaného filmu na festivalu v La Rochelle, a to ve velkém rozsahu,“ řekl k tomu tvůrce filmu Na půdě aneb Kdo má dneska narozeniny, který také na festivalu uvedl.

Prezentace českého filmu je jednou z priorit Českého centra v Paříži. Nedávno tam proběhl křest francouzské verze DVD filmů Cesta do pravěku, Vynález zkázy a Baron

Pocta české animaci na MFF v La Rochelle

27. 6. 2014 20:22

Česká animace zaujímá na francouzském filmovém trhu nezaměnitelné místo. Čeští umělci jsou žádáni, čeští Mistři animace oceňováni.



Foto: Hans Štembera

Popisek: Vyrobeno v České republice

Velký podíl na prezentaci nese České centrum Paříž. Za jediný rok se zasadilo o českou účast na francouzských filmových festivalech *L'Europe autour de l'Europe*, *Semaine du cinéma étranger*, *A l'Est du nouveau*, *Tout-petits cinéma* ve *Forum des images* či *Ciné Junior* a uspořádalo projekce 85 českých filmů. Další významný počin francouzského Českého centra na sebe nenechává dlouho čekat. Český animovaný film bude vévodit 42. ročníku Mezinárodního filmového festivalu v La Rochelle. Představí se zde jedenatřicet českých filmů. Čestným hostem je režisér Jiří Barta.

FRANCOUZI CHODÍ NA ČESKÉ FILMY K NÁM

Prezentace českého filmu patří k prioritám Českého centra Paříž. V nedávné době zde proběhl křest francouzské verze DVD filmů *Cesta do pravěku*, *Vynález zkázy* a *Baron Prášil* režiséra Karla Zemana. Dosud nejvýznamnější zásluhou je edice českých filmů na DVD ve spolupráci se společností Malavida films, ve které vyšlo již přes 30 filmů, vždy v nových kopíích, s novými titulkami a bohatým doprovodným materiélem: takto velkorysá edice nemá ve světě obdobu.

V kinosále pařížského Českého centra se projekce pořádají každé pondělí a ročně připoutají pozornost 2500 návštěvníků. „*Lidé si zvykli chodit převážně k nám,*“ říká Michael W. Pospíšil, ředitel Českého centra Paříž. „*České filmy z valné většiny nemají francouzské titulky, což ztěžuje jejich uvádění na největším evropském filmovém trhu, jímž je Francie. Proto se zaměřujeme nejen na prosazování českých filmů, ale soustavně zajišťujeme i jejich překlady,*“ dodává.



42. ROČNÍK MFF V LA ROCHELLE

MFF v La Rochelle je po Cannes druhým nejnavštěvovanějším filmovým festivalem ve Francii. Dramaturgie klade důraz na retrospektivy velkých filmových klasiků a na objevy současných, často i méně známých, filmařů z celého světa.

42. ročník proběhne ve znamení českého animovaného filmu. Jednou z jeho hlavních sekcí je totiž pocta české animaci s názvem *At' žije český animovaný film!*. Návštěvníci zhlédnou 31 snímků, z nichž nejstarší je *Inspirace* Karla Zemana z roku 1949.

Soudobou tvorbu reprezentují snímky *Království příborů* Evy Skurské, *Chybička se vloudí* Anety Kýrové či *Graffitiger* Libora Pixy.

IKONA ČESKÉ ANIMACE VE FRANCII

Na pozvání Českého centra Paříž přijede jako čestný host festivalu režisér Jiří Barta. „*Jsem velmi potěšen iniciativou Českého centra, které se zasloužilo o prezentaci českého animovaného filmu na festivalu v La Rochelle, a to ve velkém rozsahu,*“ uvádí.

Slavnostní večer konaný v pátek 27. června ve Velkém sále Divadla La Coursive zahájí Barta společně s mladou francouzskou režisérkou Céline Sciammovou, držitelkou francouzského Césara. Předfilmem jejího nového snímku *Parta dívek* bude právě Bartův *Zaniklý svět rukavic* z roku 1982. Ten přinesl svému tvůrci mezinárodní ohlas a není tedy náhodou, že právě tímto filmem startuje filmová série věnovaná české animaci. 28. června pak Barta uvede projekci svého nejnovějšího celovečerního filmu *Na půdě aneb Kdo má dneska narozeniny*, na jehož scénáři se podílel spolu s Edgarem Dutkou.

Selekce filmů pro MFF v La Rochelle odráží nejzásadnější historické milníky ve vývoji české animace.

Český animovaný film se u Francouzů těší velké oblibě. Jména Jiřího Trnky, Karla Zemana, Jana Švankmajera či Břetislava Pojara tu zná každý filmový fanoušek. Český film se zde soustavně uplatňuje také v rámci oblíbených dětských filmových programů. Letos tak do kin nově půjdou výběry filmů s Krtkem, Pat a Mat či krátkometrážní filmu Karla Zemana.

KULATÝ STŮL

V neděli 29. června se v rámci festivalu uskuteční rozprava zvaná kulatý stůl. Debatu tu moderuje

uznávaný francouzský odborník a ředitel jedné z hlavních institucí pro podporu animovaného filmu Xavier Kawa-Topor. Spolu s Jiřím Bartou se jí zúčastní ředitel Českého centra Michael W. Pospíšil a spisovatel Jean-Gaspard Páleníček. Pozvání přijal také Michal Bregant, ředitel NFA.

„Vážím si toho, že jsem měl díky Českému centru možnost seznámit se s vedením festivalu a nakonec byt pozván do La Rochelle. Festival uvádí často archivní filmy a není tedy vyloučeno, že v budoucnu bude NFA moci prezentovat celou řadu svých vzácných archivních titulů, ale i filmů současných,“ uvedl.

Témata obsáhnou historii české animace, současnou tvorbu i hlavní festivaly, které se v Čechách animaci věnují.

České centrum Paříž je významným iniciátorem. Festival z podnětu centra připravil již v minulosti pocty českým osobnostem: Karlu Kachyňovi, Jiřímu Menzelovi, Janu Švankmajerovi, Františku Vláčilovi či Karlu Zemanovi.

Seznam filmů:

Jiří Barta *Zaniklý svět rukavic* (1982) / *Krysař* (1985) / *Na půdě aneb Kdo má dneska narozeniny* (2009)
Karel Zeman *Inspirace* (1949)
Jiří Trnka *Čertův mlýn* (1950) / *Veselý cirkus* (1951) / *Císařův slavík* (1951)
Zdeněk Miler *Měsíční pohádka* (1958) / *Krtkův karneval* (1968-75) – 5 filmů ve francouzské předpremiéře
Břetislav Pojar *O skleničku víc* (1953) / *Lev a písnička* (1959) / *Půlnoční příhoda* (1960) / *Pojďte pane,*
budeme si hrát (3 filmy 1965-73) / *Balablok* (1972)
Hermína Týrlová *Dvě klubíčka* (1962)
Václav Vorlíček *Kdo chce zabít Jessii?* (1966)
Jan Švankmajer *Něco z Alenky* (1987)
David Súkup *Dopis* (2001)
Vlasta Pospíšilová *Lakomá Barka* (1987) / *Až listí opadá z dubů* (1991) / *Splněný sen* (2001)
Aneta Kýrová *Chybička se vloudí* (2009)
Eva Skurská *Království příborů* (2009)
Libor Pixa *Graffitiger* (2010)

Prostřený stůl (kolektivní film UMPRUM 1993)

www.czechcentres.cz

ČESKÁ CENTRA

Česká centra jsou agenturou Ministerstva zahraničních věcí pro propagaci ČR v zahraničí. Prosazují českou kulturní scénu na mezinárodním poli. Sítě Českých center působí z 22 zahraničních metropolí tří kontinentů. Generální ředitelkou Českých center je Vilma Anýžová.

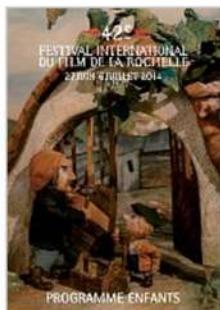
Jste politik? Zveřejněte bez redakčních úprav vše, co chcete. Zaregistrujte se [ZDE](#).

Jste čtenář a chcete komunikovat se svými zastupiteli? Zaregistrujte se [ZDE](#).

Le cinéma d'animation tchèque à l'honneur aussi du Festival de La Rochelle

01-07-2014 16:01 | Guillaume Narguet

« Vive le cinéma d'animation tchèque ! » : tel est l'intitulé de l'une des sections figurant au programme de la 42e édition du Festival international du film qui se tient cette semaine à La Rochelle. Au total, pas moins de trente-et-un films tchèques, parmi lesquels les plus grands classiques, sont présentés à un public traditionnellement très nombreux. Mais le festival de La Rochelle n'est pas le premier en France à mettre l'animation tchèque à l'honneur. Avant lui, pas moins de cinq autres festivals, L'Europe autour de l'Europe, La Semaine du cinéma étranger, A l'Est du nouveau, Le Forum des images et Ciné Junior, avaient fait ce choix cette année. Directeur du Centre culturel tchèque à Paris, Michael Wellner-Pospíšil explique d'où provient cet intérêt des Français pour un art, le cinéma d'animation tchèque, dont la réputation n'est plus à faire :



« Je pense que cela est dû à la tradition et à l'histoire. Les marionnettes tchèques ont toujours été très connues en France, comme les films de Jiří Trnka ou ceux de Karel Zeman qui, ensuite, a commencé à utiliser des techniques un peu différentes de ce que l'on appelle le film de marionnettes. Tout cela explique que l'intérêt pour le cinéma d'animation tchèque reste très vivant en France, ce que confirme également la sortie de films de Zeman en salles comme 'Les Aventures fantastiques' ou 'Le Dirigeable volé'. Certains de ces films font même partie du programme 'L'Enfance au cinéma', qui est opération de l'éducation nationale visant à éduquer les enfants en matière de cinéma. Et puis il y a d'autres films comme bien évidemment la Petite Taupe de Zdeněk Miller qui sont extrêmement populaires en France ou encore 'Pat et Mat' qui sera distribué dans les salles à l'automne prochain. Nous sommes très heureux que cet intérêt dure, mais nous espérons aussi que l'intérêt pour les jeunes créateurs d'aujourd'hui sera aussi grand que pour les géants du passé ou même d'aujourd'hui, puisqu'il faut ici citer Jiří Barta dont le film 'Drôle de grenier' est sorti en salles et sera bientôt distribué en DVD par la société Malavida qui fait beaucoup pour le cinéma tchèque en général. »

Pour ce qui est de la distribution en DVD, quel est le travail à effectuer pour la traduction de ces films et leur sous-titrage ?

« Dans la majorité des cas, c'est le Centre tchèque qui assure le sous-titrage et surtout conseille au niveau de la sélection des films présentés en DVD. »

La Rochelle a mis les petits plats dans les grands, puisque pas moins de trente-et-un films tchèques figurent à son programme, Jiří Barta était un des invités d'honneur du festival et une table ronde a été organisée en sa présence et la vôtre. Quels ont été les sujets abordés à cette occasion ?

« Les sujets traités étaient un peu ceux de votre question, à savoir que nous avons essayé de trouver les raisons pour lesquelles l'intérêt pour le cinéma tchèque d'animation est toujours aussi vivant en France. Nous avons évoqué également l'actualité du cinéma, mais aussi le passé et la restauration des films puisque Michal Bregant de la Cinémathèque tchèque était lui aussi présent à cette table ronde qui a suscité un grand intérêt avec au moins 150 personnes dans la salle. »



Jiří Barta, 'Drôle de grenier'

Dans la trentaine de films projetés à La Rochelle, on retrouve tous les grands noms du cinéma d'animation tchèque. Mais que dire du film d'animation tchèque contemporain ? Quelle est actuellement sa situation ?



Břetislav Pojar, Miroslav Štěpánek, 'Monsieur et monsieur',
photo: Krátký film Praha, a.s.

passé, puisque les conditions de la production ont profondément changé. Aujourd'hui, les animateurs se consacrent surtout à l'animation en 3D, ce qui fait que ça se rapproche plutôt de l'animation commerciale à des fins de publicité, etc. Il y a beaucoup moins de films de création, notamment de longs-métrages. A titre d'exemple, nous pouvons évoquer ici les problèmes de Jiří Barta pour trouver le financement de son grand projet qu'est Golem. C'est une preuve évidente du genre de problèmes auxquels les cinéastes sont confrontés actuellement. »



PAR ICI LA SORTIE, UNE OEUVRE ORIGINALE DES DÉTENUS DE SAINT-MARTIN

Patrice Déchelette présentant les metteurs en scène du film : Amélie Compain et Jean Ruback

Mardi 23 septembre à la salle Vauban de Saint-Martin, fut présenté au public venu nombreux un montage de films réalisés avec et grâce aux détenus de la maison centrale de Saint-Martin-de-Ré.



Affiche du programme dans le cadre du festival du film de La Rochelle

Avec le soutien de la Drac de Poitou Charentes, et du SPIP de la Charente Maritime , dans le cadre du festival international du film de La Rochelle et en partenariat avec la commune de Saint-Martin, des ateliers d'écriture donnent lieu chaque année à un film écrit et « réalisé » par les détenus.

Ces six docu-fiction présentés comme un court métrage de 55 minutes, furent déjà projetés dans le cadre du Festival du film de La Rochelle et ont été réalisés par Amélie Compain et Jean Ruback. Patrice Déchelette, Maire de la Commune et Geoffroy de la Crouée, instigateur de l'événement, présentèrent en quelques mots la projection de cette œuvre à la fois originale, loufoque et abordant des sujets aussi divers que le réchauffement de la planète ou de la place des étoiles dans le ciel.

Des liens très forts de complicité et d'osmose se sont instaurés entre les réalisateurs et les détenus, chacun étant très à l'écoute de l'autre. Lors de ce film, les scènes s'enchaînent saccadées, pouvant faire penser à l'évolution du cinéma : épisodes parfois sans paroles mais riches de symboles , dessins, papiers et mouettes volant au grès du vent, sans personnages ; puis, des animations variées, des apparitions des détenus à visage découvert, six

exactement, bravant toute logique, dialogues et monologues se succédant, ils semblaient laisser libre court à leur imagination. Le tournage de ce film se passait dans la maison d'arrêt, dans une pièce de deux mètres sur trois, sans gardien, sans décors ou chacun apportait son savoir-faire, ajoutant ainsi sa propre pièce au puzzle à ce film « par ici la sortie » titre on ne peut plus « décalé » et dérisoire par rapport au contexte d'une maison d'arrêt comptant environ quatre cents détenus condamnés à des peines très longues.

Patricia Plancoulaine

Festival du film de La Rochelle - du 27 juin au 6 juillet 2014

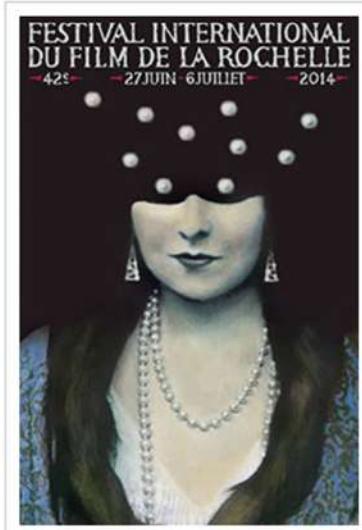
Le Festival International du Film de La Rochelle, c'est une histoire d'amour entre une ville au début de l'été, un public curieux et enthousiaste et des films venus du monde entier.

Le programme du festival se veut éclectique, géographiquement et thématiquement divers, exigeant et équilibré.

Le Festival maintient son refus de compétition, de prix et de jury, dans une volonté de comparaison plutôt que de confrontation.

À l'affiche cette année, deux rétrospectives : Howard Hawks et l'âge d'or du cinéma muet soviétique. Des hommages à Hanna Schygulla, Bruno Dumont, Jean-Jacques Andrien, Pippo Delbono et Midi Z seront aussi au programme ainsi qu'au cinéma d'animation tchèque.

Une leçon de musique avec Bruno Fontaine, une séance en plein air le 4 juillet à 22h30 et une nuit blanche du 5 au 6 juillet seront à découvrir...



Retrouvez ici la liste des films de l'édition 2014 !

Musique et cinéma

> vendredi 4 juillet à 16h15 - Théâtre Verdière/La Coursive

Concert-rencontre avec Laurent Petitgirard en présence d'Agnès Varda
En partenariat avec la Sacem

Concert de l'Orchestre de Colonne - dirigé par Laurent Petitgirard, Président du Conseil d'administration de la Sacem - sur des œuvres écrites, sur une même séquence de *Sans toit ni loi* d'Agnès Varda, par des étudiants en composition de musique à l'image au Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris.

Les étudiants compositeurs : Jonas Atlan, Jonathan Boutellier, Véra Nikitine, Nigii Sanges, Benjamin Attahir, Maël Oudin

« La création d'un Cursus de Composition de Musique à l'Image en janvier 2013, initiée par Bruno Mantovani dès son arrivée à la tête du Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris et dont il m'a confié la direction, résulte d'une double volonté : Élargir les moyens d'expression et les domaines d'intervention de compositeurs ayant suivi les divers cursus d'écriture des conservatoires supérieurs et enrichir la musique de film par l'arrivée de créateurs maîtrisant toutes les techniques de composition et d'orchestration, ce qui était malheureusement devenu l'exception au fil des années, sans ignorer pour autant l'apport des nouvelles technologies.

Grâce à l'amicale complicité de notre chère Agnès Varda, vous allez découvrir le travail de six compositeurs du cursus sur les mêmes séquences du très beau film *Sans toit ni loi*.

Cette confrontation d'inspirations, parfois divergentes, sur les mêmes images, les réactions « à chaud » d'Agnès Varda sur les différentes propositions qui lui seront soumises grâce à la participation des musiciens de l'Orchestre Colonne, constitueront une base de réflexion et je l'espère une grande stimulation pour ces excellents jeunes compositeurs avec lesquels j'ai le grand plaisir de travailler.

Le public du Festival pourra ainsi apprécier à quel point la musique peut influer sur la lecture que nous avons d'un film.

Je remercie chaleureusement la Sacem, le CNSMDP, l'Orchestre Colonne et le Festival du Film de La Rochelle d'avoir rendu ce « concert-rencontre » possible, nous le terminerons avec Siegfried-Idyll de Richard Wagner, dans un clin d'œil au célèbre film Ludwig de Luchino Visconti. »

Laurent Petitgirard

Tout Bruno Dumont au Festival de La Rochelle



P'tit Quinquin

Du 27 juin au 6 juillet, la 42^e édition du Festival de La Rochelle présente comme à son habitude un vaste ensemble de nouveaux films tout en ouvrant de multiples fenêtres sur différents aspects de l'histoire du cinéma.

Du cinéma muet soviétiques (en ciné-concert) associant chefs d'œuvre d'Eisenstein, Vertov et Barnet à de nécessaires découvertes, à Howard Hawks, de Hannah Shygulla à Bernadette Lafont ou du côté des francs-tireurs Pipo Delbono et Jean-Jacques Andrien, le programme est d'une extrême diversité, que souligne la judicieuse invitation au jeune réalisateur birman Midi Z. Cette année l'intégrale célèbre un réalisateur qui occupe une place décisive dans le cinéma français, Bruno Dumont. On en est d'autant plus réjoui que l'absence de son admirable *Camille Claudel* aux Césars de cette année, si elle témoigne surtout de l'ignorance niaise des votants (pas même de nominations...) qu'a confirmé leur choix final, reste comme une injustice aussi absurde que cruelle. Retour sur une œuvre qui, jusqu'au récent *P'tit Quinquin* découvert à Cannes, n'a cessé de croître à la fois en cohérence et en capacité à se renouveler.

C'est un plan impossible, que personne ne pourrait ni d'ailleurs ne voudrait faire. Une femme sort de son bain. Elle est nue, elle n'est ni jeune ni jolie, et pas même le personnage principal du film. Que la femme au bain soit un motif pictural classique ne souligne que mieux la totale singularité de ce plan, qui doit tout au seul cinéma. Surtout, ce plan est d'une beauté ravageante, il irradie littéralement. C'est un plan de *La Vie de Jésus*, le premier film de Bruno Dumont, et d'une certaine manière il dit l'essentiel de ce cinéaste. Comment la rencontre entre un regard incandescent d'attente envers le monde et la réalité la plus simple, la plus triviale, la moins apprêtée engendre un état extrême de la beauté, une pure déclaration d'amour au monde, une affirmation absolue de la dignité des êtres.

« Sublime », « absolu », voici que le vocabulaire du sacré est venu pour évoquer la scène la plus quotidienne, la plus concrète et banale qui soit. Précisément. A l'exception de *Twenty Nine Palms*, qui fut comme l'envers abstrait, théorique bien que sensuel et brûlant, de tout le reste de son cinéma, Bruno Dumont ne filme que des êtres de chair et de sang, dans la proximité immédiate de leur existence terrestre, commune, dans la matérialité de leurs voix, de leurs accents, de ce qui occupe leur temps et leurs gestes. Et c'est exactement là, dans cette épaisseur concrète, que son cinéma devient plaque sensible où s'inscrivent l'angoisse et le désir de soi-même et des autres, l'esprit si on veut.

Quoi ? Ah mais on ne sait pas, quoi ! « ça » dirait le psy, « Dieu » dirait le prêtre, « l'Absolu » dirait le philosophe. Bruno Dumont ne dit rien, et il se passe des majuscules – on se souvient qu'il a voulu que le titre de *L'humanité* ne soit pas affecté d'une capitale. Il regarde et il écoute. Souvenez-vous de ce grand champ labouré, au début de *L'humanité*, justement. C'était quoi ? Ben c'était un champ labouré, normal, on est à la campagne. Oui, c'est tout. Et tant d'autres vibrations pourtant émanant de cette terre, de cette couleur, de cette masse, de cette profondeur, de ce chaos plane, de cette trace du labeur, de cette inscription dans le temps des saisons et des longues durées. Le cinéma – seul le cinéma ? – peut prendre tout cela en charge *d'un coup*, sans le détailler, sans le commenter, sans le métaphoriser. *C'est là*. On entend sourdement la phrase de Beethoven – « Cela doit-il être ? Cela est ».

Et cet « être » à lui seul – mais cette « solitude » est infiniment peuplée – déploie, plan après plan, un accès à un monde plus riche, plus complexe, doté de plus de dimensions que ce que nous avons l'habitude d'en percevoir, ou que ce que nous en offre d'ordinaire les films, ou les romans tout autant que les journaux. Dans *Hors Satan*, la caméra filme celui qu'on appellé simplement le gars, ce marginal qui vit à l'écart de la petite ville. Lui, il regarde en retour, mais un peu ailleurs. Et dans son regard, dans son visage, se dessine soudain ce que nous ne verrons pas – il n'y a d'ailleurs rien de spécial à voir, pas d'anecdote, pas de secret. C'est dans ce jeu de la marge et du centre, du face à face et de ce qui l'excède, que s'ouvre l'accès à une ampleur et à une complexité du monde.



C'est dans ce processus de croyance mise en action par le travail de filmer, croyance qui n'a besoin des bâquilles d'aucune religion, que ce processus d'ouverture prend en charge des phénomènes on ne peut plus concrets, actuels, communs – la misère sociale et le racisme dans *La Vie de Jésus*, la prolifération des images dans *Twenty Nine Palms*, la guerre dans *Flandres*, le terrorisme dans *Hadewijch*, l'exclusion dans *Hors Satan* ou, très différemment, dans *Camille Claudel*. Avec *P'tit Quinquin*, nouvelle et puissante manière de se décaler à nouveau, voilà Bruno Dumont qui emprunte au burlesque, à un art venu du cinéma muet lui-même inspiré par la pantomime, pour retraverser l'ensemble de ces champs, y compris avec une dose d'humour sur lui-même : répéter sur le mode comique « on est au cœur du Mal », leitmotiv silencieux des précédents films, permet de prendre une distance avec la formule, sans nullement abolir ce qu'elle signifie, et qui demeure hélas pertinent.

Rien ne serait plus étranger au cinéma de Bruno Dumont tel que ses sept premiers longs métrages et sa série pour la télévision le constituent que d'en faire une œuvre hors du réel, une sorte de méditation solitaire et abstraite. S'il est juste d'inscrire le réalisateur de *Bailleul dans la lignée* de Dreyer et de Bresson, de Bergman et de Pasolini, c'est précisément parce que, quelles qu'aient été leur credo personnel (pas le même), ils sont tous des cinéastes de la matière, des filmeurs de terrain, convaincus que c'est dans la présence réelle des choses que se tiennent les ressources d'émotion et de pensée avec lesquelles a affaire le cinéma.

Il faudrait dire même la surface. « Superficiel » est un mot péjoratif, c'est bien dommage. Il n'y a rien d'autre à voir que la surface, il ne s'agit pas de creuser vers on en sait quel ailleurs, on ne sait quelle profondeur. Tout est là, tout est déjà là, mais il faut regarder, mieux, autrement. Regarder la peau de Juliette Binoche, écouter la voix de la jeune femme quand les garçons du village partent se battre et mourir dans un désert lointain, prêter la bonne attention aux mains, aux visages, aux sexes.

Ce qui est finalement passionnant, même si en même temps ridicule et horrible, dans la manière dont la représentation de l'acte sexuel dans les films de Dumont a pu faire polémique, est ce que cela traduit l'incroyable déni de réalité qu'un tel rejet suppose – déni de la réalité de l'activité sexuelle comme pratique d'une absolue banalité, déni de la réalité des conditions de tournage, ni plus ni moins « artificielles » (pour autant que quelqu'un sache ce que ça veut dire) que celle de n'importe quelle scène. On ne se souvient pas que quiconque de ceux qui reprochèrent à Dumont d'avoir truqué une scène de pénétration aient réclamé qu'il fasse vraiment tuer les acteurs jouant les soldats de *Flandres* sous prétexte qu'il est un cinéaste qu'on dit réaliste – mais en lui collant une idée bien misérable du réalisme.

Le sexe est comme le champ de *L'humanité*, comme la dune de *Flandres* ou celle de *Hors Satan*, comme le corps de la mère de *La Vie de Jésus*, s'il y avait quelque chose d'obscène, ce serait d'y ajouter du discours, des ornements qui ne le concernent pas (pas ceux de l'érotisme mais ceux de la marchandise spectaculaire), des masques qui ne viennent pas de ceux qui à ce moment le pratiquent mais d'une injonction extérieure.

Cinéma qui pense, qui pense à partir de la réalité et des émotions que, dans certains conditions très particulière qui sont ce qu'engendre la mise en scène, le cinéma de Bruno Dumont est un cinéma sans discours – ni théorique, ni religieux, ni psychologique, ni sociologique. Un cinéma, surtout, nettoyé de toute forme de sentimentalisme. C'est la même question, évidemment, celle de l'être-là du corps, du sexe, des mots aussi – ceux qui ont leur place dans ce lieu et ce temps – et celle du sentimentalisme, qui est à vrai dire une forme de censure sous les oripeaux d'une bienséance psychologisante et racoleuse.

Avec ses chefs opérateurs, Yves Cape puis Guillaume Deffontaines, avec ses producteurs, Jean Bréhat et Rachid Bouchareb, Dumont paraît suivre une force intérieure assez mystérieuse, comme si chacun de ses plans, chacune de ses décisions de cadrage et de montage procédait d'un « impératif catégorique », et qui pourtant n'aurait été évident pour personne d'autre – et n'a d'ailleurs été mis en œuvre pas personne d'autre. Il a été prof de philo dans sa ville natale, Bailleul dans le département du Nord. Bien plus qu'un certain bagage de connaissances et une disposition à la spéculation, il importe d'y détecter une inscription dans un territoire – géographique, humain, imaginaire – un monde rural à proximité des mines à présent fermées et des industries lourdes, et aussi l'expérience de *l'adresse*, du savoir intime que parler (ou filmer), c'est moins s'exprimer dans l'affirmation de sa subjectivité que parler à des gens, mobiliser des éléments partageables, et qui visent à une forme de transformation.

Mais ce souffle de justesse et de nouveauté qui traverse ses films tient pour une bonne part aussi au choix de ses interprètes par Bruno Dumont. Presque toujours, ces visages et ces corps inconnus, ces voix singulières participent de l'invention d'une place particulière pour ceux que nous voyons sur l'écran : non pas l'habituelle séparation acteurs/personnages mais un horizon commun aux deux, une asymptote plutôt, où ce qui vibre entre l'un et l'autre, entre l'acteur et son personnage, semble l'énergie de deux pôles rapprochés sans se toucher, et chargés de deux énergies différentes – la réalité et la fiction, pour le dire vite.

Le choix de Katia Golubeva dans *Twenty Nine Palms*, de Juliette Binoche dans *Camille Claudel* ressortit de la même démarche, dès lors qu'il s'agit dans le premier film moins d'une personne que de l'incarnation d'une image (l'amoureuse, l'étrangère) et dans le deuxième de confier à une personne célèbre (qui est aussi une très bonne comédienne) le rôle d'une personne célèbre. Hilarante et terrible, la série *P'tit Quinquin* fait encore davantage place cette tension, en convoquant les grimaces de Carnaval, de Groucho Marx et de Michel Simon, mais aussi l'abîme d'un visage de gamin trop vrai pour être enfermé dans aucune fonction romanesque. Ce qui n'est pas le contraire de la fiction, mais à l'inverse son déploiement infini.

Jean-Michel FRODON

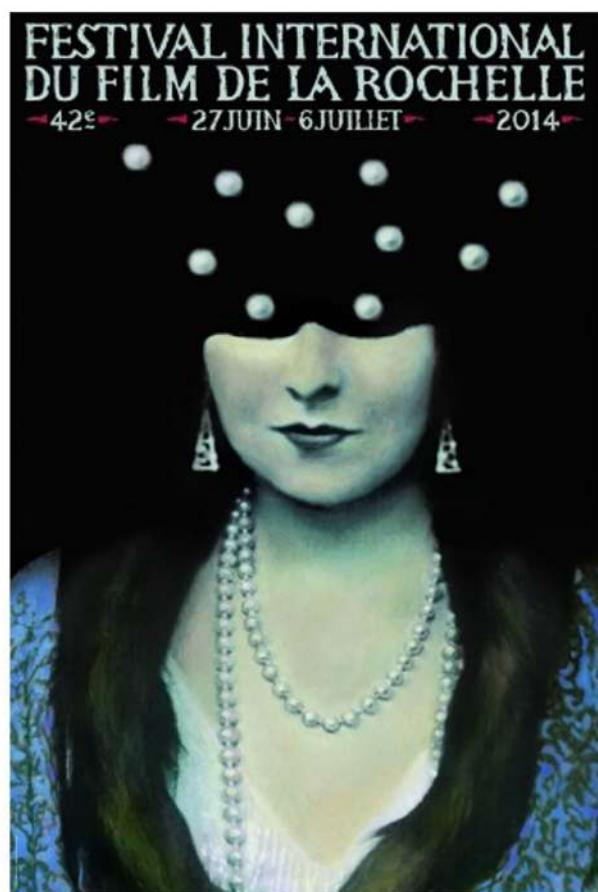
Du 27 juin au 6 juillet 2014.

► Festival International du Film de La Rochelle

lundi 30 juin 2014

Comme chaque année, la prochaine édition du Festival International du Film de La Rochelle, réservera aux cinéphiles son lot de surprises, de redécouvertes ... et de frustrations.

Le cinéma muet accompagné au piano par Jacques Cambra possède son noyau de fidèles.



Cette année, c'est l'âge d'or du cinéma muet soviétique qui est à l'honneur. Neuf réalisateurs, des plus connus -Dziga Vertov, Eisenstein, Boris Barnet- côtoieront de moins connus - Fridrikh Ermler ou Olga Preobrazhenskaïa, première femme cinéaste soviétique.

La rétrospective Howard Hawks, permettra d'apprécier la diversité des genres abordés : comédie (*L'impossible Monsieur Bébé*), comédie musicale (*Les hommes préfèrent les blondes*), film noir (*Scarface* ou *Le grand sommeil*), western (*Rio Bravo*).

Un salut à Bernadette Lafont en cinq films et deux documentaires complétera cette section.

La section Découverte est consacrée à celle d'un jeune cinéaste birman Midi Z avec une quasi intégrale de son œuvre.

La section Hommage met en valeur le travail de deux acteurs qui partagent leur vie entre théâtre et cinéma. Pippo Delbono, vu l'an dernier dans "*Henri*" de Yolande Moreau, présentera les quatre films qu'il a réalisés. Hanna Schygulla ne fut pas seulement une égérie du cinéma allemand et une des inspiratrices de Fassbinder. On pourra la retrouver dans des films de Scola, Ferreri, Godard, Gitaï ou Fatih Akin, des documentaires ou dans des vidéos qu'elle a réalisées.

Deux hommes du Nord complètent cette section Hommage.

Bruno Dumont filme les gens et les paysages du nord comme nul autre. On le vérifiera avec cette intégrale et on ne ratera pas la projection sur grand écran du surprenant "*P'tit Quinquin*". Utilisant autant le documentaire que la fiction, Jean-Jacques Andrien filme les questionnements, les inquiétudes et les combats des habitants du pays de Herve dans sa trilogie wallonne.

Complètent ce programme les sections D'hier à aujourd'hui – une visite de l'histoire du cinéma à travers des films réédités où se répondent Frank Capra, Preston Struges, Alfred Hitchcock, René Clément ou Alain Cavalier sans oublier Roscoe "Fatty" Arbuckle, l'inventeur du lancer de tarte à la crème- et d'Ici et Ailleurs – des films marquants, courts ou longs, glanés dans les festivals (Cannes, Berlin, Annecy ou Clermont-Ferrand).

Si l'on rajoute une programmation fournie de films pour enfants centrée sur l'animation tchèque, une nuit blanche de l'évasion et des rendez-vous musicaux, voilà le festin copieux qui nous est proposé cette année.

Francis Dubois

Festival international du film de La Rochelle : musique et cinéma, un couple indissociable

Hitchcock et Bernard Herrman, Fellini et Nino Rota : la musique et le cinéma forment un couple indissociable que le festival tente de déchiffrer pour mieux comprendre cet art



Jacques Combra sera, cette année encore, invité au festival. © Photo Archives Pascal Couillaud

• La musique dans le cinéma, c'est quoi ?

De l'époque des films muets, où elle jouait un rôle illustratif, à l'introduction de l'électronique, elle n'a cessé d'évoluer. Est-elle préexistante au film ? Quels liens ont les réalisateurs et les compositeurs ? Qu'est-ce qu'une bonne musique de film ? Le Festival international du film de La Rochelle essaie de répondre à ces questions à travers des rencontres et des ateliers.

La musique de film parfois plus connue que le film lui-même. Comme ici, le thème du "Troisième Homme" qui a rendu le citariste Anton Karas célèbre.

• Bruno Fontaine, compositeur

Il a collaboré à deux reprises avec Alain Resnais pour les films "On connaît la chanson", "C'est le bouquet" ou "Pas sur la bouche", et avec Jeanne Labrune pour "Ca ira mieux demain" et "Cause toujours", entre autres. Bruno Fontaine est également compositeur et arrangeur. On écoute par ici :

- **Où peut-on assister à des ateliers de ciné-concerts ?**

>>> Avec les lycéens de la région et Christian Paboeuf.
Mercredi 2 juillet à 18h, [au Centre Intermondes](#). Entrée libre.
Jeudi 3 juillet, à 11h et à 17h30, dans la Salle bleue de [La Coursive](#).

>>> Avec les élèves du conservatoire et Sabrina Rivière.
Lundi 30 juin, à 14h30, dans la Salle bleue de La Coursive.
Mardi 1er juillet, à 14h30, à la [Maison de retraite - Le Plessis/Hôpital de La Rochelle](#).

On pourra également écouter le ciné-concert d'Orval Carlos Sibelius, mardi 1er et mercredi 2 juillet, dans la Salle bleue de La Coursive.

- **Composer sur l'image**

Des étudiants en composition de musique à l'image au conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris proposent un concert sur une même séquence de "Sans toit ni loi", d'Agnès Varda.

Ce cursus de composition de musique à l'image est né en janvier 2013 et a été initié par Bruno Mantovani dès son arrivée à la tête du conservatoire



0

[Festival international du film de La Rochelle : où voir un film ?](#)

Les salles de cinéma et d'expositions diffusent des films pendant dix jours, à partir de vendredi

Festival international du film de La Rochelle : qui allez-vous rencontrer ?

[0 commentaire](#)

Publié le 26/06/2014 à 08h28 , modifié le 26/06/2014 à 14h29 par
[Marie-Lilas Vidal](#)

Qu'ils représentent un mythe ou la nouvelle garde du cinéma, le festival, qui débute ce vendredi, a décidé de leur rendre hommage. Zoom sur ces personnalités que le public pourra rencontrer lors de conférences à La Coursive



- **Avec Hanna Schygulla, lundi 30 juin à 16h15**

Cette rencontre sera animée par Nicolas Thévenin.

>>> *Qui est-elle ?* Née en 1943, l'Allemande devient dans les années 60 l'égérie du réalisateur Rainer Werner Fassbinder, l'un des représentants du nouveau cinéma allemand. Hanna Schygulla interprète sous sa direction de grands rôles comme Lili Marleen ou Maria Braun. Mais l'actrice acquiert une reconnaissance internationale en 1974 pour son rôle dans "Faux mouvement", de Wim Wenders. [Et réalise à son tour des films.](#)



Hanna Schygulla© Photo Axel Schmidt / AFP

- **Avec Pippo Delbono, dimanche 29 juin à 16h15**

Cette conférence sera animée par Eugenio Renzi.

>>> *Qui est-il ?* Né en 1959, il est metteur en scène et acteur de théâtre italien. Ancien danseur, Pippo Delbono a travaillé aux côtés de Pina Bausch dans les années 80. Son théâtre dépouillé s'attache à l'expression corporelle. Dans son premier long-métrage, Pippo Delbono s'intéresse aux personnages à la dérive et extravagants ("Grido"). L'an dernier, le Festival international du film de La Rochelle avait projeté en avant-première le film " Henri ", de Yolande Moreau, dans lequel il tenait le rôle principal.



Pippo Delbono© Photo Laurent Theillet

- **Avec Bruno Dumont, mercredi 2 juillet à 16h15**

Cette conférence sera animée par Jean-Michel Frodon.

>>> *Qui est-il ?* Né en 1958 à Bailleul, dans le Nord, Bruno Dumont est le réalisateur de "La Vie de Jésus", sacré prix Jean-Vigo en 1997. Il a créé par la suite plusieurs films dont les scènes parfois violentes ("Twentynine Palms") font de lui un cinéaste radical. A travers des personnages perdus, parfois en marge, il pose la question de la religion et plus largement de la spiritualité ("Hadewijch", "Hors satan"). Lors du Festival de Cannes 2014, il a présenté au sein de la programmation de la Quinzaine des réalisateurs "Le P'tit Quinquin", une mini-série policière pour la télévision.



Bruno Dumont© Photo Laurent Theillet

- **Avec Midi Z, vendredi 4 juillet à 10h**

Cette conférence sera animée par Dominique Welinski et Xavier Leherpeur.

>>> *Qui est-il ?* Né en 1982, il a été étudiant en art à Taïwan. En 2009, à la Golden Horse Film Academy de Taïpei, son court-métrage "Hua-Xing Incident" a été choisi et produit par le réalisateur Hou Hsiao-hsien, considéré comme le fondateur de la nouvelle vague taiwanaise. En 2011, il réalise son premier long-métrage, "Return to Burma", et l'année suivante "Poor Folk", dévoilé en première mondiale au Festival de Rotterdam. Il présentera son travail pour la première fois en France.

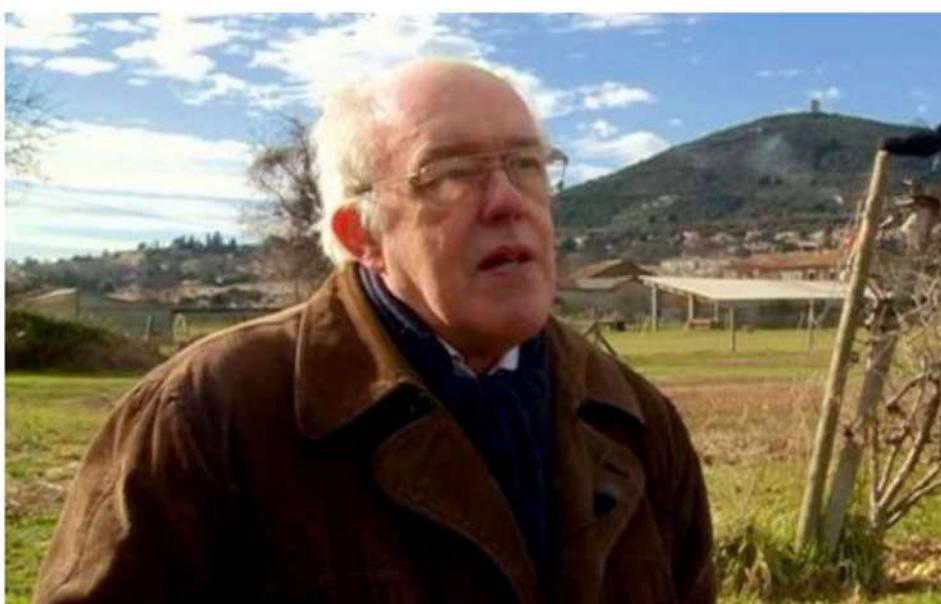


Midi Z© Photo DR

- **Jean-Jacques Andrien, samedi 5 juillet à 16h15**

Cette conférence sera animée par Nicolas Thévenin.

>>> *Qui est-il ?* Né en 1944 à Verviers, en Belgique, Jean-Jacques Andrien a reçu le Grand Prix à Locarno (Suisse) en 1975 avec "Le Fils d'Amr est mort". Il avait réuni Fanny Ardant et Jeremy Irons en 1989 à Verviers pour y tourner "Australia". Dans son dernier long-métrage, "Il a plu sur le grand paysage", il se penche sur le monde paysan.



Jean-Jacques Andrien© Photo DR

Que voir au Festival international du film de La Rochelle ?

CINÉMA | Une intégrale Bruno Dumont, l'âge d'or du cinéma muet soviétique, Hanna Schygulla en invitée d'honneur. Du 27 juin au 6 juillet.

Le 25/06/2014 à 12h00 Jérémie Couston



P'tit Quinquin de Bruno Dumont - © DR

Le cadre La Coursive, scène nationale, avec son patio-librairie, et le Dragon, tous deux sur le port, et d'autres lieux tout aussi agréables, dans la vieille ville.

Tête d'affiche La magnétique [Hanna Schygulla](#), la muse de Fassbinder, mais également grande actrice chez Godard, Gitaï, Schlöndorff, Scola, Ferreri, Akin...

Les autres temps forts de la programmation Une intégrale Bruno Dumont, en sa présence, avec notamment [P'tit Quinquin](#), sa désopilante mini-série réalisée pour Arte et présentée en avant-première. Une rétrospective sur l'âge d'or du cinéma muet soviétique avec onze films sortis des coffres de la [cinémathèque de Toulouse](#) pour fêter ses 50 ans. Une centaine de films d'hier (toutes les reprises qui ressortiront en 2014-2015) et d'aujourd'hui (les meilleurs films de Cannes).

Le bonus Le glacier Ernest, juste en face de La Coursive, un choix et des parfums de... maboule. Essayez donc le citron vert basilic.

Pippo Delbono : “Le cinéma, c'est ce qui arrive quand tu dépasses la peur”

Entretien | Depuis huit ans, le metteur en scène de théâtre fait des films. Avec un téléphone portable, il dessine un cinéma de l'intime, non fictionnel, fort, à l'image de "Sangue", actuellement en salles.

Le 29/06/2014 à 10h00
Propos recueillis par Frédéric Strauss



Pippo Delbono présentant *Sangue* au festival de Locarno -
Photo : Urs Flueeler/AP/SIPA

C'est au théâtre que [Pippo Delbono](#) a bâti sa renommée. Mais depuis 2006, ce metteur en scène italien né en 1959 tourne des films, et cette forme de création ne paraît pas du tout secondaire pour lui. L'an dernier, la sortie en salles d'[Amore carne](#) nous avait fait découvrir la liberté radicale, déconcertante et enthousiasmante de son regard, capable, avec une caméra de téléphone portable, d'affronter les mystères de sa propre vie, métamorphosant l'autobiographie en poème visuel et sonore. [Sangue](#), qui sort cette semaine, bouleverse encore davantage, évocation de l'amitié et de l'amour filial face à la mort. A chaque fois, Pippo Delbono touche l'intime et l'existential, dépasse le cadre du documentaire sans entrer jamais dans la fiction. Si différents et si forts, ses films appellent une question simple et essentielle : qu'est-ce donc que le cinéma pour cet homme visionnaire ? Nous l'avons rencontré avant son départ pour le [Festival de La Rochelle](#), qui lui rend cette année hommage en quatre films, soit la quasi-totalité de cette œuvre naissante. La reconnaissance de Pippo Delbono cinéaste est en marche, et on s'en réjouit.

Qu'est-ce que le cinéma pour vous ?

Le cinéma, c'est la possibilité de chercher dans l'ordinaire, l'extraordinaire. Nous vivons sans regarder tout ce qu'il y a autour de nous. Mon cinéma est une invitation à capter des choses qui, d'habitude, nous échappent. Hier, j'étais à Bucarest. Un actrice de ma compagnie théâtrale était originaire de cette ville. Elle s'est suicidée après des années de dépression. En marchant dans Bucarest, je pensais à elle. Soudain, je vois un trèfle à quatre feuilles qui pousse au coin d'un trottoir. Plus loin, un autre. Et encore un autre. J'en trouve cinq en dix minutes. Alors, je pense à mon amie perdue, qui semble me faire un signe, et je sors ma caméra pour filmer cette manifestation de l'extraordinaire. Parfois, il peut se passer des mois sans que je trouve quelque chose qu'il me semble important de filmer, quelque chose d'unique qui me réveille. Mais c'est aussi parce que je dors, nous dormons tous, les yeux ouverts !

Vos films sont dits documentaires, mais ce terme leur convient-il ?

Non, c'est un peu réducteur. Parce qu'il ne s'agit pas de montrer quelque chose que tout le monde voit, mais de révéler ce qu'une seule personne perçoit, et offre à partager. Il faudrait inventer un terme spécial pour ça. Parfois, je transforme mes films en espèce de comédie musicale. *Amore Carne* (2011) a été entièrement monté avec de la musique. Ce n'est plus du documentaire. Mais, évidemment, ce n'est pas de la fiction non plus car le plus important pour moi, c'est d'atteindre la lucidité. Après, on peut construire des histoires, mais on a d'abord besoin de lucidité. Aujourd'hui, tout le monde est acteur, les politiciens, les prêtres, le Pape, tout le monde ! Nous sommes tous beaucoup trop dans la fiction. Il faut retrouver la lucidité qui nous manque.

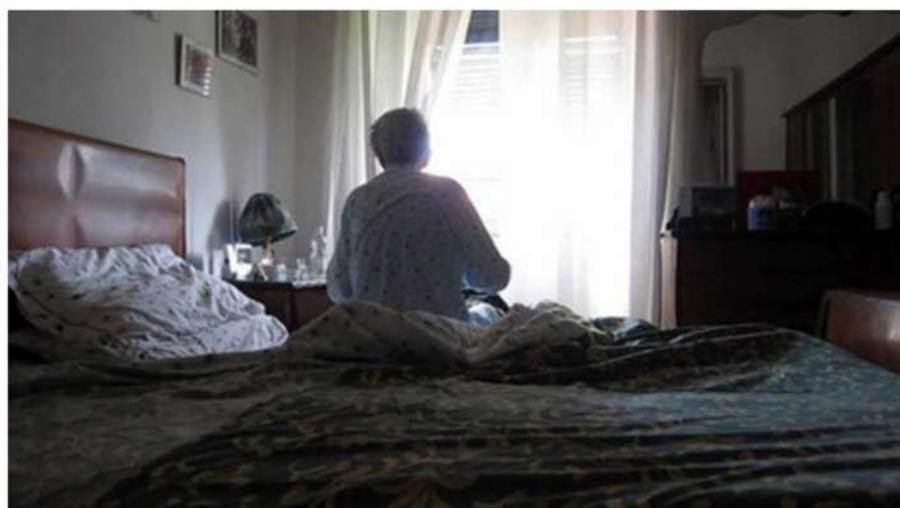
**“On doit vivre l'expérience du théâtre seul.
Au cinéma, le regard du spectateur est dirigé.”**

Le langage du cinéma et celui du théâtre sont-ils différents pour vous ?

Totalement opposés ! C'est même schizophrénique pour moi ! Si je travaille sur une mise en scène au théâtre et que je commence à utiliser une caméra, les gens de ma troupe disent : c'est fini, il fait un film ! Car, quand je commence à regarder le monde à travers le viseur ou l'écran de la caméra, il n'y a plus de théâtre ! Un jour, j'ai filmé un des mes spectacles et j'ai donné ce film à une femme qui devait s'en servir pour sous-titrer le spectacle, avant sa présentation en Bulgarie. Elle m'a dit plus tard : « *Finalement, j'ai préféré votre film au spectacle. Parce dans le film, vous me conduisez, vous me montrez le chemin, je ne suis jamais perdue. Au théâtre, vous me laissez seule devant votre spectacle.* » Elle avait raison. On doit vivre l'expérience du théâtre seul, le metteur en scène ne dirige pas le regard du spectateur, qui va où il veut. Au cinéma, c'est le contraire, le regard du spectateur est dirigé, tout le temps.

Le cinéma, pour vous, c'est l'autobiographie ?

Oui, je trouve que je suis un cinéaste plus sincère quand je pars de moi-même pour regarder le monde. A la fin des années 60, on disait : le privé devient politique. C'est toujours vrai. Mon histoire personnelle, mon monde privé deviennent des moyens de regarder les autres et de parler du monde où nous vivons. Dans *Sangue*, à travers ma mère, à travers ma vie, j'arrive à raconter quelque chose qui dépasse ma mère et qui dépasse ma vie. Je ne pourrais pas faire un film qui ne serait que sur ma mère. C'est parce qu'elle était importante pour moi qu'elle raconte aussi quelque chose de plus important qu'elle, que moi. Partir de l'autobiographie, c'est partir de ce qu'on a dans le ventre et se couper de l'idéologie. Sinon, on ne fait que dire ce qu'on pense sur... Non, l'important c'est dire comment on est dedans.



Sangue - DR

Le cinéma, c'est donc le courage de la confession, le risque de l'impudeur ?

Le cinéma, c'est ce qui arrive quand tu dépasses la peur, quand tu dépasses la médiocrité des raisonnements, du rationnel. Il y a des choses que je ne me sens pas du tout capable de faire, mais quand j'ai ma caméra, je les fais. Parce que je filme pour combattre les limites. Je ne suis pas un provocateur, mais quand il faut dire ou montrer des choses qui ne sont pas faciles à dire ni à montrer, il ne faut pas reculer. Quand tu utilises une caméra, tu dois avoir le courage de la vérité. C'est ça la force de l'art. Et quand je crée, je suis incapable de renoncer à cela. C'est plus fort que tout.

Le cinéma, ce n'est pas la culture du cinéma ?

Pour moi, non. Il y a des films qui m'ont beaucoup touché, des images qui sont restées en moi. Je pense à Pasolini. A Jacques Tati, à Rossellini. Aux *Oiseaux* d'Alfred Hitchcock. Je n'ai pas une culture de cinéphile, mais il y a des films qui ont changé ma vie. Ceux d'Eisenstein, qui a tout inventé. Ou Leni Riefenstahl, qui est restée ce personnage absurde dont on n'ose pas parler mais qui a saisi des images extraordinaires, des visions. Mais le cinéma ce n'est pas de la culture, comme le théâtre, pour moi, n'est pas la culture. J'ai mis en scène *Roméo et Juliette* de Shakespeare et je n'ai pris que l'essentiel, ça tenait sur deux pages et demie : l'amour qui meurt. C'est ça qui est dans la pièce, tout le temps, et c'est ça qu'il fallait que je mette en scène.

**“L'aspect physique est fondamental.
Tu filmes avec ton corps.”**

Le cinéma, pour vous, c'est donc aller contre le cinéma, contre ses conventions ?

Je ne veux pas être contre ce que font les autres cinéastes mais quand je vois mon film, je me dis « Mamma mia, c'est vraiment à part ! » Plus encore que mon théâtre sans doute. Mais c'est à part sans être forcément marginal. J'ai vu plusieurs fois des gens qui, à la fin d'une projection de *Sangue*, ne voulaient plus sortir de la salle. Ils voulaient parler du film, qui n'était pas étrange pour eux. A Gênes, ils sont restés trois heures ! Je ne fais pas du cinéma traditionnel, mais mon cinéma peut appartenir à beaucoup de gens. Je ne le fais pas pour un public spécialisé. Les gens qui voient *Sangue* ne se demandent pas si c'est du cinéma « normal », et pour les gens qui voient mes mises en scène au théâtre, c'est pareil. Ça semble plus compliqué pour les directeurs de scènes nationales en France, qui disent « Qu'est-ce qu'il fait Pippo Delbono ? Ce n'est plus du théâtre ! » Le public est plus ouvert que ça, parce que la réalité elle-même est plus ouverte.

Vous avez tourné l'essentiel de vos films avec un téléphone portable : pourquoi ce choix et comment travaillez-vous avec ce type de caméra ?

J'aime la caméra du téléphone portable parce que c'est un objet d'aujourd'hui pour regarder la beauté. Ça me plaît. Beaucoup de gens me demandent d'enseigner la manière de faire du cinéma de cette façon. La première chose, c'est le training physique. Il faut utiliser ton corps. Il faut avoir de la légèreté dans le bras, dans les jambes, c'est une danse. Heureusement, je suis un danseur, même si ça peut paraître bizarre parce que je suis gros. L'aspect physique est fondamental car lorsque tu filmes, ce n'est pas de la psychologie : tu es là avec la conscience de ton propre corps et avec la conscience de l'espace. Tu filmes avec ton corps. Dans *Sangue*, il y a beaucoup de contacts physiques quand je m'approche de ma mère et que je prends

sa main : il ne faut pas que le fait de filmer détruise cette relation d'humanité. Ce ne doit pas être la caméra qui s'approche d'elle, mais moi. Et pour cela, il faut que je sache faire corps avec la caméra. La crise économique devrait nous faire réfléchir davantage au fait de pouvoir tourner des films avec un téléphone portable, pour 300 euros. Mais le cinéma a la maladie de l'argent. Si tu fais un film magnifique dans lequel personne n'a mis de l'argent, il reste un film marginal. Si tu fais un film sans intérêt pour des millions de dollars, ce film est montré partout parce qu'il faut récupérer les millions de dollars. C'est un système qui est bien en place et qu'il est difficile de changer. Les gens de cinéma veulent continuer à suivre les mêmes modèles, ils cherchent la sécurité. C'est le contraire de l'art. Qui est insécurité, qui est doute. Ce sont des choses simples à comprendre, mais il faut les rappeler fortement.



Jury konkursu On Air 2014

György Durst

György Durst urodził się w 1951 roku, w węgierskim mieście Okány. Z zawodu jest producentem, który postanowił poświęcić swoją karierę na wspieranie rozwoju nowych, młodych generacji twórców filmowych, którzy stawiają swoje pierwsze kroki na Węgrzech i w innych krajach. Swoją karierę rozpoczął od pracy w Béla Balázs Studio, w latach 1974–76, a następnie stał się kierownikiem warsztatów Image-Shade and Danube Workshops. Durst jest założycielem fundacji Premier Plan Fund, której zadaniem jest wspieranie debiutujących filmowców. Zajmował się także wspieraniem i organizowaniem Transylvanian Film-Tett Film Camp. Obecnie pracuje dla kanału Danube Television, gdzie od 2002 roku zajmuje stanowisko dramaturga i kierownika.

Za swoją działalność producencką otrzymał kilka nagród w kraju i za granicą. Od 2005 roku przewodniczy Węgierskiej Federacji Klubów Filmowych. Wcześniej, od 1998 roku, zajmował stanowisko przewodniczącego Zespołu Doradców w fundacji Mediawave. Na początku 2010 roku otrzymał zaszczyt członkostwa w Głównym Zespole Doradców przy Publicznej Węgierskiej Fundacji Filmowej.

Stefan Kitanov

Stefan Kitanov otrzymał dyplom z ekonomii na Uniwersytecie Ekonomii Narodowej i Międzynarodowej w Sofii (1984 r.) oraz z przedmiotu krytyka filmowa na Narodowej Akademii Sztuki Filmu i Teatru (NATFA) w Sofii (1991 r.). W latach 1993–1994 mieszkał i studiował w Wielkiej Brytanii, gdzie studiował zarządzanie sztuką na Uniwersytecie de Montfort w Leicester. W latach 1992–1999 pracował jako dyrektor i twórca programowy w Cinema House — najbardziej liczącym się domu sztuki i kina w Bułgarii. Po powołaniu do życia własnych wytwórni filmowych RFF International (1994 r.) i Art Fest (2001 r.) Kitanov rozpoczął organizowanie w Bułgarii doroczych festiwali filmowych. Jako dyrektor i producent jest autorem takich wydarzeń, jak Music Film Fest (w 1997 r. i 1998 r.), Sofia Music & Film Fest (w 1999 r. i 2000 r.) oraz Międzynarodowy Festiwal Filmowy w Sofii (od 2001 r.), a także szeregu innych, mniejszych wydarzeń związanych ze światem filmu. MFF w Sofii to jedyny bułgarski festiwal filmowy będący członkiem Europejskiego Stowarzyszenia Festiwali Filmowych oraz jedyny, który jest postrzegany za największy i cieszący się największą popularnością festiwal filmowy w Bułgarii. W 2003 r. Kitanov otrzymał nominację na członka jury Opera Prima w Wenecji. W 2004 r. został przewodniczącym jury Europa Cinemas w sekcji Director's Fortnight na MFF w Cannes oraz członkiem jury głównego na MFF w Wiesbaden. Stefan Kitanov jest członkiem Europejskiej Akademii Filmowej. Zajmuje się również dystrybucją filmów. Od listopada 2003 r. kieruje działalnością Cinema House w Bułgarii.

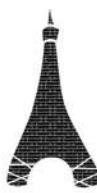
Sophie Mirouze



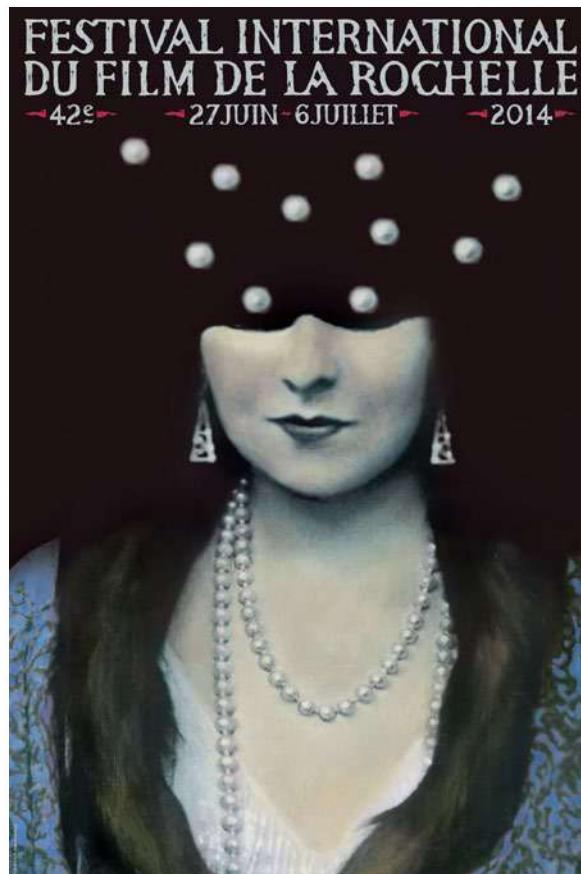
Sophie Mirouze urodziła się w 1980 r. Przed rozpoczęciem studiów filmowych w Paryżu ukończyła kurs ze sztuk audiowizualnych. Po zdobyciu doświadczenia w produkcji filmowej (Fidélité), kierowaniu działalnością kina (Pathé), sprzedaje międzynarodowej (dystrybucja filmów) oraz w pracy dla różnych instytucji filmowych (Centre Pompidou, Association Française des Cinémas d'Art et Essai), odnalazła swoje miejsce na MFF La Rochelle (2003 r.), gdzie od 2009 r. piastuje stanowisko koordynatora ds. artystycznych.

Mający swój początek w 1973 r., MFF La Rochelle prezentuje co roku około 300 filmów z całego świata, gromadząc widownię liczącą ponad 80 000 widzów. Sophie Mirouze wraz z Prune Engler i Sylvie Pras odpowiadają za tworzenie niezwykle eklektycznego programu festiwalu, który obejmuje retrospektywy, trybuty oraz ponowne odkrywanie zapomnianych dzieł filmowych, a także krótko- i pełnometrażowe filmy fabularne, dokumenty oraz animacje. Festiwal stanowi platformę łączącą filmy dawne i współczesne oraz prezentuje zarówno legendarnych reżyserów, którzy tworzyli historię kina, jak i młodych twórców filmowych stanowiących siłę napędową współczesnego kina europejskiego i światowego.

W 2004 r. Sophie Mirouze była członkinią FF Kinoshock odbywającym się w rosyjskiej Anapie, natomiast w 2011 r. brała udział w MFF Las Palmas de Gran Canaria.



[Interview] La programmation du Festival du film international de La Rochelle, par la directrice artistique Prune Engler



Ouvrant ce 27 juin avec la projection du film de Céline Sciamma [Bande de filles](#) et proposant jusqu'au 6 juillet 250 films à voir, la 42ème édition du Festival du film international de la Rochelle propose d'"approcher le lointain". Des hommages seront rendus à l'actrice allemande Hannah Schygulla, aux réalisateurs Bruno Dumont, Pipo Delbono, Jean-Jacques Adrien et Midi Z. Buster Keaton et Bernadette Lafont. Le 5 juillet une nuit blanche de cinéma se terminera sur un petit déjeuner offert sur le port. Rencontre avec Prune Engler, la directrice artistique de ce bel événement, entre hier et aujourd'hui.

TLC : On a l'impression que la programmation du Festival du film de La Rochelle oscille entre ici et ailleurs, le passé et le futur ? Encore plus pour cette 42ème édition que pour les précédentes ?

Prune Engler : Ce n'est pas spécifique à cette année, cela fait partie de l'ADN du festival depuis qu'il existe. Il y a toujours eu du cinéma muet, des grands classiques et une ouverture sur des jeunes réalisateurs d'aujourd'hui. Bien sûr les films changent d'une année sur l'autre et les réalisateurs d'aujourd'hui prennent de plus en plus en compte la mondialisation, les frontières mouvantes. Comme ils se font le reflet de la société actuelle, peut-être que l'aspect "ici et ailleurs" grandit un peu plus chaque année.



Y a-t-il un lien thématique ou une vision du monde commune entre les films « classiques » (Howard Hawks), les hommages plus contemporains (Dumont, Delbono) et la sélection « ici et ailleurs » ?

Au contraire! Nous essayons de programmer des cinéastes les plus divers possibles pour offrir aux spectateurs une variété de films dans lesquels il peuvent trouver leur compte. Tout le monde n'aime pas le cinéma américain des années 1930 ou le cinéma soviétique muet. Ce qui est important, c'est de pouvoir leur donner le choix.

Justement, quand vous programmez un cycle comme "Le siècle d'or du cinéma muet soviétique", est-ce plus difficile d'attirer du public? Comment accompagnez-vous ces programmations de films de patrimoine?

Le public est au rendez-vous parce qu'un chef d'oeuvre comme un film d'Eisenstein est aussi accessible qu'un film d'Edward Hawks ou de la filmographie de Bernadette Laffont. Mais bien évidemment nous accompagnons ces films. Par exemple pour le cycle soviétique, nous avons un partenariat avec la cinémathèque de Toulouse qui fête cette année ses 50 ans, qui nous a prêté la plus grande partie des films du cycle, que sa directrice viendra présenter.

Pouvez-vous nous parler un peu de deux cinéastes programmés et peut-être un peu moins connus, comme Jean-Jacques Andrien ou Midi Z?

Si vous ne les connaissez pas, c'est presque normal. Une des vocations du festival est de mettre en lumière des réalisateurs qui n'ont pas toujours la possibilité de sortir dans les salles de cinéma françaises. Le réalisateur belge [Jean-Jacques Andrien](#) vit dans le nord de son pays et filme les difficultés du monde agricole. Son prochain film, *Le Grand paysage d'Alexis Droeven* sort cet été en France, et a une résonance universelle. Il s'agit d'hommes et de femmes qui luttent pour préserver un emploi précaire. Quant à [Midi Z](#), c'est le seul réalisateur Birman vivant aujourd'hui à Taiwan; il a moins de 30 ans et on montre ses courts-métrages pour la première fois en France.

Parmi les premières mondiales, il y a aussi le nouveau film d'Alain Cavalier, *Le Paradis...*

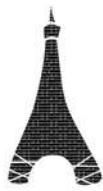
C'est un film et un cinéaste que nous aimons beaucoup. Et nous allons projeter deux autres de ses films, *Mise à sac*, qui date de 1967 et reste toujours d'actualité et *Huit récits express* (2006).

La musique semble jouer un rôle de plus en plus important dans le Festival...

Oui, c'est vrai. Les films muets sont accompagnés par le pianiste [Jacques Cambra](#). On organise avec la Sacem une masterclass du compositeur [Bruno Fontaine](#) et [Orval Carlos Sibelius](#) fera une création en direct autour d'un film de Haroun Tazieff, *Le rendez-vous du diable* (1956).

Parmi les hommages, il y a l'actrice allemande Hannah Schygulla. Cette 42ème édition est-elle très "européenne"

C'est vrai que nous avons programmé pas mal de film européens. Le public est très demandeur de films allemands et italiens et donc nous avons mis en avant [Hannah Schygulla](#) qui est bien sûr liée à l'Allemagne et à Fassbinder mais qui a aussi fait une carrière internationale. Et [Pippo Delbono](#), plus connu comme comédien de théâtre et dont nous projetons les 5 films qu'il a réalisés...



Valeria Bruni-Tedeschi l'an dernier, Agnès Varda, Hannah Schygulla, Bernadette Laffont et ouverture Céline Sciamma cette année... La Rochelle fait honneur aux femmes. Est-ce volontairement que vous programmez plus de comédiennes et de réalisatrices que la plupart des festivals de cinéma?

C'est voulu. Même si nous n'avons pas la vocation du [Festival international des films de femmes](#) de Creteil, et qu'il y a plus d'hommes, cars ils tournent plus de films, nous sommes attentifs à mettre en avant le travail cinématographique de comédiennes et réalisatrices.

Přehlídka

At' žije česká animace, láká mezinárodní festival La Rochelle



Poc
české
naci
čník
francouzského
filmového
festivalu
La Rochelle. Po Cannes
je druhým nejnavštěvovanějším filmovým festivalem ve Francii. Jedna z hlavních sekcí
letošního ročníku s názvem *At' žije český animovaný film!* představí 31 snímků, z nichž nejstarší
je *Inspirace Karla Zemana* z roku 1949.

Soudobou tvorbu reprezentují snímky *Království příborů* Evy Skurské, *Chybíčka se vloudí* Anety Kýrové či *Graffitiger* Libora Pixy.

Na pozvání Českého centra Paříž přijede jako čestný host festivalu režisér Jiří Barta. "Jsem velmi potěšen iniciativou Českého centra, které se zasloužilo o prezentaci českého animovaného filmu na festivalu v La Rochelle, a to ve velkém rozsahu," uvádí.



Slavnostní večer konaný v pátek 27. června ve Velkém sále Divadla La Coursive zahájí Barta společně s mladou francouzskou režisérkou Céline Sciammovou, držitelkou francouzského Césara. Předfilmem jejího nového snímku *Parta dívek* bude právě Bartův *Zaniklý svět rukavic* z roku 1982.

Ten přinesl svému tvůrci mezinárodní ohlas a není tedy náhodou, že právě tímto filmem startuje filmová série věnovaná české animaci. 28. června pak Barta uvede projekci svého nejnovějšího celovečerního filmu *Na půdě aneb Kdo má dneska narozeniny*, na jehož scénáři se podílel spolu s Edgarem Dutkou.

Selekce filmů pro MFF La Rochelle odráží nejzásadnější historické milníky ve vývoji české animace.

České centrum Paříž se za uplynulý rok zasadilo o českou účast na francouzských filmových festivalech *L'Europe autour de l'Europe*, *Semaine du cinéma étranger*, *A l'Est du nouveau*, *Tout-petits cinéma* ve *Forum des images* či *Ciné Junior* a uspořádalo projekce 85 českých filmů.

Ty se konají každé pondělí a ročně připoutají pozornost 2500 návštěvníků. "Lidé si zvykli chodit převážně k nám," říká Michael W. Pospíšil, ředitel Českého centra Paříž. "České filmy z valné většiny nemají francouzské titulky, což ztěžuje jejich uvádění na největším evropském filmovém trhu, jímž je Francie. Proto se zaměřujeme nejen na prosazování českých filmů, ale soustavně zajišťujeme i jejich překlady," dodává.

Avant-première du Festival International du Film de La Rochelle : « The Red River »

Découvrez ou redécouvrez Howard Hawks, célèbre réalisateur, producteur et scénariste américain connu notamment pour la réalisation de Scarface, L'Impossible Monsieur Bébé, Le Grand Sommeil, Les hommes préfèrent les blondes. Ici, c'est son premier western qui sera diffusé, The Red River (La Rivière Rouge), en partenariat avec le [Festival International du Film de La Rochelle \(<http://www.festival-larochelle.org/>\)](http://www.festival-larochelle.org/) (27 juin - 7 juillet 2014) et dans le cadre de la rétrospective qui lui sera consacrée. Avec la participation d'une équipe pluridisciplinaire d'étudiants et d'enseignants-rechercheurs de l'Université de La Rochelle. Entrée libre.



Synopsis

Western exemplaire, « La Rivière rouge » (Etats-Unis - 1948 - 2h01 - fiction - noir et blanc) retrace le destin de deux hommes dont l'importance fut immense pour l'Amérique. Tom Dunson (John Wayne) et le jeune Matthew Gart (Montgomery Clift) entreprennent un long voyage avec leur troupeau le long du Rio Grande afin de s'approprier leur terre et d'avoir leur propre ranch. En réussissant à mener leur convoi, ils ont changé l'économie et donc l'histoire de leur pays. En 1948, Howard Hawks, qui réalise ici son 1er western, réinvente le genre sur fond de fresque historique : 5000 têtes de bétail poussées par 30 hommes sur 1500 kilomètres en territoire indien !

Pour aller plus loin...

"S'il fallait donner quelques indications pour flécher le parcours, rappelons qu'Howard Hawks a débuté sa carrière au temps du muet, s'est imposé dans les années 1930 et a donné quelques-uns de ses meilleurs films dans les années 1940, 1950, ce qui en fait un cinéaste classique du cinéma américain. Laissons de côté son goût pour le sport automobile et l'aviation. S'il y a quelque chose de plus significatif vis-à-vis de ses années de formation, c'est qu'au contraire de la grande majorité des cinéastes qui vont inventer les plus belles années hollywoodiennes, lui, vient d'une famille aisée de la côte Est et a fait des études secondaires. Ce qui lui confère une stature sociale et l'assurance, voire l'arrogance, qui vont avec : Hawks, s'il n'est jamais parvenu à une entière indépendance, est le cinéaste le plus indépendant des studios. Il est passé par tous les studios, sans jamais se plier à aucun, passant de l'un à l'autre au gré de coups de tête ou de poker. Coup de force qui n'aurait jamais été possible sans le talent ni le succès qui l'a accompagné sur quasiment toute sa carrière. Hawks et ses méthodes de travail (nonchalance et tournage dans la continuité qui amenaient toujours aux dépassements de budget) rebutaient les studios, quels qu'ils soient, mais le bougre rapportait de l'argent – seule qualité recevable à Hollywood.



Hawks a réussi dans tous les genres auxquels il s'est frotté et, à la manière d'un Kubrick, a laissé des films définitifs pour chaque : Scarface et le film de gangsters, Le Grand Sommeil et le film noir, Rio Bravo et le western, L'Impossible Monsieur Bébé et la comédie, Les Hommes préfèrent les blondes ... Il serait pourtant erroné de le cantonner au statut de génial touche-à-tout. Parce que ce qui fait son indémodable qualité est plutôt dans la manière qu'il a de mélanger les genres dans un même film (tourner au comique une scène dramatique et vice versa). C'est là une des lignes fortes de son style. L'autre, majeure, c'est l'action. Ce qui donne un style sec, économique, direct. Pas de répit dans le cinéma de Hawks. Pas de place pour le sentimentalisme."

Franck Lubet, chargé de programmation de la Cinémathèque de Toulouse.

Une projection réalisée en collaboration avec les formations universitaires

Avec la collaboration d'enseignants-chercheurs et d'étudiants de l'Université de La Rochelle : Laurence Brunet-Hunaud (Licence Lettres modernes), Magalie Flores-Lonjou (EC Approches du cinéma). Tangi Villerbu, maître de conférences en histoire contemporaine, spécialiste de l'Ouest américain, présentera le film dans un contexte historique et sociologique.



42E FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE : HOWARD HAWKS ET HITCHCOCK À L'HONNEUR

16/06/2014



FIFLR 2014 / Rétrospective Howard Hawks

2 / 5

42e Festival International du Film de La Rochelle : Howard Hawks et Hitchcock à l'honneur

Si La Rochelle est connue pour son festival de musique francophone (Les Francofolies), de programmes de télévision (Festival de la Fiction TV) et son marché international du film documentaire (Sunny Side of the Doc), le cinéma n'est pas en reste dans la 'Ville blanche'. Chaque Été depuis plus de 40 ans, films d'hier et d'aujourd'hui se partagent les écrans de la dizaine de salles – fermées ou de plein air – qui accueillent le Festival International du Film de La Rochelle. Un rendez-vous devenu incontournable pour les initiés, qui reviennent régulièrement découvrir ce que leur réserve la nouvelle édition. À moins de deux semaines du début des festivités, découvrez quels seront les temps forts de la 42e édition.

Initié par le critique Jean-Loup Passek au début des années 1970, le Festival International du Film de La Rochelle est devenu une manifestation de référence dans le milieu, en dépit de son apparence discrète et de son crédo non-compétitif : « Le Festival maintient son refus de compétition, de prix et de jury, dans une volonté de comparaison plutôt que de confrontation* ». Un mois après l'effervescence cannoise, cinéastes de tous horizons retrouvent leurs œuvres au cœur de la programmation éclectique et délicieusement déroutante de La Rochelle.

Découvertes, hommages, rétrospectives, films d'actualité, œuvres rares ou méconnues, leçons de musique et invités prestigieux font l'identité de ce festival qui ne ressemble à aucun autre. Sous l'impulsion de Prune Engler, Déléguée générale, et de Sylvie Pras – Directrice artistique, membre du Jury Un Certain Regard en 2012 – le festival combine désir d'exigence et proximité avec le grand public. Une recette qui fonctionne et qui permettra bientôt aux afficionados de se replonger dans la filmographie de deux ténors de l'Âge d'Or hollywoodien : Howard Hawks et Alfred Hitchcock.

À l'honneur cette année, l'Américain et le Britannique se taillent la part du lion dans la catégorie cinéma de patrimoine. Si Hawks avait déjà eu droit à une belle rétrospective il y a trois ans à Bologne, dans le cadre du Festival Il Cinema Ritrovato, la vingtaine de chefs-d'œuvre programmés à La Rochelle devraient ravir les inconditionnels du réalisateur du Grand Sommeil. Parmi les pépites à redécouvrir sur grand écran dans une qualité de projection optimale, on retrouvera la première version de Scarface, Le Port de l'angoisse, La Rivière rouge, Les Hommes préfèrent les blondes ou encore Rio Bravo, l'un des plus beaux westerns de John Wayne : son acteur fétiche.

Après avoir donné des sueurs froides aux spectateurs du Champs-Élysées Film Festival – qui s'achèvera demain à Paris – La Mort aux trousses fera souffler un vent d'angoisse à La Rochelle. Thriller emblématique du Maître du suspense, le film fête cette année son 55e anniversaire en plongeant, une fois encore, Cary Grant et Eva Marie Saint dans un jeu du chat et de la souris des plus haletants. Si la préférence d'Hitchcock pour les indices subtilement dissimulés dans le détail d'un décor ou par l'entremise d'une réplique à double niveau de lecture est bien connue, la (re)découverte de cette œuvre fondamentale sera l'occasion de mettre la perspicacité des cinéphiles à l'épreuve !

Radios - Télévisions

Radios

Europe 1 / Les pieds dans le plat (Cyril Hanouna) Interview en direct avec Brigitte Fossey	diffusion le 17 juin
Europe 1 / Social Club (Frédéric Taddei) Interview de Philippe Garnier sur Howard Hawks	diffusion le 25 juin
France Bleu / Midi ensemble Sujet sur le festival	diffusion le 1er juillet
France Bleu La Rochelle / La Matinale Interview de Prune Engler	diffusion le 26 juin
France Bleu La Rochelle / Les Infos de 18h Interview de Prune Engler sur le festival et les intermittents	diffusion le 27 juin
France Bleu La Rochelle Interview de Prune Engler et Sylvie Pras	diffusion le 29 juin
France Culture / La grande table (Caroline Broué) Emission en direct avec Pippo Delbono	diffusion le 18 juin
France Culture / La Dispute (Arnaud Laporte, Antoine Guillot) Annonce du festival et de la programmation	diffusion le 24 juin
France Culture / Le rendez-vous (Laurent Goumarre) Emission en direct avec Hanna Schygulla	diffusion le 25 juin
France Culture / Projection privée (Michel Ciment) Emission avec Hanna Schygulla	diffusion le 28 juin
Le Mouv / La Matinale Annonce du festival et de la programmation	diffusion le 18 juin
Nostalgie La Rochelle Annonce du festival et interview de Prune Engler	diffusion le 27 juin
NRJ La Rochelle Annonce du festival et de la programmation	diffusion le 23 juin
Prun'Radio (Nantes) Sujet sur le festival	diffusion le 1er juillet
Virgin Radio Charentes / Les Infos de 12h, Les Infos de 20h Annonce du festival	diffusion le 27 juin

Télévisions

Arte / Tracks

Sujet et interview de Jiri Barta

diffusion le 12 octobre

Célà TV / Emission spéciale Festival du Film de La Rochelle

Interview de Prune Engler

diffusion le 27 juin

Célà TV / Emission sur la musique au cinéma

Interview de Laurent Petitgirard

diffusion le 8 juillet

Euronews

Sujet sur le festival multidiffusé toute la journée

diffusion le 3 juillet

France 3 La Rochelle

Sujet sur la soirée d'ouverture et sur Hanna Schygulla

diffusion le 27 juin

France 3 La Rochelle

Sujet sur le ciné-concert des élèves du conservatoire
et interview de Jacques Cambra

diffusion le 30 juin

France 3 La Rochelle

Sujet sur le festival multidiffusé toute la journée

diffusion le 3 juillet